

SÉRIE NOIRE

MATTI YRJÄNÄ JOENSUU

Harjunpää et le fils du policier

*Traduit du finnois par
Anne Colin du Terrail*

nrf

GALLIMARD



SÉRIE NOIRE

MATTI YRJÄNÄ JOENSUU

Harjunpää et le fils du policier

*Traduit du finnois par
Anne Colin du Terrail*

nrf

GALLIMARD

COLLECTION SÉRIE NOIRE
Créée par Marcel Duhamel

(N° 2480)

MATTI YRJÄNÄ JOENSUU

*Harjunpää
et le fils du policier*

*Roman à propos d'un crime
et de ce que l'on ne voit
que dans l'œil de son voisin*

TRADUIT DU FINNOIS PAR ANNE COLIN DU TERRAIL

nrf

GALLIMARD

Titre original :

HARJUNPÄÄ JA POLIISIN POIKA

© *Matti Yrjänä Joensuu, 1983.*

© *Éditions Gallimard, 1997, pour la traduction française.*

Les garçons

« Je lui ai répondu non, on est des bêtes, dit soudain Léo, si fort que Mikael sursauta. Génial, non ! »

Mikael pressa furtivement le pas, attentif au ton de Léo – il exigeait à l'évidence une réponse, ou au moins un regard. Mais il ne lui accorda ni l'un ni l'autre. Il avait l'esprit ailleurs : toute la soirée, il avait attendu, prié presque, que l'affaire vienne sur le tapis, et maintenant que Léo y faisait enfin allusion, il ne voulait plus en entendre parler – il ne voulait même plus y penser. Il ne désirait qu'une chose, que rien de tout ça n'ait jamais existé.

« On est des bêtes ! »

Léo était fâché, maintenant. Et il s'était arrêté – Mikael le savait sans même avoir à le regarder. Il se mordit la joue ; la voix pantelante de l'homme résonnait encore à ses oreilles, et il avait le sentiment de plus en plus net qu'ils auraient dû se dépêcher, se réfugier chez eux, n'importe où.

« T'as entendu, Miki ? »

— Ouais, ouais. Braille pas si fort.

— Et pourquoi pas ? Do-ormez bien, bande d'abruti-is ! »

Le cri rebondit telle une pierre sur la façade de l'immeuble. Mikael aussi s'arrêta – quelque chose l'y forçait. Il serra les poings et sentit le sang battre au creux de ses paumes. Il souhaitait maintenant désespérément que Léo oublie toute l'histoire. Et soudain, il s'aperçut que son ivresse s'était dissipée, qu'il jouait la comédie – en fait, il savait qu'il avait dessoûlé depuis déjà plusieurs heures et qu'il faisait semblant depuis le moment où ils avaient pris le bus, dans le centre. Il se retourna et faillit dire quelque chose, mais ne put finalement se résoudre à regarder Léo.

Il resta à fixer le centre commercial de Kontula, derrière lui, et comprit brusquement pourquoi ils tramaient là : ils savaient d'instinct que tout le monde se rappellerait les avoir vus dans le secteur – toute la soirée, et pas seulement après le passage du dernier bus.

Mikael aspira une goulée d'air, si fort que ses joues en tremblèrent.

Il aurait voulu être au lendemain. Se réveiller après une nuit de sommeil et avoir la surprise de trouver son père de bonne humeur, qui dirait : « Si on profitait de ce qu'on est samedi pour prendre la voiture et aller en ville, pour acheter enfin ce bongo à Miki... »

Mais l'aube ne s'annonçait que comme une blême lueur d'est, il faisait encore nuit et, en levant les yeux, Mikael vit Léo.

Ce dernier avait déjà seize ans, deux de plus que lui. Il était maigre. Et très grand, malgré ses genoux fléchis et ses épaules étrangement affaissées. Il semblait fait de caoutchouc – comme ces squelettes que l'on vend dans les magasins de farces et attrapes. Il portait des tennis et un jean et, en guise de chemise, un gilet qu'il prétendait avoir fauché sur un balcon. Il avait aussi une casquette de croque-mort – noire et plate ; on ne distinguait pas ses yeux, sous la visière, mais on sentait qu'il voyait les vôtres. Son visage allongé était couvert de boutons. Et il voulait qu'on l'appelle Sid, ce que Mikael avait tendance à oublier.

L'allure de Léo poussait les gens à s'écarter quand il marchait sur eux.

« Tu sais quoi ? » lança-t-il soudain. Son ton avait quelque chose de si hostile que Mikael se demanda avec frayeur s'ils étaient encore amis. Il déglutit lentement, et Léo plissa les yeux quand il le remarqua.

« Si on t'appelle Miki, c'est parce que ça te va mieux que Mikael, claironna-t-il finalement. T'as rien d'un ange. Ton frangin, c'était rien, à côté. Un vrai petit démon ! »

Léo laissa échapper un bref rire rauque. Puis il se mit en mouvement, posa la main sur l'épaule de Mikael, l'entraîna avec lui. Mikael se sentit soudain mieux ; ils marchaient de nouveau ensemble, ils étaient toujours potes – même le sol, sous leurs pieds, crissait au même rythme. Il bondit presque en avant.

« Quelle biture, rit-il. J'ai jamais été aussi pété. Et c'est pas fini...

— Ouais, c'était gonflé. On a fait fort. On a mis de l'action, j'veux dire.

— Ça oui. Mais faudra pas... à personne...

— T'as vraiment été super. Mais moi aussi j'avais la pêche. Et c'est moi qui lui ai dit qu'on était des bêtes. Est-ce qu'il a cru, ce con... »

Léo se tut. Mikael lui jeta un rapide coup d'œil : ses dents étaient découvertes, ses yeux mi-clos – il hoquetait de rire. Mikael aussi aurait voulu rire. Rire comme tout à l'heure, au centre commercial, ou comme Léo maintenant, à en avoir mal à la poitrine et à ne plus pouvoir qu'essayer de reprendre son souffle et continuer à se tordre. Mais il ne parvenait même pas à esquisser un sourire. Il avait beau faire, rien ne se passait. C'était pourtant venu tout seul, plus tôt, il avait suffi que l'un ou l'autre lance : « Pardon, monsieur, est-ce que vous pourriez nous prêter un ouvre-bouteille ? »

« Est-ce qu'il a vraiment cru qu'on était des bêtes ? réussit à hurler Léo. Des ours ! Ou des tigres... Des tigres de p'tit-déj' ! Frosties... et le tigre est en toi ! »

Mikael sursauta, resta à regarder fixement Léo. Son cœur battait si vite qu'il en avait mal à la poitrine – exactement comme au mois d'avril, quand il s'était fait piquer à faucher et qu'il avait attendu deux heures dans le magasin que son père vienne le chercher ; maintenant aussi, son ventre était tendu à se rompre, comme un sac trop plein. L'idée que l'homme, à terre, avait peut-être éprouvé la même chose s'insinua dans son esprit. Mikael vacilla un instant sur ses jambes. Puis il s'élança tête baissée, rapide et silencieux, mais ne fit pas dix mètres que Léo le rattrapait déjà.

« Arrête, pouffa-t-il. Faut pas avoir peur des tigres comme ça. T'as qu'à venir chez moi. On va aller voir si ma vioque a laissé quelque chose. J'ai envie d'un truc. Une cuite d'enfer, par exemple. Allez, viens, on y va.

— Non. Faut que je rentre. Mon vieux...

— Mon cul. Jani, lui, il en avait pas peur. Il disait toujours qu'un jour il lui fendrait le crâne jusqu'aux épaules avec sa propre matraque. Allez, viens.

— Non. Faut que j'y aille. »

Mikael se dégagea. Il n'osait plus regarder Léo. Il reprit sa route, cette fois en traînant les pieds, comme si quelque chose l'avait retenu. Il entendit Léo l'imiter : « Faut que j'y aille... »

Et tout de suite après : « Oh et puis vas-y ! Ton frangin y a laissé sa peau... »

Léo prononça cette dernière phrase d'un ton si lourd de sous-entendus qu'il ne comprit pas ce qu'il voulait dire.

Mikael était à peine arrivé en vue des grenouilles en bois accroupies au bord de l'étang qu'un bruit l'arrêta – bref et électrique : « Ti-ti-ti ! » C'était faible et aigu à la fois, comme si on vous perçait l'oreille avec une épingle. Ça venait de sa poche. Il avait déjà eu le temps de l'oublier.

Mikael balaya les alentours d'un regard inquiet, comme s'il avait peur que quelqu'un d'autre ait entendu. Mais il n'y avait personne, le chemin était désert et seule l'extrémité de l'immeuble de Léo, plus loin, se détachait dans l'obscurité. Le visage de Mikael se fit pensif ; il venait de se rendre compte qu'il devrait s'expliquer sur ce bruit – et que son père n'admettrait aucune justification.

Il sentit sa bouche se dessécher. Les doigts gourds, il ouvrit la poche de poitrine de sa veste en jean et en sortit la montre. Ses lèvres se plissèrent, puis se mirent à remuer :

« Zéro trois, zéro un, vingt-cinq... Alarm Melody Chro-ono-

graph... »

Mikael pencha la tête.

C'était une belle montre. Son cadran faisait penser à un écran de télévision, il était du même gris, aussi, et les chiffres noirs semblaient sourdre du néant. Le bracelet en acier tintait agréablement. C'était exactement le genre de montre dont il avait rêvé, tout en sachant qu'il n'en aurait jamais – le vieux ne lui achetait jamais rien, il thésaurisait tout ce qu'il gagnait, sauf ce qu'il dépensait à boire, et il avait au moins trois appartements avec des locataires, dans le centre.

« Zéro trois, zéro un, cinquante... »

Mikael serra la montre dans son poing et ferma les yeux.

Il n'en voulait pas, finalement. Elle n'avait même pas de jeu avec des sous-marins ni rien. Et son contact dans sa main était désagréable, comme visqueux, et quand les chiffres défilaient, on aurait dit un saurien clignant de l'œil. Il aurait aussi bien pu la laisser à Léo et regarder si l'homme n'avait pas mieux dans ses poches.

Mikael ouvrit les yeux, et aussitôt après le poing.

La montre toucha le sol, scintilla entre ses pieds comme une étoile tombée du ciel. Et Mikael la détesta brusquement du fond du cœur – au point d'avoir envie de l'écraser d'un coup de talon, d'entendre le verre craquer et de voir les chiffres qui grouillaient comme d'une vie propre s'arrêter définitivement. Il prit une inspiration, leva le pied – et remarqua soudain qu'il y avait quelque chose sur la jambe de son jean. Il remonta le genou plus haut.

Le bas de son pantalon était couvert de taches. Elles étaient petites, presque toutes noires maintenant, avec juste un peu de rouge sur les bords. On aurait dit que quelqu'un avait secoué un pinceau.

Mikael sentit un flot de terreur lui retourner le ventre, lui cisailer le creux des genoux. Il resta figé sur place, sans même oser respirer. La sueur perlait sur son front et ses tempes.

Puis il fut pris de frénésie : il se laissa tomber assis sur le sol, cracha dans ses doigts, saisit le bas de son pantalon et se mit à frotter. Le sable gicla, le tissu se fripa, l'air siffla dans ses narines.

Mais les taches ne disparurent pas.

Seules quelques-unes s'étalèrent en auréoles brunâtres.

Mikael s'immobilisa, assommé, les yeux écarquillés, la bouche entrouverte. Quand sa respiration se calma enfin, il gémit, comme s'il avait retenu des pleurs :

« Il a de toute façon jamais été question de bongo... »

« Pardon », dit Harjunpää pour la énième fois, avec un geste d'impatience. L'homme, Äijälä ou Häivölä (il n'avait pas bien compris son nom), s'interrompt, posa son bras sur le bureau et le désigna d'un mouvement de tête. Harjunpää crut comprendre qu'il voulait dire : « Tâtez donc ! »

Le bras d'Äijälä était bronzé et musclé, solide, habitué à soulever et à porter, à serrer et à tordre – à faire quelque chose, en général – et, bien qu'inactif pour l'instant, il était aussi luisant de sueur qu'en plein effort. Les veines palpaient à sa surface, comme porteuses d'un message. Harjunpää recula discrètement sa chaise. Il ne voulait pas toucher le bras d'Äijälä. Rien que l'idée lui répugnait et il savait que son geste n'aurait pas seulement été inutile – il aurait aussi été mensonger ; il était désormais convaincu que l'homme n'avait pas toute sa raison.

« Tâtez, au niveau des veines. On sent bien comme ça se multiplie... »

Harjunpää porta sa main à son front et le massa légèrement ; après la dernière urgence, il n'avait passé qu'une petite heure dans la salle de repos, sans réussir à s'assoupir (ç'avait été son troisième cas de mort subite du nourrisson – l'enfant était un garçon d'un mois et demi, ils l'avaient conduit à l'institut médico-légal sans prendre la peine de demander un fourgon : Härkönen avait pris le volant, lui avait tenu sur ses genoux le petit corps enveloppé d'une serviette), mais il n'avait pas sommeil, il était seulement las – il aurait voulu se lever sans rien dire, sortir au grand air, s'asseoir quelque part, regarder sans penser à rien le soleil se lever sur Helsinki endormie. Mais il ne pouvait pas, il devait parler, dire : « Il ne s'agit pas d'une affaire criminelle, ni d'un délit, ni de quoi que ce soit qui concerne la police. Vous avez l'esprit dérangé. Vous avez besoin d'un médecin. » Mais il ne savait pas comment s'y prendre sans se montrer blessant.

Harjunpää avait réussi à mettre un semblant d'ordre dans ses pensées, sans parvenir encore à les formuler tout haut, quand le signal d'appel de son récepteur l'interrompt – il couina dans sa poche de poitrine comme un animal à qui on aurait marché sur la patte. Harjunpää se dressa d'un bond, les pieds de sa chaise raclèrent bruyamment le sol ; il n'était pas encore habitué à son bip, qui le faisait chaque fois sursauter et s'imaginer que quelque

chose de vraiment grave venait de se produire. Il tendit la main vers le téléphone, se ravisa, fit le tour du bureau et ouvrit la porte. « Pardon », dit-il encore une fois, et il passa dans le couloir. Il s'éloigna d'abord à grandes enjambées, puis ralentit l'allure ; il avait l'impression d'avoir réussi à s'échapper, au moins pour un bref instant – ne serait-ce qu'entre deux maux.

Il comprit avant même d'arriver à l'accueil qu'il ne s'agissait pas d'un décès ordinaire découvert au petit matin – Härkönen attendait déjà derrière la paroi vitrée ; pour une mort naturelle, le permanencier ne les aurait pas alertés tous les deux. Harjunpää ouvrit la porte. Luukko laissa retomber le combiné du téléphone et se remit à remplir son formulaire.

« Un quatorze, dit-il sans lever les yeux.

— Un noyé, précisa Härkönen. Sur la promenade de Kaisaniemi. La figure déjà toute noire, paraît-il. Signalé par un plaisancier matinal. Le car du commissariat d'Eira est sur place... »

Härkönen avait l'air mal réveillé et contrarié – on aurait pu croire qu'il détestait tous les plaisanciers. Il frissonnait de froid, arraché à son bref sommeil, et dut s'y reprendre à deux fois pour allumer son cigarillo.

« Et ton type, qu'est-ce qu'il a ? demanda-t-il. Il est fou ?

— Un genre de treize, oui... Demande au Labo de nous envoyer quelqu'un. Il va de toute façon falloir aller à la morgue pour récupérer les empreintes. Je vais essayer de renvoyer ce type chez lui... »

Harjunpää se garda bien d'entrer à nouveau dans le bureau. Il resta sur le seuil, espérant qu'Äijälä comprendrait tout de suite. Il dut toussoter pour s'éclaircir la voix ; une vague culpabilité lui serrait la gorge.

« Je ne voudrais pas que vous le preniez mal, mais je vais vous dire franchement mon sentiment », commença-t-il ; le visage d'Äijälä, qui s'apprêtait à se lever, changea : il prit un air entendu, puis soudain déprimé et enfin éteint, tel celui d'un suppliant mille fois éconduit.

« Vous savez autant que moi qu'il n'existe pas de produit de ce genre, poursuivit Harjunpää la tête basse. Et vous savez que personne n'a aucune raison de vous l'avoir injecté à vous. Et en réalité, vous savez aussi que toute cette histoire n'est que le fruit de vos soucis... et d'un excès de boisson... éventuellement... »

Äijälä sortit dans le couloir, bousculant presque Harjunpää. Il tenait sa main devant son visage comme s'il avait eu peur de quelque chose – peut-être d'un coup, de larmes, d'un mot en train de naître ; il partit d'un pas las vers le hall illuminé par la lumière rosée de l'aube et Harjunpää, qui le suivait, crut voir trembler sa

tête et ses épaules. Il aurait voulu ajouter quelque chose – mais il ne trouva rien de réconfortant à dire ; trop d'années avaient passé, il avait prononcé si souvent ce genre de paroles qu'elles avaient perdu toute signification. Dans le hall, il essaya malgré tout :

« Si le médecin ne vous est d'aucune aide... Revenez la semaine prochaine, aux heures de bureau. On essaiera de bavarder un peu... au moins... »

Mais Äijälä ne s'arrêta pas, ne tourna même pas la tête ; Harjunpää vit la carte de visite qu'il lui avait donnée tomber en tournoyant sur le sol et rester là, petite tache blanche insignifiante au milieu du hall.

Le soleil était déjà levé. Il teintait d'orange cru les baraques de chantier plantées en face de l'hôtel de police et, quand Äijälä parvint au bas du perron, la lumière le peignit lui aussi en rouge.

Harjunpää resta debout là un moment ; la culpabilité qui lui avait noué la gorge un instant auparavant était descendue plus bas – elle était maintenant tapie quelque part du côté de son diaphragme, dure et serrée comme un poing. Il avait l'impression d'avoir précipité le cours d'une chaîne d'événements dont il ignorait tout – ou, s'il ne l'avait pas précipité, de ne l'avoir en tout cas pas ralenti. Et il était convaincu qu'il aurait dû le faire, essayer au moins – même si pour le moment il n'avait pas la moindre idée de la manière dont il aurait pu procéder. Il se massa lentement les tempes, conscient de la vaste présence de l'hôtel de police, autour de lui – le bâtiment était plein de couloirs gris ramenant à leur point de départ, de portes auxquelles il était vain de frapper, de téléphones auxquels personne ne répondait, de radars et de caméras de télévision dissimulés en hauteur dans des recoins, à observer ce qu'il faisait ou omettait de faire ; il avait l'impression de s'être égaré, de ne pas être où il fallait – comme s'il avait soudain oublié comment se rendre au garage.

« Tim ! Les gars t'attendent au sous-sol. Ils aimeraient que tu fasses vite... »

Harjunpää se retourna d'un bloc : Luukko avait escaladé son comptoir et poussé la porte vitrée. Il se racla la gorge, décontenancé, comme pris en défaut. Il jeta un coup d'œil à sa montre – il était déjà cinq heures dix ; il se secoua et enfila au pas de course le couloir conduisant aux ascenseurs. S'il se dépêchait, ce n'était pas tant à cause de la nature de la mission, mais parce que avec un corps ayant longtemps séjourné dans la mer on perdait facilement plusieurs heures – et qu'il lui en restait à peine trois avant la fin de sa garde, à huit heures. Et il était certain que les pompiers ne tarderaient pas non plus à signaler un nouveau cadavre matinal – le temps était chaud, presque caniculaire,

depuis longtemps.

Il n'y avait pas de fenêtres dans la salle de permanence et Harjunpää se trouva surpris en sortant du garage : le monde baignait dans une lumineuse brume rose et, quand il tourna la manivelle pour ouvrir la vitre et laisser l'air lui inonder le visage, il sentit que la journée serait chaude et immobile ; ce n'est qu'alors qu'il se rappela que l'on était en été, en plein mois de juillet, au cœur d'une ville déserte et endormie.

Thurman conduisait le minibus, Härkönen était assis à côté de lui. Harjunpää était seul sur la banquette arrière. Il appuya la tête contre le montant de la fenêtre et sentit ses pensées refluer, remplacées par les vibrations de la voiture et le défilement morne des immeubles de Pasila.

« C'était quoi, son problème ? demanda Härkönen.

— La vie, sans doute... »

Harjunpää aurait préféré ne pas parler. Mais Härkönen passa le coude par-dessus le dossier et se tourna vers lui, les sourcils arqués. Harjunpää soupira et se força à revenir de là où il était presque arrivé.

« Il est charpentier, dit-il à mi-voix. Au chômage depuis bientôt deux ans. En mai, il a travaillé quelques semaines pour un ami qui construit un pavillon. Quelqu'un est allé raconter qu'il avait un boulot régulier, il a eu des problèmes pour toucher ses indemnités... Il a trois enfants, qui n'ont pas encore l'âge d'aller à l'école. Sa femme travaille dans une fabrique de papier. Il y a un mois, elle a eu une hernie discale, elle est en congé de maladie, en attendant de se faire opérer. L'argent ne rentre plus... Il a vendu sa voiture, et maintenant il boit ce qu'il en a tiré. Il picolait sûrement déjà avant, sans doute pas mal... »

Ils roulaient dans les rues étroites du quartier de Kallio. Les trottoirs étaient jonchés de restes du vendredi soir – des papiers gras, des bouteilles cassées, une petite culotte. Les porteurs de journaux, toujours pressés, s'affairaient déjà. Un homme aux cheveux gris poussait vers le marché de Hakaniemi un diable chargé de cageots. Des mouettes criaillaient dans le caniveau, se disputant de la nourriture à coups de bec, tandis que l'on entendait, haut dans le ciel, trisser un joyeux vol de martinets.

« C'est l'alcool, son problème, en réalité, dit Harjunpää comme pour lui-même. Il prétend que le week-end dernier, une ambulance des services d'urgence s'est arrêtée pour lui dans la rue... On l'a emmené de force dans une clinique où on lui a fait plusieurs piqûres d'un produit qui se multiplie maintenant en lui et le détruit cellule après cellule. Il le sent grouiller quand il se tâte les veines...

— Il a besoin d'un psychiatre.

— Oui. Mais il y a peut-être une autre carte à jouer. Il se peut qu'il y ait un fond de vérité dans son histoire, que la police l'ait ramassé dans la rue pour le mettre en cellule de dégrisement, par exemple, et l'ait envoyé le lendemain matin se faire soigner au centre médical de la rue Linnankoski... »

Thurman s'arrêta au milieu du Pont Long. Le soleil brillait maintenant d'un jaune franc. Le miroitement de la mer était si vif que l'on ne pouvait pas regarder en direction de l'île de Korkeasaari mais, de l'autre côté, dans la baie de Kaisaniemi, on voyait qu'il n'y avait pas un souffle de vent pour rider la surface de l'eau.

« Où est-ce qu'il est supposé être, ce macchabée ? » grogna Thurman. Härkönen empoigna le micro.

« Ici Huit-neuf-un, appel direct au car d'Eira à Kaisaniemi, est-ce que vous me recevez ?

— Je vous reçois. Ici Cent vingt-sept... »

L'homme qui avait répondu paraissait jeune. Il haletait comme s'il venait de courir à la voiture ; il y avait aussi autre chose – Harjunpää ignorait quoi, mais ses paupières se plissèrent. Et il ressentit soudain, presque imperceptiblement, une légère inquiétude ; il songea sans raison apparente qu'ils auraient peut-être quand même dû se hâter.

« Qu'est-ce qui se passe au juste, là-bas ? murmura-t-il.

— Oh – ça pue peut-être un peu...

— Où êtes-vous, exactement ? » demanda Härkönen. Un autre homme, visiblement excédé, lui répondit :

« Au bord de l'eau, qu'est-ce que vous croyez. Près de la voie ferrée. Juste au niveau du restaurant *Kaisaniemi*. Dépêchez-vous de venir faire votre boulot, qu'on puisse se tirer d'ici.

— Nous arrivons tout de suite, dit placidement Härkönen. Allô ! Central, est-ce que vous pourriez aussi nous envoyer un fourgon de la morgue ? »

Thurman relança le moteur et vira à droite sur les chapeaux de roue. Les arbres qui bordaient la promenade de Kaisaniemi cachaient le ciel et ils se trouvèrent soudain plongés dans un tunnel vert.

Ils virent le car de loin. Il était garé au centre de la petite esplanade sablonneuse qui terminait la promenade. L'un des agents se tenait à l'extérieur, l'autre était assis au volant du Transit, les mains derrière la nuque. Harjunpää constata avec un certain soulagement qu'il n'y avait pas d'attroupement de curieux. Thurman arrêta la voiture. Harjunpää fut le premier à en descendre. « Bonjour. Harjunpää, de la P.J.

— Löytönen. Nous sommes du premier district... » Löytönen était jeune, il ne devait guère avoir plus de vingt ans, et il avait l'air, après une nuit de veille, d'un adolescent effarouché. Son uniforme était encore d'un bleu sans tache et le lion des armes de Finlande, sur sa casquette, étincelait au soleil.

« Je ne sais pas, marmonna Löytönen, en évitant le regard de Harjunpää. Je me demande... On aurait peut-être dû lancer un deuxième appel... »

Harjunpää regarda le fourgon du coin de l'œil. L'autre agent devait avoir la cinquantaine. Ses cheveux étaient gris, son visage étrangement bouffi. Ses paupières closes auraient pu laisser croire qu'il dormait, si une cigarette n'avait pas fumé à ses lèvres. Thurman s'approcha du car et Harjunpää l'entendit dire :

« Mais c'est ce bon vieux Bergman. Comment va notre Gros-Nils ? »

Au bout de l'esplanade, un chemin asphalté interdit aux voitures longeait la voie ferrée, contournant la baie. Il était bordé, parallèlement à la berge, d'une rangée de jeunes tilleuls et d'arbustes décoratifs qui atteignaient presque la hauteur d'un homme. À la suite de Löytönen, Harjunpää se fraya un passage à travers la végétation. À l'abri des branches, on entendait pépier des dizaines de moineaux. De l'autre côté, une étroite allée de sable suivait la rive.

« Comment est-ce qu'on peut travailler avec des trous-du-cul pareils », siffla Löytönen dès qu'ils furent parvenus sur le sentier, et sa voix était maintenant chargée d'amertume. Il pleurait presque de fatigue et de rage. « Il se fout de tout ! Rien ne l'intéresse. La seule chose qui le préoccupe, c'est de savoir s'il sera à l'heure au bar où il est videur ou à la banque pour encaisser l'argent de ses loyers... ou s'il va se décider à se faire prendre ivre au volant pour être mis à la retraite d'office. Et chaque bon Dieu de fois qu'il s'agit d'autre chose que de faire le poireau, c'est lui que j'ai comme équiplier. Je vais me tirer de cette ville... »

— Allons, allons », essaya Harjunpää, mais ses mots sonnaient creux. « Il y en a partout, des comme ça. Et attends de voir, dans quelques dizaines d'années, quand on aura son âge... »

La mer dégageait une odeur nauséuse. Les immeubles de la pointe de Siltasaari paraissaient étonnamment proches et l'appontement qui s'avancait dans la baie depuis le quai Tokoi était à moins de quarante mètres. Une dizaine de mouettes nageaient près du bord. Harjunpää franchit le sentier d'une enjambée. Tout de suite après, un remblai de pierres de trois mètres de large conduisait en pente douce jusqu'à l'eau.

Le corps était en bas, à demi immergé. C'était celui d'un

homme, plutôt jeune.

Sans même aller plus loin, Harjunpää sut que quelque chose clochait.

Il prit une profonde inspiration et sentit un flux d'adrénaline jailli du creux de ses reins l'envahir et lui picoter la peau. Puis le tic de son œil se réveilla – le muscle tressaillit, une, deux, puis plusieurs fois ; il le massa du bout des doigts, mais sans effet, comme toujours.

Le mort était étendu sur le côté, recroquevillé, presque en position fœtale. Seules ses jambes étaient dans l'eau jusqu'aux genoux. Son visage était tourné vers Harjunpää. Il était noir, mais pas comme il s'y attendait – il était couvert de sang séché.

« Bon Dieu...

— Il me semblait bien qu'il y avait quelque chose, dit Löytönen d'un air malheureux. Mais cet ahuri n'a même pas voulu descendre de voiture...

— Viens voir ! » lança Harjunpää par-dessus son épaule, d'une voix qui résonna âprement. Härkönen traversa en hâte les buissons, sa mallette de procédure à la main. Il ne dit rien, mais on entendait l'air siffler par saccades dans ses narines.

Harjunpää parcourut la berge du regard. Les pierres étaient de taille inégale, en partie disjointes – à première vue, certaines avaient l'air plus claires, comme si elles avaient été retournées, ou qu'on les ait jetées ou fait rouler ; il y en avait jusque dans la mer, de part et d'autre des jambes du mort. Entre elles, on apercevait des éclats de verre brun, une étiquette de bière et, un peu plus loin, un sac en plastique rose.

Harjunpää regarda le sentier. Il se prolongeait des deux côtés, identique à lui-même, marqué de milliers de traces de pas confondues. Mais à l'endroit précis où ils se tenaient, l'aspect du sable était différent – remué, creusé, bouleversé par des mouvements de pied rapides. Harjunpää recula de quelques enjambées, imité par Härkönen et Löytönen. Thurman, dans un fracas de branches, les rejoignit en claironnant :

« J'ai dit à Bergman que sa paie continuait à courir, pendant qu'il était assis là, et qu'il ferait bien se rappeler un peu pour rire l'époque où... Qu'est-ce qu'il y a ?

— Ce n'est pas un noyé », répondit Harjunpää et, maintenant qu'il le disait tout haut, la fatigue faisait trembler ses lèvres. « Il a juste le bas du corps dans l'eau. Il a été tué. Ici même. Et il n'y a pas longtemps... cette nuit.

— Merde...

— On lui a pris sa montre. Il a une marque blanche sur le poignet.

- Il nous faut de la corde. Il faut interdire tout le sentier.
- On a dû essayer de le flanquer à la mer...
- Il faut prévenir Norri. Et appeler le légiste.
- J'ai au moins le nom et l'adresse de ce plaisancier...

— Comment est-ce qu'il a été tué ? » demanda Thurman, et ils se turent, haussèrent d'un même mouvement les épaules. Thurman toussa, le poing devant la bouche. Harjunpää enjamba l'allée et entreprit de descendre le talus.

La distance n'était pas grande, mais il arriva essoufflé au bord de l'eau – il avait soigneusement choisi son chemin parmi les blocs de pierre, évitant de marcher là où d'autres avaient forcément posé les pieds. La mer sentait maintenant plus fort – une odeur de vase et de bois flotté, qui couvrait presque celle, ferrugineuse, du sang. Harjunpää s'accroupit. Des mouches s'envolèrent en bourdonnant. Il sentit soudain la brûlure du soleil sur sa nuque et sur son dos.

L'homme portait des blessures au visage. Mais elles ne semblaient pas très graves, ou en tout cas pas mortelles – sauf si l'hémorragie avait été importante. Harjunpää examina la chemise du mort sans trouver de trous de couteau, du moins du côté visible. Son cou ne présentait rien d'anormal non plus. Harjunpää resta perplexe ; il ne voyait plus que l'hypothèse d'un traumatisme crânien, mais on ne pourrait en être certain qu'à l'autopsie.

Il saisit le bras nu de l'homme et sursauta.

La peau était tiède.

Il souleva le bras, qui plia docilement. Il n'y avait pas trace de rigidité. La face inférieure du membre était blanche – il n'y décela pas la plus petite ecchymose.

Les lèvres de Harjunpää s'entrouvrirent, sa respiration se précipita et il sentit le battement du sang s'accélérer dans sa poitrine et dans les veines de ses poignets. Il se laissa tomber à genoux et approcha son oreille du visage de l'homme ; il discerna un souffle traînant, à peine perceptible.

Harjunpää se redressa brutalement, perdit l'équilibre, entra dans la mer sans même s'en rendre compte ; il chancela un moment, ouvrant et fermant les poings comme s'il avait perdu l'esprit.

« Il est vivant ! »

Il avait crié, d'une voix rauque et forte. Les mouettes s'envolèrent en silence, les moineaux s'égaillèrent.

Les autres le regardèrent sans broncher. Seul Thurman s'accroupit, se pencha vers lui.

« Déconne pas...

— Il est vivant ! répéta Harjunpää, sans rien pouvoir dire

d'autre. Il est chaud, il respire – il vit ! Appelez une ambulance... avec du matériel de réanimation ! »

Thurman se dressa d'un bond et se rua à travers les buissons. On l'entendit bientôt ouvrir d'un geste la portière de la voiture et lancer dans la radio :

« Je... qu'est-ce que... Central ! Ici Huit-neuf-un, répondez !

— Venez m'aider ! cria Harjunpää. Il faut le sortir de là et l'allonger... »

Härkönen descendait déjà ; des pierres roulèrent s'entrechoquèrent, terminèrent leur course dans une gerbe d'écume.

« Prends-le par les aisselles. Il faut l'installer plus confortablement. Tant pis s'il est blessé au dos... Il va s'étouffer, comme ça...

— Sous les genoux, Tim.

— Attends... il y a quelque chose qui coince... »

Harjunpää ne parvenait pas à se placer entre les jambes du blessé, elles ne voulaient pas s'écarter, ses chaussures semblaient soudées l'une à l'autre. Il entra plus profondément dans l'eau et entoura les genoux de l'homme d'un seul bras. Härkönen glissa ses mains sous ses aisselles, réussit à lui saisir les poignets, le souleva doucement.

« On y va...

— Merde, merde, merde », bredouillait Löytönen, quelque part dans leur dos.

Ils avaient du mal à voir où ils mettaient les pieds – ils se tordaient les chevilles, leurs chaussures se prenaient dans les anfractuosités du remblai ; l'homme pesait incroyablement lourd – ils étaient pourtant habitués, à force d'avoir décroché des dizaines de suicidés de leur corde, mais ils haletaient, en nage, en arrivant sur le sentier.

« Sur l'herbe... on va le poser sur l'herbe...

— Les pompiers nous envoient une ambulance !

— Sur le côté. Pas comme ça... le bras en arrière...

— Attention ! Pousse-toi... Quelque chose sous la tête. Donnez-moi quelque chose ! »

Ils réussirent à mettre le blessé dans une position plus ou moins conforme aux idéaux du secourisme et Harjunpää se laissa tomber à genoux. Ses mains furent agitées pendant un instant de gestes désordonnés, inutiles – elles semblaient avoir oublié ce qu'elles avaient appris. Finalement, il serra les dents et enfonça les doigts dans la bouche de l'homme, comme toujours quand il cherchait dans un palais l'orifice d'entrée d'une balle ; il n'y avait aucun corps étranger, sa langue était bien en place. Un filet de liquide

rose pâle s'échappa de la commissure de ses lèvres. Harjunpää lui arracha sa ceinture – son ventre était étrangement gonflé, sans qu'il comprenne pourquoi.

Il se releva et s'essuya le front. C'est à ce moment, alors que l'on aurait pu croire que tout était fini, qu'il sentit le tremblement qui parcourait ses membres et agitait son menton, comme sous l'effet du froid. Il s'efforça de respirer profondément et calmement, regarda le blessé inanimé étendu sur le sol. Sur la poitrine de sa chemise blanche, il était écrit : « L'Homme moderne ». Harjunpää se détourna et regarda la mer. Sans trop savoir pourquoi, il était sûr que ses poumons n'étaient plus maintenus en action que par un simple mouvement réflexe.

Il entendit la portière du car claquer et les buissons s'écarter.

« Seigneur », dit quelqu'un ; ce devait être Bergman, la voix était la même que dans la radio. « C'est incroyable... Quand je pense que j'ai laissé un débutant s'en occuper. Mais c'est en forgeant qu'on devient forgeron... » Harjunpää s'éloigna à grandes enjambées furieuses en direction de la voie ferrée. Il entendit encore Bergman dire :

« Ces... ce genre de choses... tous les fusiller ! »

Il ne cherchait pas à masquer ses sentiments, sa voix résonnait d'une haine sincère, impuissante. Puis, de derrière le palais Finlandia, de l'autre côté de la gare de triage, on entendit approcher le hurlement lancinant d'une sirène.

Mikael fut tiré de ses rêves par un bruit de cintres entrechoqués – son père était de retour. Il se dressa aussitôt sur un coude, se frotta le visage ; le sommeil le tenait encore sous son emprise, lui tirait la tête vers l'oreiller – mais une partie de lui était déjà en alerte : il avait le sentiment persistant que quelque chose d'effrayant était en train de se produire, ou s'était produit. Il n'arrivait pas à savoir ce que ça pouvait être. Il cligna des yeux, déboussolé, incapable de rien se rappeler ; il avait juste l'impression qu'il devait absolument savoir de quelle humeur était le vieux.

Il retint son souffle pour écouter.

Au rez-de-chaussée, on entendit un bruit mat ; le journal venait d'atterrir sur la table de l'entrée.

D'habitude, le vieux s'asseyait ensuite sur le tabouret, grognait et commençait à retirer ses bottes. Il en était toujours chaussé. Même en été. Ses chaussettes puaient. Et il portait une culotte de cheval. Plus personne d'autre n'en utilisait, mais il n'aurait pour rien au monde abandonné sa tenue. Il disait qu'il n'y avait pas dans toute la police un seul homme capable de l'en priver, et il la gardait donc, sans qu'on y puisse rien. Et en quittant son service, le vieux se contentait bien sûr d'enfiler un blouson civil, ce qui faisait que tout le monde, à Kontula et Vesala, savait qui il était en le voyant rentrer chez lui avec ses bottes grinçantes, les oreilles de sa culotte claquant au vent.

Ils le traitaient de fils de flic et, depuis la mort de Jani, il était encore plus seul qu'avant.

Mais cette fois, au lieu de s'asseoir, le vieux traîna directement ses bottes dans la cuisine et ouvrit le réfrigérateur. Il prit une boîte de bière, arracha la languette – on entendit le pchitt – et resta debout à la boire. Il était capable de descendre la boîte entière sans reprendre son souffle – seule sa pomme d'Adam tressautait dans son gosier.

Les orteils de Mikael se recroquevillèrent lentement – son malaise de tout à l'heure ne faisait que s'accentuer ; la dernière fois que le vieux était allé directement au frigo, ç'avait été au printemps et, ce soir-là, il était devenu comme fou et avait frappé maman si fort qu'elle avait eu l'œil au beurre noir et n'avait pas osé aller à son travail.

Le vieux jeta la boîte sur l'évier et rota. Puis il ouvrit de nouveau le réfrigérateur !

Mikael s'assit dans son lit, croisa nerveusement les doigts.

En bas, on entendit un crissement – bref et aigu – puis quelques glougloutements, et enfin : « Aah... »

Le vieux s'était envoyé une rasade d'aquavit. Il devait être d'une humeur massacrant. Derrière la cloison, Mikael entendit un froissement de couverture : maman aussi était réveillée et écoutait ; elle non plus ne voulait pas descendre.

Mikael porta son pouce à sa bouche et se mit à ronger le peu qui restait de son ongle.

Le vieux avait ôté ses bottes d'un coup de pied. Puis il fit cliqueter ses clefs. Il se préparait à aller dans la petite chambre – il la gardait toujours verrouillée, l'entrée en était interdite même à maman. Il l'appelait son bureau, mais il n'y travaillait jamais – il y rangeait et nettoyait ses armes ; il était fou de chasse, il tirait sur tout ce qui bougeait et, quand des élans s'égarèrent en ville, c'était lui qu'on appelait pour les abattre, qu'il soit de service ou non. Il allait jusqu'à prendre toutes ses vacances à l'automne, pour pouvoir traquer le gibier. Et il ne l'emmenait jamais. Mais c'était aussi bien, finalement ; la maison était plus agréable sans lui, même maman était complètement différente.

Le vieux remisa son pistolet dans l'armoire et referma la petite chambre à clef.

Ensuite, il fumerait une cigarette puis monterait à l'étage. Il ne mangeait jamais rien en rentrant, il buvait juste une bière avant d'essayer de dormir, sans y arriver – il était de service une nuit sur quatre, et ça le perturbait. Maman, elle, parvenait à dormir, même si elle faisait les trois-huit – elle travaillait comme aide-soignante. Elle était de garde toutes les nuits pendant une semaine et dormait dans la journée, puis elle avait une semaine entière de congé.

Une odeur de cigarette monta jusqu'au premier.

On entendait du bruit, en bas – le vieux marchait de long en large. Il arpentait le plancher d'un pas vif et nerveux ; il devait réfléchir à quelque chose. Puis il prit le téléphone et se mit à composer un numéro. Le cadran cliqueta, Mikael compta les chiffres, il y en avait huit ; le vieux appelait à coup sûr le commissariat de Pieni Roobertinkatu.

« Est-ce que Holappa est dans le secteur », grogna-t-il, et il resta à attendre. Finalement, Holappa ou un autre vint répondre et il dit :

« Ici Nils, salut. Je suis de patrouille demain matin à six heures. Mais tu ferais mieux de commencer à me chercher un remplaçant... Ouais, je sais qu'on sera dimanche, mais mon dos ne

le sait pas. C'est encore ma sciatique, ça me fait un mal de chien. C'est à force d'être assis en voiture. J'irai sûrement chez le toubib lundi matin si ça ne s'arrange pas... »

Il posa le récepteur et jeta d'un ton furieux : « Quel emmerdeur, celui-là ! »

Le vieux n'avait absolument rien au dos. On lui avait fait des radios et des séances de kiné, et il avait été plusieurs fois à l'hôpital – on n'avait rien trouvé, à peine un peu d'usure. Mais il souffrait chaque fois qu'il s'était disputé avec quelqu'un à son travail ou que les videurs de *La Troisième Mi-temps* avaient besoin d'un coup de main. Il avait même essayé de se faire mettre à la retraite. Sans succès. On l'avait vu venir.

La porte du réfrigérateur s'ouvrit et se referma encore une fois. Ce n'est qu'ensuite que les marches commencèrent à grincer.

Mikael retomba à plat dos, s'encapuchonna la tête dans sa couverture. Il se mordit la lèvre, essayant de maîtriser les palpitations de son cœur – il se raidit en se rappelant qu'il n'avait pas fermé la porte de sa chambre, cette nuit ; il parvint non sans mal à se forcer à respirer profondément et régulièrement.

Il écarta la couverture de son visage.

Mais le vieux ne vint pas jusque-là – il ne venait jamais, en fait. Il alla droit dans leur chambre et ferma la porte derrière lui, ce qui ne changeait pas grand-chose : le lit de Mikael était contre la cloison, il l'avait installé là quand on avait emporté les affaires de Jani – il s'y sentait mieux ; dans la journée, s'il restait allongé à ne rien faire, il pouvait par instants entendre maman dormir de l'autre côté et, s'il fermait les yeux, il avait presque l'impression d'être à côté d'elle et de sentir le parfum de son aisselle.

Le vieux se déshabilla, si brutalement que quelque chose se déchira – c'était un bouton qui avait sauté, on l'entendit clairement rouler sur le plancher. Maman ne dit rien, elle faisait à coup sûr semblant de dormir.

« Merde. Savent plus coudre les boutons... »

Le lit grinça – maman s'était redressée.

« Qu'y a-t-il, juste ciel ? » demanda-t-elle. Elle posa la question d'une voix incolore, comme à regret.

« Qu'est-ce qu'il devrait y avoir, à ton avis ?

— Je pensais seulement...

— N'essaie même pas. »

Le vieux grommela encore quelque chose que Mikael ne comprit pas. Il défaisait sa ceinture, on entendit cliqueter sa boucle de laiton. Puis il se laissa tomber sur le lit et entreprit de se débarrasser de sa fameuse culotte, ornée de galon bleu aux coutures.

Et soudain le vieux dit d'une voix tremblante de rage :

« Tout fout le camp... On embauche n'importe quels morveux, maintenant. À qui on a fait passer des tests et des examens – tu parles ! Ils ne savent rien, ils ne sont pas fichus de prendre la moindre initiative. Même pas capables de faire la différence entre un type soûl ou à jeun, ou entre un vivant et un mort... Et après, ce sont les autres qui paient les pots cassés.

— Mais enfin...

— C'est toujours la même merde ! »

Son pantalon atterrit sur le sol, puis le vieux se jeta lourdement sur le matelas. Mikael savait comment il s'allongeait : sur le dos, jambes écartées, un poing serré sur le front.

Maman s'assit au bord du lit. Le vieux dit :

« Ne t'en va pas. »

Maman : « Tu trouveras plus facilement le sommeil. »

Le vieux : « Viens par ici. »

Maman : « Non, s'il te plaît. Je ne suis pas d'humeur à ça. Et Miki... »

Le vieux : « Moi, je suis d'humeur à ça. Allez... viens... »

Le lit trembla quand il attira maman à côté de lui. On entendit un froissement de draps repoussés. Le vieux ahana un moment avant de se mettre à l'ouvrage ; Mikael avait regardé une fois ou deux par la porte : maman avait les jambes pliées, le derrière arrondi, pendant qu'il limait, le caleçon sur les cuisses. Puis le vieux se mit à haleter. Maman était parfaitement silencieuse.

Le sexe de Mikael bougea.

Il posa la main dessus, serra, ferma les yeux et pensa à Ulla.

Mais il ne se rappelait plus à quoi elle ressemblait. Il ne se souvenait même pas de son visage.

Il avait l'esprit occulté par une informe masse noire d'où irradiait quelque chose d'effrayant, de nauséux, presque, et il ressentit un pincement au ventre – il ne par venait pas à imaginer quoi que ce soit ; il retira sa main de sous la couverture et pressa ses poings sur ses oreilles.

Maman aussi, il la détestait !

Elle acceptait tout et cédait toujours. Elle évitait même de prendre son parti, se contentant de geindre et de le sermonner : « Ne fais pas ci, ne fais pas ça, papa va se fâcher, je vais tout lui dire, tais-toi avant qu'il t'entende... » Et pourtant, elle était beaucoup plus jeune que le vieux, quinze ans au moins ; elle aurait pu lui dire merde, le prendre avec elle et claquer la porte, se remarier, pourquoi pas. Mais non. Elle ne parlait même pas de divorce. Elle se contentait de se disputer avec le vieux et de prendre des coups, d'écarter les jambes.

Mikael roula sur le ventre, sans pouvoir étouffer les sanglots qui montaient du fond de sa poitrine.

Il reprit ses esprits en entendant dans le cabinet de toilette un fracas suivi de jurons.

Tout lui revint soudain – absolument tout, jusqu’au plus petit détail. Il se le rappelait depuis le début, en fait ; il avait juste oublié qu’il s’en souvenait. Il eut soudain l’impression d’avoir le ventre plein d’un liquide glacial, prêt à figer – il savait ce qui s’était passé : le vieux avait trébuché sur la cuvette qu’il avait laissée par terre. Dedans, il y avait de l’eau et une bonne dose de lessive. Et son jean.

« Quel est l’imbécile qui a laissé traîner cette bassine ?

— Oh mon Dieu ! Il y en a partout sur...

— Pourquoi l’as-tu mise là ?

— Ce n’est pas... C’est le pantalon de Miki.

— Et depuis quand est-ce qu’il lave son linge tout seul ?

— Ça n’y était en tout cas pas quand je suis montée me coucher hier soir. »

Le vieux avait hurlé jusque-là à s’en fêler la voix, mais cette fois, il dit avec un calme réfrigérant : « Ah oui. »

Mais il était furieux et essayait fiévreusement d’inventer quelque chose qui pourrait faire encore monter sa colère ; Mikael l’imaginait parfaitement, le visage tremblant, se balançant d’un pied sur l’autre.

« Si je comprends bien... Ce garçon est rentré si tard que tu ne sais même pas quand. Alors qu’on lui a interdit de fréquenter la bande du coin ! On sait bien qu’ils boivent... Dieu sait quoi... il a évidemment vomi sur son pantalon... Je ne le laisserai pas finir comme son frère. C’est terminé... »

Le vieux s’ébranla d’un pas lourd. Mikael tira la couverture sur sa tête. Il ferma les yeux et murmura dans un souffle : « Jani... »

Son frère avait été grand et fort, différent, il avait une fois frappé le vieux au ventre si fort qu’il était tombé – après, il n’avait même plus essayé de le menacer ; il s’était mis à lui faire du chantage en disant qu’il allait se tuer, mais Jani avait ri et lui avait dit d’y aller, et il n’avait pas insisté.

La couverture de Mikael vola, arrachée.

Le vieux se tenait à côté du lit, en sous-vêtements – son gros ventre débordait et des touffes de poils filasse pointaient par les jours de son maillot de corps.

« Avec qui as-tu été tramer ? » demanda-t-il rudement ; des plaques de fureur coloraient ses joues et ses yeux avaient quelque chose d’huileux. Il leva la main – son bras était épais, couvert de taches de rousseur, et son poing paraissait étrangement petit à

côté.

« Merde ! cria soudain Mikael. Va te faire foutre, gros porc ! »

Le vieux resta bouche bée. Il ne dit rien. Il aspira une goulée d'air et sortit en courant de la chambre – il allait chercher sa ceinture. Maman supplia, quelque part : « Nils... Papa ! Je t'en prie... »

Le sol trembla de nouveau. Mikael agrippa les bords du lit et se mit à donner des coups de pied sauvages dans le vide.

« Si quelqu'un pouvait vous tuer ! cria-t-il. Vous tuer ! »

Chez le gentil garçon

« Huit-deux-quatre appelle Huit-neuf-un. Est-ce que vous me recevez ? » dit Harjunpää dans la radio. Il savait que la réponse risquait de ne pas être immédiate : le minibus se trouvait certainement encore près des buissons, vide, mais fenêtres ouvertes, et ses occupants

— Norri, Härkönen, Thurman et Kettunen, de la Technique, qui venait de les rejoindre – accroupis sur le sentier ou entre les blocs de pierre de la rive, l'entendaient forcément, mais sans comprendre qu'ils étaient supposés être un certain Huit-neuf-un. Harjunpää posa sa joue contre l'appuie-tête et laissa retomber sur ses genoux la main dans laquelle il tenait le micro. Il avait laissé la portière ouverte et le soleil chauffait paresseusement ses jambes étendues dehors sur le pavé. Le bas de son pantalon était déjà presque sec. Il ne portait pas de chaussettes, mais avait trouvé des chaussures – des savates avachies empruntées à la permanence.

« Répondez, Huit-neuf-un... »

Harjunpää se trouvait rue de la Caserne, dans la cour de l'hôpital de Chirurgie. Sur le siège avant, à côté de lui, un sac en plastique recroquevillé par l'humidité enveloppait les vêtements de Taisto Nousiainen – et surtout ses souliers. Sur ses genoux, il tenait un second sachet, nettement plus petit. Il contenait un portefeuille en peau de porc, les papiers de Nousiainen, quelques billets de banque et une addition de près de trois cents marks du *Vieux Caveau*, datée du soir précédent. Dehors, juste derrière la Lada, se dressait le vieux bâtiment labyrinthique de l'hôpital, avec ses pilastres de bois et ses toits contournés, qui, quelque part dans ses profondeurs, abritait Taisto Kullervo Nousiainen, allongé dans la lumière crue d'une salle d'opération, inconscient du combat acharné dont il était l'enjeu.

Harjunpää jeta un coup d'œil à sa montre. Il était déjà neuf heures et demie. De l'autre côté de la grille de fer, de paisibles familles se rendaient au marché, ou au zoo, là où vont les gens, en général, par un samedi d'été.

« Ici Harjunpää. J'appelle Norri ou Härkönen. »

Cette fois, il n'eut pas à attendre plus d'une dizaine de secondes.

« Ici Norri. Je suis à Kaisaniemi. Je t'écoute. »

L'expression de Harjunpää s'adoucit ; il imaginait Norri debout

à côté du VW, dans son costume bleu ciel coupé en mesure industrielle, le micro à la main, en apparence calme mais secrètement ennuyé par les gens qui le regardaient, massés derrière le ruban de police.

« Il y a des oreilles indiscrètes ? »

— Je vais baisser le son, dit Norri. Vas-y.

— Ils continuent d'opérer, on ne peut encore être sûr de rien. Mais son état est toujours critique. J'ai cru comprendre qu'il avait une forte hémorragie dans la cavité abdominale – peut-être suffisante pour provoquer une lésion cérébrale... »

Norri resta un moment silencieux. Harjunpää se tortilla, mal à l'aise ; il avait depuis le début le sentiment d'avoir dérangé son chef pour bien peu de chose.

« Tu as pu récupérer ses chaussures telles quelles ? » demanda Norri, sans que Harjunpää puisse percevoir le moindre reproche dans sa voix.

« Oui. Elles ont été attachées exprès. À triple nœud. »

Norri resta muet un bon moment. Puis il dit à voix basse :

« Ici aussi, tout tend à confirmer que ce sont des enfants... »

Harjunpää attendit un moment, mais comme Norri n'ajoutait rien, il reprit :

« Il est célibataire, il vit avec sa mère. Dans le quartier d'Eira. Il est gardien d'immeuble, rue des Villas. Je pensais y aller tout de suite... »

— Vas-y, acquiesça brièvement Norri. Rejoins-nous ensuite à Pasila. Nous en avons bientôt fini ici. »

Le visage de Harjunpää se ferma ; quelque part, au plus profond de lui, il avait nourri l'espoir que Norri lui confierait une autre mission. Puis il s'éclaircit la gorge, claqua la portière et mit le moteur en marche – le parfum des roses d'Écosse s'évanouit, les moineaux qui picotaient les moustiques pris dans la grille du radiateur s'égaillèrent.

La rue des Villas étaient bordée de maisons basses aux façades pimpantes ; on se serait cru dans une petite ville anglaise. Harjunpää eut soudain chaud au cœur, malgré le soupçon d'angoisse qui commençait à lui nouer le ventre – quand Pauliina était bébé et qu'ils habitaient encore dans le centre, ils s'étaient souvent promenés le dimanche matin dans le quartier, en s'imaginant qu'il ne pouvait habiter dans cette rue que des gens heureux.

L'immeuble que cherchait Harjunpää se trouvait du côté ombragé. Il était brun foncé et plus haut que les autres.

La loge du gardien donnait directement sur la rue. Sa porte s'ouvrait dans le soubassement, trois marches en contrebas du

trottoir. À sa droite, un chat blanc était couché en boule sur l'appui d'une fenêtre envahie de fleurs.

Harjunpää resta immobile devant la porte, tête baissée, comme assoupi ; il avait l'impression qu'il aurait été plus facile d'annoncer que Taisto était décédé, plutôt qu'entre la vie et la mort – il lui semblait que tout aurait été beaucoup plus simple s'il n'y avait pas eu de vain espoir, si le chagrin et le deuil avaient pu être immédiats.

La porte s'ouvrit avant que Harjunpää ait eu le temps de sonner. La mère de Taisto Nousiainen était petite et ronde, elle lui arrivait à peine à la poitrine ; ses cheveux étaient blancs, son visage tout ridé. Elle devait avoir plus de soixante-dix ans, peut-être beaucoup plus – c'était une vieille femme. Mais ses yeux étaient vifs et clairs et quelque chose, en eux, laissait penser qu'elle voyait plus de choses que bien des gens.

« Bonjour », dit-elle lentement en examinant Harjunpää de la tête aux pieds – mais son regard n'était pas hostile, il faisait plutôt l'effet d'une poignée de main.

« Bonjour. Je suis l'inspecteur Harjunpää, de la police judiciaire. Vous êtes madame Nousiainen, je suppose, la mère de Taisto.

— Oui. Et moi qui vous laisse dehors – le ciel me pardonne. Entrez, entrez donc. » Elle n'était pas effrayée comme la plupart des gens. Mais elle était soudain échauffée, bizarrement enflammée – elle agitait la main comme si elle venait de se brûler.

L'appartement était sombre et exigu, propre mais vieillot, comme un vestige d'une époque révolue ; les lourds meubles de bois noir étaient décorés de nappes en dentelle et de bibelots, les murs ornés de photos, de tapisseries de haute laine et d'une tête d'élan empaillée – à un andouiller pendait un chapeau de feutre vert sous le ruban duquel on avait glissé une plume de faisan.

« Un siège. Asseyez-vous, je vous en prie.

— Merci », marmonna Harjunpää, mais il resta debout. « C'est à propos de votre fils, Taisto...

— Taisto, bien sûr... Je m'en doutais, c'est chaque fois... Le pauvre chéri, quand il boit... Mais c'est un gentil garçon, à part ça, jamais un mot plus haut que l'autre... »

Elle parlait vite, d'une voix hachée. Elle tournait à petits pas dans la pièce, redressant le napperon de la commode, cueillant quelque chose sur le sol, chassant le chat de l'appui de fenêtre. Et elle évitait de regarder Harjunpää.

« Madame Nousiainen...

— Taisto s'occupe de l'entretien de l'immeuble depuis que son père est mort, il lave tout seul l'escalier et tout. Dans la journée, il

est plombier au chantier naval – il rentre déjeuner à la maison, et il s'inquiète toujours de savoir si sa vieille maman va bien. Et il ne s'est pas marié. Il dit qu'il aura bien le temps plus tard. Et où est-ce que j'irais... Il rapporte toute sa paie à la maison. Le samedi, il boit un petit peu, mais ça ne peut pas faire de mal, de temps à autre. »

Harjunpää ferma un instant les yeux ; sa nuit de veille se faisait soudain lourdement sentir – la fatigue s'écoulait en lui, tel un flot de liquide balayant toute tentative de raisonnement ; il avait l'impression que la vieille femme édifiait un rempart pour l'empêcher de lui dire ce qu'il était venu annoncer ; et il lui vint à l'esprit qu'il ne pourrait pas la laisser seule après avoir exposé le motif de sa visite et posé ses questions, mais il n'avait, pas la force de réfléchir à la façon dont il devait s'organiser.

« Je dois malheureusement...

— Du café ! Et je n'y pensais pas... J'en ai du tout prêt. Il y a aussi des petits pains. Il faut vous nourrir, maigre comme vous êtes... »

Harjunpää la suivit à pas lents dans la cuisine. Contre le mur, un lit était préparé. Au portemanteau près de la porte pendait un chandail d'homme marron aux manches maintes fois reprises, à côté d'un bleu de travail au dos duquel il était écrit « Wärtsilä ». Au-dessous, il y avait des bottes en caoutchouc et des pantoufles.

Harjunpää s'assit à la table où le couvert dressé attendait et resta à fixer les bulles qui dérivait vers le bord de sa tasse. Il ne voulait pas de petits pains ; il savait qu'ils étaient destinés à Taisto ; Taisto, dont le visage était noir, couvert de plaies, et le ventre plein de sang ; à l'heure du déjeuner, Taisto rentrait à la maison et demandait à sa vieille maman si tout allait bien.

Il vit du coin de l'œil le chat se glisser dans la cuisine et sauter sur les genoux de sa maîtresse ; il pensa que c'était bien ainsi, qu'elle n'était pas toute seule. Il savait qu'il n'avait déjà que trop tardé et il releva la tête.

La vieille femme caressait le chat et pleurait.

« Je l'ai tout de suite vu, susurra-t-elle si bas qu'on l'entendit à peine. Dans vos yeux... Taisto est mort... »

Mikael descendit l'escalier aussi doucement que possible.

L'entrée était plongée dans la pénombre. Il s'immobilisa, retenant son souffle pour écouter.

Maman était dans la cuisine. Elle repassait du linge. Il le savait rien qu'à l'odeur – elle flottait dans l'air, chaude et agréable – et au fait qu'elle chantonait doucement. Le vieux n'était pas là. Il était parti dès six heures à *La Troisième Mi-temps*.

Mikael s'accroupit lentement, les jambes légèrement écartées, mais ne put retenir un gémissement. Il tâtonna sous le portemanteau, tomba d'abord sur les bottes de son père et les lâcha aussitôt, tâta plus loin et trouva ses boots. Il se remit debout et les serra contre sa poitrine ; c'était à cause d'elles qu'il était descendu – sinon, il aurait filé directement de sa chambre, en escaladant la balustrade du balcon et en attrapant le tronc du plus proche bouleau.

Mikael était maintenant prêt à partir.

Quelque chose, pourtant, le retenait encore.

Il prit appui sur le mur et se pencha pour regarder dans la cuisine vivement éclairée ; maman, debout, lui tournait le dos. Elle ne portait rien d'autre qu'une culotte et un soutien-gorge. Elle avait quelque chose de pitoyable, comme ça – il n'aurait pas fallu que quelqu'un d'autre la voie, avec son gros derrière irrégulier. Et ses cheveux pendants, comme d'habitude quand elle avait sa semaine de congé. Maman était en fait toujours assez lamentable.

Mikael renifla.

Pendant un très court instant, il eut envie d'entrer dans la cuisine, de toucher son dos nu et de dire : « Salut... » Ça avait quelque chose à voir avec l'odeur ; en fermant les yeux, il se serait presque cru tout même, quand il jouait sous la planche à repasser avec ses petites voitures.

« Et merde... »

Mikael se dirigea à pas de velours vers la porte de la petite chambre. Les battements de son cœur s'accéléchèrent ; il savait que la pièce contenait un véritable arsenal – il y avait au mur au minimum quatre armes de chasse et trois autres fusils avec, dans l'armoire, un parabellum et un FN, et au moins un revolver au canon si gros qu'on pouvait y mettre le doigt. Il posa la main sur la poignée et pesa légèrement dessus. La porte était fermée à clef. Il

s'y attendait. Le vieux la gardait toujours bouclée. Mais il y avait sur le côté une fente si large qu'on pouvait certainement y glisser une lame de canif. Il se dit qu'il devrait essayer, un jour.

Mikael alla sur la pointe des pieds jusqu'au sas de l'entrée et ferma la première porte derrière lui. Il laissa par contre la porte extérieure entrouverte – elle ne se refermait pas sans bruit. Précaution superflue, d'ailleurs, car il n'avait rien à craindre de maman, quand bien même elle l'aurait remarqué – elle risquait tout au plus de se plaindre et de se lamenter. Avec le vieux, ç'aurait été autre chose. C'était lui qui avait inventé toute cette histoire – de l'enfermer pour une semaine à la maison, pour le punir. De quelque chose. Avait-il dit. Le vieux aurait mieux fait de se tirer une balle dans la tête.

Un instant plus tard, Mikael était sur le terrain de sport qui bordait l'arrière du lotissement. De là, on avait une vue directe sur leur cuisine et leur séjour, mais il ne se retourna pas pour regarder derrière lui ; il traversa lentement le terrain, les jambes toujours un peu écartées – en réalité, elles ne lui faisaient plus mal que quand elles frottaient l'une contre l'autre. Et il avait l'impression de laisser à chaque pas quelque chose derrière lui ; avoir fui ne l'angoissait plus, il se sentait soulagé et ne craignait plus à chaque instant de voir surgir le vieux – et finalement, si maman était si pitoyable, elle ne pouvait s'en prendre qu'à elle-même.

Il eut soudain envie d'une cigarette, puis, tout de suite après, d'une bière. Ou, plus exactement, d'une petite biture ; il avait vaguement l'impression qu'on lui devait bien ça, qu'il l'avait mérité. Léo avait certainement et des clopes et de la bière. Il aurait peut-être même quelque chose de plus fort. Il savait y faire, il taxait les types qui venaient chez sa mère. Et il ne devait plus être fâché ; il était si renfermé et hargneux qu'il faisait peur à tout le monde, il n'avait personne ; il traînassait seul chez lui quand sa mère n'y était pas, ou alors il bricolait sa moto ou payayait dans la grotte, ou trafiquait de l'alcool dans les bois avec les zonards – et quelquefois il jouait encore tout seul à la guerre, à son âge. Mikael pressa le pas. Il savait qu'il trouverait Léo avant peu – ou que Léo le trouverait, comme d'habitude.

En atteignant le sentier noyé d'ombre qui passait derrière le terrain de sport, Mikael s'arrêta inconsciemment. De l'autre côté s'étendait une étroite bande de forêt, à travers laquelle on apercevait quelques immeubles bas – ils étaient totalement différents de la plupart des autres constructions de Kontula, et les gens qui y habitaient semblaient eux aussi différents ; c'était là que vivait Ulla, dans le tout premier bâtiment. Mikael abandonna le chemin pour gravir la colline plantée de bouleaux et de trembles.

Ulla n'était plus une gamine. C'était une femme, d'une trentaine d'années au moins, mais guère plus. Et c'était assez étrange qu'ils soient devenus amis, ou autre chose, peut-être – Mikael ne savait pas très bien ce qu'ils étaient l'un pour l'autre.

Ils s'étaient connus le soir de la Saint-Sylvestre. Mikael se rendait chez Léo, sans avoir rien trouvé à apporter à boire. Sur un balcon du rez-de-chaussée, il avait vu trois bouteilles de vin blanc mises à rafraîchir dans la neige. Il y avait de la lumière dans l'appartement, mais personne en vue. Mikael avait escaladé la balustrade. Il avait juste eu le temps de s'emparer de la première bouteille quand il avait entendu derrière lui : « Hé, mec ! »

C'était Ulla. Le balcon était à elle, et l'appartement, et le vin, et tout. Mais elle n'avait pas fait de scandale ni rien, elle l'avait juste regardé, la tête gracieusement inclinée, et il avait remis la bouteille en place et elle l'avait laissé partir. Elle n'avait même pas ri. Plus tard, un jour où il était passé devant chez elle, il l'avait vue en train d'étendre du linge sur son balcon et elle lui avait dit bonjour. C'était comme ça qu'ils étaient devenus copains, en quelque sorte, et il aimait bien passer la voir, même si elle ne lui offrait jamais rien à boire. Léo disait que c'était une pute. Mais c'était parce qu'il était jaloux.

Il y avait de la lumière derrière les rideaux. La respiration de Mikael s'accéléra un peu ; Ulla n'était pas souvent chez elle le soir, contrairement à la journée. Il ramassa un petit caillou et le jeta par-dessus le balcon – il tinta gaiement contre la vitre. Mikael attendit un moment. Rien ne se passa. Il lança un autre caillou, attendit de nouveau. Et cette fois Ulla écarta le rideau d'un geste vif – elle faisait toujours tout avec vivacité – et se tint là, à le regarder, la tête penchée comme la première fois. Elle lâcha le rideau et ouvrit la porte du balcon, mais resta à l'intérieur.

« Salut », dit-elle ; au ton de sa voix, on sentait qu'elle était pressée ou fâchée. « Écoute, j'allais juste sortir. Je suis terriblement en retard... »

Mikael ne dit rien ; il avait tout d'un coup l'impression d'avoir les joues pleines d'une bouillie de céréales qui remontait du fond de sa poitrine. Il baissa les yeux et traça de son talon un long trait sur l'asphalte. Ulla prit une inspiration. Puis elle dit rapidement : « O.K. Entre, le temps que je m'habille. »

Mikael sauta par-dessus la balustrade.

L'appartement d'Ulla était doux et moelleux ; les couleurs étaient claires et crémeuses, avec des tapis en poil et des coussins de cuir ronds ornés de chameaux or et noir – et ça sentait bon, pas vraiment l'eau de toilette, mais quelque chose de ce genre. Il y avait aussi toujours de la musique, en sourdine ; cette fois encore

on entendait des violons, ou Dieu sait quoi, qu'il détestait en général mais écoutait ici volontiers, pour Ulla.

« Tu n'as qu'à t'asseoir là, dit-elle. Je dois me maquiller. On vient de m'inviter, à l'improviste... »

— Merci », fit Mikael, sans quitter ses mains des yeux. Ulla se dirigea vers sa chambre, mais s'arrêta soudain sur le seuil.

« Comment se fait-il que tu sois dehors à cette heure, au fait ? » demanda-t-elle. Mais elle ne posait pas la question méchamment, comme les adultes en général – on sentait qu'elle était vraiment curieuse de savoir.

« J'allais rentrer », mentit Mikael. Ulla s'en contenta.

Elle était sympa. Elle se dirigea d'un pas décidé vers sa coiffeuse et s'assit sur le tabouret.

Mikael se glissa à l'autre bout du canapé – de là, on voyait la chambre à coucher. Il se risqua enfin à regarder Ulla ; il était toujours bizarrement intimidé devant elle – il gardait les yeux rivés au sol et, quand il était près d'elle, il était incapable de dire quoi que ce soit de futé, il bégayait presque. Mais comme ça, à une pièce de distance, tout allait bien.

Ulla se poudrait les joues. Assise, elle paraissait petite – pourtant, elle avait des membres longs et minces, des doigts fins, aussi, avec des ongles rouge foncé ; de dos, sur son tabouret, ses fesses étaient d'une rondeur appétissante. Ses seins n'étaient pas particulièrement gros, mais assez pour se balancer quand elle marchait. Ses cheveux étaient teints en noir. Elle n'était vêtue, pour l'instant, que d'une combinaison blanche scintillante. Elle n'avait pas de soutien-gorge – une seule paire de bretelles passait sur ses épaules. Mais elle portait une culotte qu'on apercevait par transparence.

Mikael commençait à avoir chaud aux joues. Il sentit le rouge monter, inexorable, comme s'il avait filtré à travers sa peau. Il ne regardait jamais Ulla de cette manière, n'imaginait même rien de tel quand il était chez elle ; mais le soir, quand il était couché dans son propre lit et que la maison était vide et silencieuse, il pensait à elle et glissait la main sous la couverture et se touchait, et c'était bon, il allait jusqu'au bout. Mais quand il retournait ensuite chez elle, il avait honte et n'osait pas la regarder dans les yeux, il avait l'impression qu'elle savait.

« Qu'est ce que tu deviens ? » lança Ulla ; Mikael sentait que ça ne l'intéressait pas vraiment, parce qu'elle était pressée, mais c'était quand même chouette de sa part de poser la question.

« Pas grand-chose », dit-il d'une voix pâteuse. Mais c'était tellement stupide qu'il ajouta aussitôt : « Enfin si, j'ai tué un type.

— Arrête », dit Ulla. Ses épaules rondes tressaillirent comme si

elle avait froid. Mais un gloussement de rire excitant s'échappa en même temps de sa gorge.

« Sans blague, lâcha Mikael. Je lui avais poliment demandé s'il avait un ouvre-bouteille. Mais il nous a envoyés paître en disant qu'on n'avait pas l'âge de boire de la bière. Ça s'est terminé en baston. Et je l'ai tué. Je l'ai enterré sous un tas de pierres en plein milieu de la gare centrale, pour que les chiens continuent à lui pisser dessus après sa mort, à ce débile. Je lui ai piqué son dentier et sa montre et je pensais te les offrir. Mais finalement je me suis dit que c'était pas la peine, un taré pareil. Je les ai jetés... »

Ulla eut un petit rire. Amusé et sympa. Quelque chose cliqueta sur la coiffeuse et elle se retourna pour regarder Mikael.

« Pourquoi est-ce que tu racontes toujours des histoires de ce genre ? » demanda-t-elle tout à fait sérieusement. Puis elle dit d'un ton un peu moins sévère : « Et c'est vrai que tu ne devrais pas boire de bière. À ton âge, le foie n'est pas encore capable de brûler l'alcool.

— Le mien si. Et j'en bois pas beaucoup. Juste assez pour avoir un peu les oreilles qui tintent, pour avoir la pêche.

— Pourquoi ?

— Ben – pour mettre un peu d'action. Et puis quand on commence à être pété, on ne pense plus aux emmerdes.

— Oui, oui. Parce que tu sais ce que c'est... »

Ulla se retourna et entreprit de se laquer les ongles. Le vernis sentait bon – comme une veille de Noël, malgré la chaleur de l'été.

Mikael se leva et s'étira. Il n'avait pas l'intention d'aller où que ce soit mais, presque à son insu, il se retrouva à la porte de la chambre et resta appuyé au chambranle. Le parfum de la pièce lui emplissait les narines – il avait presque l'impression de serrer quelqu'un dans ses bras, le nez collé à sa peau. Une jupe était posée sur le lit. Ulla avait à coup sûr l'intention de la mettre. Elle avait l'air si légère qu'on voyait certainement tout à travers. Mikael n'aimait pas cette idée – parce que tous les crétins du monde pourraient voir quel chouette pétard elle avait, et quelles cuisses, et certainement aussi les bouts de ses seins, pointus comme des raisins secs. Il inspira profondément. Il songea qu'Ulla n'allait pas tarder à partir, chez un homme, bien entendu, et que lui aussi devrait s'en aller et rentrer chez lui, s'il ne trouvait pas Léo.

« Tu veux voir quelque chose ? » demanda-t-il d'une voix tremblante. Ulla le regarda dans le miroir. Puis elle hocha la tête. Mikael s'approcha – si près qu'il voyait la ligne délicate de ses vertèbres, dans son dos ; il aurait aimé les toucher, laisser courir ses doigts d'une saillie à l'autre – mais au lieu de ça, il empoigna

la jambe de son pantalon et la remonta, suffisamment haut pour découvrir son mollet.

« Regarde... »

Ulla jeta un rapide coup d'œil, ne dit rien. Puis elle comprit : elle s'immobilisa, posa le flacon de vernis sur la table et se retourna complètement.

« Au nom du ciel, que t'est-il arrivé ?

— Je t'ai dit qu'il y avait eu du baston... »

Mikael montra sa jambe. Elle était enflée et sillonnée de bleus tirant sur le noir. Au-dessous du genou, là où la boucle de la ceinture l'avait frappé, il y avait deux plaies de dix centimètres de long aux lèvres irrégulières.

Elles n'avaient pas été soignées et commençaient à suppurer.

Mikael leva le regard. C'était la première fois qu'il voyait le visage d'Ulla d'aussi près ; il était fixe et pâle, et elle avait les yeux écarquillés, choqués, la bouche entrouverte et les lèvres parcourues par un tremblement. Un son indistinct monta de la gorge de Mikael. Il trouvait étrange de penser qu'Ulla faisait cette tête à cause de lui. Il baissa les yeux, renifla, essayant de lutter contre l'étouffement qui lui serrait la poitrine – mais rien n'y fit, ses épaules se mirent à tressauter et, un instant plus tard, sa respiration était entrecoupée de brefs sanglots et les larmes lui brouillaient la vue.

« Mais qu'est-ce qui s'est passé ? Miki, tu dois me dire ce qui t'est arrivé... » Mikael sentit Ulla le prendre par la main, le conduire près du lit.

« Enlève ton pantalon, ordonna-t-elle.

— Non...

— Enlève ton pantalon. »

Ulla défit la ceinture de Mikael. Son pantalon lui tomba sur les chevilles. Elle le fit asseoir. Il avait si honte qu'il serrait les dents. Mais il ne résista pas. Il laissa couler ses pleurs, se coucha sur le dos, resta étendu, inerte. Il entendit Ulla dire d'une voix tremblante :

« Seigneur... »

Mikael, allongé, regardait le plafond. Ses sanglots avaient cédé la place à des reniflements chevrotants. Il se sentait plutôt bien, maintenant, comme s'il avait dormi longtemps, ou comme si quelque chose, sans qu'il sache encore quoi, s'était arrangé. Les doigts d'Ulla étalaient de la pommade sur ses jambes, couraient sur sa peau, légers et doux, et ne lui faisaient même pas mal en touchant ses plaies.

« Qui a fait ça ? » demanda-t-elle. Sa voix était tout à fait normale. Il n'y avait en elle aucune colère, ni rien.

« Mon vieux...

— Ton propre père ?

— Oui-i. À coups de ceinture.

— Et où était ta mère ?

— Elle était là... Elle regardait par la porte.

— Et elle n'a rien fait ? Elle aurait dû appeler la police. »

Mikael sentit à nouveau une boule lui monter dans la gorge. Il dut battre un long moment des paupières.

« Elle ne peut pas appeler la police, réussit-il finalement à dire. Mon père est flic. Si elle disait quelque chose, il risquerait de se faire virer. De quoi est-ce qu'on vivrait ? Maman ne gagne pas grand-chose, je crois...

— Jésus », murmura Ulla. Sans rien ajouter, elle posa le tube de pommade sur la table, alla dans le séjour et mit un disque, plus fort qu'elle ne l'avait jamais fait.

Mikael resta encore un moment allongé sur le lit. Il songeait que la vie aurait été belle si Ulla avait été sa mère.

Une demi-heure plus tard, la courte nuit d'été se faisait déjà noire. Mikael longea l'aire de jeux par le chemin de l'Étang. Il marchait lentement, les mains dans les poches arrière de son jean, les pieds soulevant la poussière ; pleurer avait libéré quelque chose en lui – la masse informe et terrifiante qui s'était tapie toute la journée dans son esprit avait disparu, tout comme la joie mauvaise qu'il avait ressentie après avoir quitté la maison. Il n'éprouvait plus que la sensation de désirer en vain quelque chose qui n'existait pas, et ça lui donnait le cafard.

« Miki ! »

Mikael s'arrêta. C'était Léo. Il se tenait au centre du terrain, assis à califourchon sur le dos d'une grenouille sculptée dans une souche d'arbre – il sauta à terre et s'approcha d'un pas chaloupé.

« Salut.

— Salut... »

Léo tenait une cigarette, presque entièrement fumée. Il aspira rapidement une dernière bouffée et la tendit à Mikael. Ce dernier porta le mégot à ses lèvres ; il évitait de regarder Léo et avait l'impression que lui aussi regardait ailleurs.

Ils arrivèrent sans échanger un mot au pied de l'immeuble où habitait Léo. C'était une énorme barre – si haute et longue que les appartements devaient se compter par centaines. Elle appartenait à la Ville, et son soubassement était couvert de tags et autres graffitis.

« La vitre de votre porte d'escalier est cassée », dit Mikael. C'était idiot ; mais il se sentit soulagé de pouvoir dire quelque

chose.

« Devine qui l'a pétée.

— Toi ?

— Exact. L'autre soir. J'avais oublié ma clef. Je me suis planté là et j'ai attendu. J'ai poireauté au moins dix heures sans voir personne. Puis j'ai appelé pour que quelqu'un me jette la clef. Et pas qu'une fois, j'ai gueulé à m'en faire éclater la tête. J'ai crié que j'étais tout seul et que j'avais nulle part où aller. Mais pas une de ces ordures n'a réagi. Ils ne bougent jamais. La maison était pleine de gens, pourtant, à se moisir le cul dans leur pieu, et je sais qu'ils m'ont entendu, mais rien... J'ai attrapé une de ces pierres... Et je l'ai balancée. T'aurais dû voir ça... Bing ! Gling ! Ça volait de partout...

— Non !

— Si. Comme s'il avait plu de la glace. Ils vont sûrement prévenir les flics, l'escalier est plein de vieilles biques qui peuvent pas me saquer. Mais tant pis. Je m'en fous. »

Ils restèrent à regarder la porte. Mikael eut l'impression qu'ils la fixaient trop longtemps, que le silence s'étirait trop. Il remua impatiemment les pieds, entrouvrit la bouche, la referma aussitôt.

« Comment tu crois qu'il s'en est sorti ? demanda-t-il soudain.

— Qui ça ? »

Léo avait l'air ahuri, les yeux vides. Mikael sentit une bouffée de chaleur lui monter au visage.

« Le mec, dit-il d'une voix épaisse. En ville, vendredi...

— Ah, celui-là... Qu'est-ce que tu veux que j'en sache ? Il a dû s'écraser sur le pif quand il s'est relevé. Ça c'est sûr. J'ai tellement serré les nœuds qu'ils risquaient pas de s'ouvrir tout seuls.

— Oui... »

Mikael avait de plus en plus chaud. C'était insupportable que Léo ne comprenne pas. Tout en sachant qu'il ne parviendrait pas à prendre le ton qu'il voulait, il essaya encore :

« Je veux dire... Tu crois qu'il a eu mal...

— Mal ? Bordel. Cette espèce d'empaffé ! Et d'abord, c'est lui qui a ouvert sa grande gueule. Et il était plus fort que nous – il l'a bien cherché. Et qu'est-ce que ça peut te faire. C'est son problème, s'il a eu mal ou pas.

— Tu crois ? »

Léo s'arrêta, mit ses mains sur ses hanches. À l'expression de son visage, on voyait qu'il commençait à s'énervier.

« Qu'est-ce que t'as à miauler ? À tous les coups, il est en ce moment même assis quelque part à se taper des bières. Ou à emmerder quelqu'un d'autre avec ses discours.

— Sans doute... »

Mikael déglutit rapidement. Il regarda Léo dans les yeux ; il imaginait l'homme inclinant sa chope, essuyant la mousse de ses lèvres et exhalant un long soupir.

« Bien sûr », dit-il avec un petit rire. Et il se sentit mieux.

« Si seulement Lara était de retour, dit Léo alors qu'ils approchaient du centre commercial. On pourrait aller chez lui se faire un film. Son père a rapporté des cassettes d'enfer, de Suède. Je les ai vues un bon millier de fois... il y en a une, c'est génial, à un moment, ils attrapent une nana et ils la plantent sur un croc de boucher – elle hurle et elle gigote, comme ça. Puis ils prennent une tronçonneuse. Vrrroum ! Et dans une autre, ils bousillent je sais pas combien de bagnoles. Il y a une qui est incroyable, un truc de course, et ils cadrent pile la tête du mec qui conduit. Et personne ne peut le rattraper. Ce serait le pied, de pouvoir piloter comme ça – sans s'occuper de rien, juste faire gicler la boue... » Un début d'enthousiasme, léger et encore lointain, commença à s'éveiller dans l'esprit de Mikael. Il essaya de le forcer à croître – il avait l'impression qu'il devait au moins ça à Léo ; il tendit les bras et fit mine de tourner un volant.

« Ouais, comme ça. Rrrnn... À fond les servos : iii-iii-iii ! »

Mikael s'interrompt. Ses mains retombèrent, comme s'il venait de penser à quelque chose. Le regard perdu dans le vide quelque part derrière Léo, il dit d'une voix de somnambule :

« Imagine. Si mon vieux était de service... il nous arrêterait, ouvrirait la portière. Je descendrais. Il sortirait son FN et l'armerait – clic-clac ! Puis il tirerait. Il me viserait droit au cœur... et il m'aurait... je tomberais, comme ça... »

Mikael pressa ses mains sur sa poitrine, s'affaissa lentement sur les genoux et roula sur le côté. L'asphalte était dur, les gravillons s'imprimaient dans sa joue – mais il resta étendu sans bouger, il se sentait bien, il ne pensait plus à rien.

Mikael sentit un coup de pied dans sa cheville.

« Lève-toi, abruti, dit la voix de Léo, quelque part, très loin. T'entends ? J'ai repéré une Anglia sur un parking de la rue de la Balancelle. On va aller jeter un coup d'œil. Elle a pas d'antivol ni rien. Lève-toi, bordel... » Mikael s'assit. Il avait les yeux et les joues mouillés.

« C'est seulement là qu'il s'apercevrait que c'est moi, murmura-t-il. Mais je serais mort. Il pourrait pleurer tant qu'il voudrait... je serais mort pour de bon... »

« C'est fichu », dit Onerva si rageusement que Harjunpää se retourna. Il ne distinguait pas son visage – l'éclairage de la brasserie pétillait derrière elle – mais il avait l'impression que ses lèvres étaient farouchement serrées. Elle avait coiffé ses cheveux en un chignon lâche et les boucles qui s'en étaient échappées au fil de la soirée scintillaient, comme poudrées de givre, dans le halo de lumière.

« Oui », grogna Harjunpää. Il était peut-être encore plus furieux qu'Onerva ; la logique aurait voulu qu'ils se contentent d'interroger le personnel, mais comme ils n'avaient obtenu aucun résultat, à l'image de tout le reste de ce dimanche, il avait décidé d'essayer autre chose. Ç'avait été une erreur.

Les clients, pour la plupart déjà ivres, n'avaient pas entendu ou compris leurs questions, et encore moins saisi pourquoi ils leur montraient la photo d'un quidam aux cheveux blonds.

« C'est le frangin de Pena... Eh Pena, ce mec a la photo de ton frère... »

Toute l'affaire s'était terminée en farce quand un gros homme assis près de la porte s'était égaré à attirer Onerva sur ses genoux – il s'était aussitôt retrouvé par terre, dans un fracas de vaisselle.

« Onerva, dit Harjunpää quand ils se furent suffisamment éloignés pour que le portier ne puisse plus les entendre. Tu l'as bien fait exprès ? » Elle eut un petit rire de gorge.

« Tu crois que quelqu'un d'autre l'a remarqué ? »

— Certainement pas. Ça s'est passé si vite », dit Harjunpää, et il eut soudain, pour la première fois depuis le début de l'affaire, la conviction – irraisonnée – qu'ils la résoudre ; il ne pensait même plus qu'aller faire un tour sur les lieux de l'agression avait été une pure perte de temps et qu'il aurait été plus sage de rester avec Härkönen et Vähä-Korpela à interroger les gens aux alentours de la gare. Il jeta un coup d'œil à sa montre – il était près de onze heures ; le ciel était d'un bleu profond, presque noir, et l'obscurité commençait à se nicher sous les arbres et les buissons ; ils partirent en silence à travers le parc vers la Lada qu'ils avaient garée à côté du Théâtre National.

Norri avait réussi dès samedi à s'adjoindre Onerva et Vähä-Korpela en renfort provisoire et, malgré la garde que Harjunpää et Härkönen avaient dû assurer dimanche, ils avaient pu aller

étonnamment vite en besogne. Les habitants des immeubles du quai du Pont Long avaient été interrogés, ainsi que le personnel du *Vieux Caveau*. Nousiainen y avait passé la soirée avec trois collègues – deux d’entre eux avaient été joints et entendus. Les mains courantes du premier district avaient été passées au crible. On avait exploré jusqu’à la moindre baraque de hot-dogs sur l’itinéraire possible de Nousiainen et on avait diffusé un avis aux employés des Chemins de fer nationaux et aux plaisanciers.

Mais ils n’avaient rien découvert de déterminant – ils n’avaient pas la moindre indication, aussi vague soit-elle, sur l’identité des agresseurs.

Les résultats obtenus par le laboratoire avaient été presque aussi maigres : une demi-trace de semelle – sans doute laissée par une tennis bon marché – qui pouvait appartenir à n’importe qui, et deux ou trois empreintes digitales imprécises recueillies sur des débris de bouteilles de bière, qui ne présentaient pas assez de caractéristiques classables pour que le fichier informatique soit d’une quelconque utilité ; elles permettraient par contre de faire des comparaisons quand ils auraient des suspects.

Et bien qu’il n’y eût pas eu mort d’homme – en tout cas pas encore – Norri voulait aller vite ; on avait vraisemblablement fait trébucher Nousiainen à coups de bouteille sur la tête – puis on lui avait sauté sur la poitrine et on lui avait jeté sur l’abdomen plus d’une dizaine de pierres de près de vingt kilos, qui avaient provoqué de graves perforations de la quasi-totalité de ses organes internes ; ils risquaient d’un instant à l’autre de se retrouver avec un meurtre barbare sur les bras. « J’ai rarement vu un flot de sang pareil, avait dit le médecin à Norri, et je dois admettre que j’ai presque souhaité à une ou deux reprises qu’il meure tout de suite. »

Ils arrivaient au terrain de sport de Kaisaniemi. Harjunpää y avait joué au base-ball quand il était encore à l’école ; il n’aurait pas dû y repenser, il ressentait toujours un léger malaise à cette idée – peut-être parce qu’il n’avait jamais réussi à rattraper la balle.

« C’est étrange de se dire qu’ils sont peut-être en ce moment même dans les parages », dit-il soudain avec une emphase exagérée, avant de revenir à une question dont ils avaient déjà discuté plusieurs fois :

« Mais une chose est sûre, ils sont tout jeunes. Il y a trop de points communs avec cette affaire du tunnel de chemin de fer et avec ce meurtre de Veräjämäki... C’est bien dans cette histoire qu’un des coupables avait à peine douze ans ?

— Si seulement ils étaient vraiment dans le coin, dit Onerva.

Mais il y a des jeunes de tous les quartiers qui traînent le soir du côté de la gare. À cette heure, ils peuvent aussi bien être en train de regarder la télé avec papa et maman dans une cité de Jakomäki, ou n'importe où ailleurs.

— Eh oui », fit Harjunpää, sans rien trouver à ajouter. Le sable crissait sous leurs pieds, des bruits de trains montaient de la gare de triage et on entendait, un peu plus loin derrière les arbres, la rumeur incessante de la ville.

La partie la plus obscure du parc s'étendait devant eux ; des bouleaux s'élançaient vers le ciel, si hauts et sombres que l'on avait l'impression d'approcher d'un mur aveugle. Les globes bleutés des quelques rares lampadaires intacts se dissimulaient sous les branches. À gauche, du côté des courts de tennis, un rire en cascade fusa, presque hystérique. Quelque part, plus près, on entendit un bruit de bouteille cassée, les buissons s'agitèrent, quelqu'un jura. Harjunpää avait le bout des doigts moite ; ils étaient à l'endroit le plus mal famé de Helsinki – et le fait d'être deux, et armés, n'y changeait pas grand-chose. Il jeta un coup d'œil à Onerva – elle marchait à ses côtés, étonnamment tranquille et déterminée ; s'il avait été avec Härkönen, il aurait peut-être proposé de couper par la droite.

Ils arrivèrent à l'extrémité du terrain de sport. Dans la direction de la statue d'élangs, quelqu'un chantait – Harjunpää se rappela que l'on avait au moins deux fois trouvé à son pied un homme assassiné. Un groupe de jeunes était rassemblé près d'un kiosque. Il se passait quelque chose derrière les arbustes bordant le bassin – il distingua des mouvements désordonnés, quelqu'un haletait bruyamment, il y eut un cri rauque, des éclats de rire. Onerva toucha la main de Harjunpää. Ils s'arrêtèrent.

« On fait le tour ? murmura Onerva.

— On va prendre par la rue, de l'autre côté des arbres...

— O.K. »

Ils changèrent de direction, pressant instinctivement le pas.

Ils voyaient maintenant la scène que les buissons avaient masquée. Des garçons et des filles, très jeunes, presque des enfants, se tenaient près du bassin. Ils formaient un cercle compact. Le groupe bougeait, comme animé d'une vie propre, tendu, électrique. On entendit une respiration précipitée, un cri retenu derrière des dents serrées. Harjunpää se baissa. Il vit, parmi la masse de jambes, un mouvement indistinct, l'ébauche d'un visage, un bras replié – il y avait deux personnes, au sol, qui se battaient sans bruit, sauvagement.

« On y va ! »

Harjunpää s'élança. Onerva lui agrippa la manche.

« Timo ! Tu es fou ! Pas à deux... ils sont des dizaines... on va tous les avoir sur le dos... il faut aller à la voiture, demander de l'aide... »

Onerva courait déjà vers la ruelle du Théâtre. Leur voiture était par là, désespérément loin. Harjunpää se rua derrière elle, s'arrêta, hésita. Il savait qu'elle avait raison. Mais il leur faudrait plusieurs minutes pour atteindre la voiture, peut-être cinq, voire dix. Il jeta un coup d'œil vers le bassin. Le cercle s'était élargi. L'un des adversaires avait réussi à se mettre debout. L'autre était étendu sur le sable, les membres agités de convulsions. Celui qui était debout ramena sa jambe en arrière et lui décocha un coup de pied, un deuxième, trois – les chocs rendaient un petit bruit bizarrement mou, étouffé.

« Onerva ! » cria Harjunpää, et il sortit les clefs de sa poche pour les lui lancer à travers les airs. « Vas-y seule. Préviens qu'il y a un officier de police en difficulté... Il faut faire quelque chose – il va se faire tuer... »

Onerva attrapa les clefs, cria quelque chose d'un ton furieux. Harjunpää n'entendit pas ce qu'elle disait. Il courait vers le bassin, il y était presque, il voyait maintenant mieux les jeunes – il ne ressentait plus aucune tension, juste de la colère, et il eut le temps de penser que c'était dangereux, que ça risquait de l'aveugler, de lui faire faire des erreurs.

Harjunpää écarta dans son élan les spectateurs qui lui tournaient le dos.

« Police, hurla-t-il. Arrêtez immédiatement ! »

Les deux combattants étaient des filles. Celle qui était étendue sur le sol poussait maintenant des cris perçants, essayant de se protéger le bas-ventre avec les mains. Du sang perlait à ses lèvres. Le visage de celle qui se tenait debout était couvert d'écorchures, son T-shirt était déchiré, à moitié arraché – on voyait son épaule et un petit sein immature. Elle ramena encore une fois son pied en arrière. Harjunpää lui agrippa le poignet, le tordit – la fille cria et fit quelques pas rapides sur le côté, roula entre les pieds des spectateurs massés derrière elle.

« Vous êtes folles », haleta Harjunpää, les poings serrés ; il avait l'impression qu'il aurait dû faire autre chose, mais il ne savait pas quoi – tout s'était passé si vite, il n'avait pas eu le temps de réfléchir. Du coin de l'œil, il vit la fille qui se tenait le ventre se relever et se retirer en boitant, courbée en deux, derrière le groupe.

L'autre aussi s'était remise sur pieds. Elle se jeta sur lui, mains tendues pour lui griffer le visage. Il recula d'un pas et lui saisit les poignets ; ils tremblaient de rage et d'effort.

« De quoi tu te mêles, merde ! » cria-t-elle – son visage luisait de sueur et ses yeux étaient soudain pleins de larmes. « C'est ma sœur ! Ça regarde personne, si on se castagne entre frangines !

— Tu aurais pu la tuer !

— J'espère bien ! Ça lui aurait appris, à essayer de me piquer mon mec ! »

La fille hurlait, maintenant. Harjunpää lui lâcha les mains. Elle tomba à genoux, se cacha le visage.

Ce n'est qu'à ce moment que Harjunpää trouva le temps de regarder les autres. Ils étaient plus jeunes qu'il ne l'avait cru, aux alentours de la quinzaine ; il y avait en eux quelque chose de brutal, qui faisait que l'on avait du mal à les considérer comme des enfants. Harjunpää sentait qu'ils n'étaient pas de ceux qui jouaient les durs quand papa et maman avaient le dos tourné – ces jeunes-là étaient livrés à eux-mêmes depuis des années, ils connaissaient tous les centres d'éducation surveillée ; ceux qu'il cherchait pouvaient très bien se trouver parmi eux.

Harjunpää commençait à se sentir inquiet. Il songea qu'Onerva venait sans doute à peine d'arriver à la voiture.

D'autres jeunes, qui se trouvaient près du kiosque, sur les bancs, derrière les buissons ou plus loin, s'étaient approchés – il y avait maintenant autour de Harjunpää une bonne vingtaine de garçons et de filles. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Il était au centre du cercle, comme les combattantes un moment plus tôt. Un tic lui tira la paupière. Mais il sentait qu'il avait encore l'initiative, qu'il devait bluffer, que tous n'avaient pas encore compris qu'il était seul.

« Fouillez-moi donc vos poches et sortez-moi vos papiers, qu'on voie un peu qui vous êtes », dit-il d'un ton aussi détaché que possible ; mais il sentait ses mains trembler et des filets de sueur dégouliner le long de son torse jusqu'à la ceinture de son pantalon.

Dans le fond, on marmonna quelque chose, mais personne n'éleva la voix. Puis quelqu'un lança derrière son dos :

« C'est toi qui peux te fouiller. »

Harjunpää pirouetta. Il y eut des rires, encore prudents. Quelqu'un d'autre chantonna :

« C'était un gars d'Oulu, qu'avait les cognes au cul...

— Hé ! Mais c'est un vrai poulet. Petit, petit, petit...

— Qu'est-ce que t'as fait de ton gyrophare ? Eh, il a pas de gyrophare...

— C'est peut-être une telle lumière qu'il en a pas besoin... »

Harjunpää respirait par brèves saccades. Un mur de jeans couverts d'inscriptions au feutre, de T-shirts sans manches, de visages obscurcis par l'alcool l'entourait – il comprit qu'il n'avait

aucune chance de réussir à se ruer au travers. Il serra le bras contre son flanc, sentit sous le tissu la crosse de son revolver, dure et anguleuse. Il savait que ç'aurait été de la folie de sortir son arme – il ne s'était rien passé de vraiment grave, il y avait chaque nuit des dizaines de bagarres de ce genre. En plus, il était sûr qu'ils s'en empareraient, et c'est là qu'il serait vraiment dans le pétrin. Il réfléchit qu'Onerva empoignait peut-être à l'instant même le micro ou, qui sait, enfonçait seulement la clef dans la serrure.

« Fichez-moi le camp », dit-il d'une voix enrouée en tournant les talons, prêt à battre en retraite – mais personne ne fit le moindre geste pour s'écarter.

« Marche pas sur les pieds des gens, mec...

— Il a écrasé les panards de Sepe. Hé...

— Silence.

— Fais gaffe, ou c'est toi qu'on va réduire au silence, connard. »

Harjunpää se tut. Il savait que, quoi qu'il dise, il ne ferait qu'aggraver la situation. Et maintenant il avait peur ; il avait l'impression qu'un cerceau de fer lui enserrait lentement le ventre et l'une de ses jambes, celle sur laquelle portait son poids, tressaillait comme mue par une force extérieure. Trois mots lui tournaient dans la tête, comme une rengaine insensée : « Taisto Kullervo Nousiainen, Taisto Kullervo Nousiainen... » Il avait maintenant une idée de ce qu'il avait dû ressentir – mais il évitait de penser à ce qui lui était arrivé une fois qu'il s'était retrouvé à terre. Il tenta de maîtriser la panique qui cherchait à s'éveiller quelque part en lui.

Le groupe remuait, vivait, se rapprochait. On entendait des murmures, des mots jetés en hâte, une fille éclata d'un rire strident. Un crachat atterrit sur les chaussures de Harjunpää. Un caillou vint frapper son épaule. Il essaya de voir ce qui se passait derrière lui, sur les côtés – tous se mirent à ricaner, il sentit sur son visage une respiration au douceâtre relent de vin.

« Et si on voyait s'il sait nager ?

— Ou à quoi ressemblent des couilles de flic !

— Nom de Dieu... »

Quelqu'un poussa Harjunpää par les épaules. Il trébucha. Puis on lui envoya une bourrade dans la poitrine. Il essaya de glisser sa main sous sa veste – dans l'idée de tirer en l'air. Quelqu'un l'empoigna et le secoua par le col, il brassa désespérément l'air.

« À poil, le guignol !

— Lâchez-le ! On ne bouge plus ! Bas les pattes tout le monde ! »

Le cri venait de l'extérieur du cercle. Il était tranchant, acéré

comme une lame. Les rires se turent, on lâcha Harjunpää. Le sable crissa, le sol vibra sous la course de pieds en fuite.

« Police judiciaire ! »

Ce n'est qu'à ce moment que Harjunpää reconnut la voix d'Onerva. L'espace autour de lui se dégagea. Il la vit – elle était à dix mètres, entre deux arbres noirs. Elle se tenait debout, jambes écartées, genoux fléchis, les bras tendus vers eux ; sa main gauche soutenait la crosse de son revolver.

« Le premier qui essaie quelque chose... je... je le transforme en eunuque ! Timo ! »

Harjunpää n'attendit pas un instant de plus. Il s'arracha aux derniers lambeaux du groupe et prit ses jambes à son cou. Onerva tourna les talons, partit en courant devant lui. Harjunpää jeta un coup d'œil par-dessus son épaule – le pourtour du bassin était désert, on voyait filer entre les buissons des silhouettes sombres ; personne ne semblait les suivre. Ils parvinrent à la ruelle du Théâtre et leurs pas résonnèrent soudain, réverbérés d'une façade à l'autre par l'écho ; la place du Chemin de fer s'ouvrait devant eux, dans la lumière bleue et orange des lampadaires, pleine de voitures, de bruits de moteur, de gens – le monde réel se ruait comme en tanguant à leur rencontre.

Harjunpää se laissa choir sur la banquette de la Lada, la tête rejetée contre le dossier, haletant. Son cuir chevelu ruisselait de sueur, sa chemise trempée lui collait au dos. Il avait dans la bouche un goût chaud, désagréable.

« Merde, merde, merde... »

— Il faut les arrêter, pantela Onerva. Ils ont tout à fait le profil... »

Son visage était pâle comme un linge ; elle avait dû s'essuyer la bouche, à un moment ou à un autre, et une trace de rouge à lèvres lui barrait la joue. Ses doigts tremblaient comme si elle venait de lâcher un poids trop lourd et elle devait tenir le micro à deux mains.

« Nykänen appelle Härkönen et Vähä-Korpela, vous me recevez ? »

Une faible réponse leur parvint, hachée :

« ... oui, mais... sortions juste... garage de Pasila... »

— Ils ont déjà fini, réussit à dire Harjunpää en essayant de s'humecter les lèvres.

— On demande de l'aide au Central ? »

Harjunpää réfléchit un instant. Sans trop savoir pourquoi, il avait l'impression que les agresseurs de Nousiainen n'étaient que deux, trois maximum – il était sûr que dans une bande plus nombreuse, il y en aurait toujours eu un pour ramener les autres à la raison.

« Laisse tomber, souffla-t-il. C'est trop tard, ils ont tous filé. Et il ne s'est finalement rien passé. Ces filles se battaient entre elles. Elles refuseront de porter plainte, elles sont sœurs... Attendons demain. On bouclera le parc. On relèvera toutes les identités... »

Harjunpää appuya son front sur le volant ; son contact était dur et froid, d'une réalité rassurante. Il sentit sa tension se relâcher peu à peu ; ses pieds s'agitèrent, comme s'ils avaient encore voulu courir, puis se firent de plus en plus pesants, ankylosés. Son esprit aussi s'apaisait – la peur avait totalement disparu et le vague sentiment de honte qui lui avait succédé se rencognait dans les profondeurs d'où il avait surgi.

Harjunpää se redressa et saisit sans rien dire le poignet d'Onerva ; il était chaud, une veine palpitait à sa surface, au rythme rapide d'un cœur d'oiseau. Il regarda dehors.

« Merci, Onerva, dit-il d'une voix étranglée. J'ai fait une sacrée connerie. J'ai bien failli... Ce sont tes "eunuques" qui ont sauvé la situation. Tu aurais dit n'importe quoi d'autre, ils ne t'auraient pas prise au sérieux.

— J'ai bien cru... ce que j'ai eu peur... j'avais l'impression que j'allais me mettre à pleurer d'un instant à l'autre. C'est ce que j'aurais fait, d'ailleurs, s'ils n'avaient pas obéi – je n'aurais rien pu faire d'autre... » Onerva dégagea sa main pour prendre ses cigarettes. « Je suis revenue presque tout de suite, dit-elle à mi-voix. J'ai compris que je n'aurais jamais le temps d'arriver jusqu'à la voiture, et encore moins d'appeler quelqu'un à la rescousse... »

Harjunpää resta silencieux. Il enfonça la clef de contact dans la serrure et mit le moteur en route. La pendule de la tour de la gare indiquait minuit moins dix. Au loin, on entendit un faible bruit de sirène.

« ... par le pont de l'Ondin vers le quai du Nord, expliqua le permanencier du Central à la radio. Police Secours est derrière. Est-ce qu'il y a une voiture du côté de Kruunuhaka pour prendre la relève ? »

Il y eut un moment de silence. Puis on entendit :

« Ici Cent vingt-deux, nous sommes rue de l'Usine. On y va ? »

— Vous êtes trop loin. Est-ce qu'il y a quelqu'un plus près ?

— Une conduite en état d'ivresse, à tous les coups », murmura Harjunpää, et il enclencha le levier de vitesses.

« ... par la rue Liisa, au rond-point de Kaisaniemi. Il fonce vers la gare de chemin de fer. Est-ce qu'il y a quelqu'un à la gare ? »

Harjunpää sentit sur lui le regard d'Onerva. Mais il ne tourna pas la tête, ne fit aucun commentaire ; la fatigue puisait douloureusement sous son crâne, quelque part derrière ses yeux, ses pieds étaient lourds et maladroits – il ne voulait plus se mêler de quoi que ce soit, il voulait juste retrouver rapidement l'hôtel de police de Pasila, puis le train de banlieue qui le ramènerait chez lui à Kirkkonummi.

« Timo...

— Attendons une minute – il y a au moins une demi-douzaine de voitures en maraude dans le coin, d'habitude... »

Harjunpää désapprouvait aussi un peu l'enthousiasme avec lequel les patrouilles se portaient en général volontaires pour les poursuites – on y gagnait le droit de conduire sur les chapeaux de roue, sirènes hurlantes, et les suites de l'affaire étaient souvent vite réglées – mais si on annonçait qu'on avait trouvé quelque part la victime supposée d'un assassinat, il s'ensuivait sur les ondes un profond silence que quelque téméraire finissait par rompre à contrecœur.

« Immatriculation confirmée, signala le Central. Uniform Lima Hôtel quatre-vingt-huit, une Ford Anglia blanche... Son vol a été déclaré il y a moins d'une heure, à Kontula. Est-ce qu'il y a une voiture de police à proximité de la gare ? »

Harjunpää hocha rapidement la tête. Onerva enclencha la commande.

« Huit-deux-cinq à Central. Nous sommes place du Chemin de fer, nous le prenons !

— Très bien. Il est à vous, Huit-deux-cinq. À Six-quatre-quatre pour information, si vous êtes encore derrière, il y a une patrouille de la P.J. postée à la gare. » Le hululement de la sirène se rapprochait. Harjunpää appuya sur l'accélérateur, passa la seconde. Il renonça à couper par la rue Vilho. Il n'avait plus le temps. Il prit le long de la gare, vers le croisement de la rue Centrale.

« Le gyrophare ! lança-t-il. Vite, baisse la vitre et mets-le sur le toit ! »

Onerva se pencha pour tâtonner sous le tableau de bord – la lanterne se détacha avec un craquement de son support. Elle la saisit, entreprit de la faire passer d'une main à l'extérieur, tirant le câble de l'autre. L'odeur nocturne de la ville entra soudain par la vitre ouverte. Harjunpää jeta un coup d'œil à gauche et vit une voiture blanche tourner en trombe le coin de la rue Vilho, tous feux éteints. Aucun véhicule de police n'était encore en vue. Harjunpää donna un coup d'accélérateur, déjà certain d'arriver à temps.

Il freina. Les pneus hurlèrent. La Lada s'immobilisa au milieu du carrefour. Harjunpää tendit la main vers le bas du tableau de bord, tomba sur l'allume-cigare, jura, essaya plus à droite – il sentit l'interrupteur sous ses doigts, l'actionna. On entendit au travers du toit le ronronnement silencieux du moteur électrique du gyrophare qui se mettait en marche – des langues de lumière bleue dansèrent autour de la Lada. Des gens s'étaient arrêtés sur le trottoir. Les taches pâles de leurs visages écarquillés surgirent de l'obscurité. Harjunpää sentit la nervosité le gagner.

« Oh non ! »

L'Anglia arrivait droit sur eux. Elle était maintenant tout près. L'avant soulevé par la vitesse, elle ressemblait à une énorme grenouille prête à leur sauter dessus. Onerva laissa échapper un cri. Harjunpää lâcha le volant et se jeta de son côté – il n'avait qu'une idée : sortir de là !

Puis il eut conscience d'un éclair blanc – L'Anglia frôla leur capot, escalada le terre-plein, atterrit sur les rails du tramway et prit de la vitesse.

« Merde... »

Harjunpää serra les dents à s'en faire mal aux mâchoires. Il enclencha la première, lâcha la pédale d'embrayage – la Lada s'emballa, bondit en avant. Harjunpää tourna brutalement le volant à droite, s'engagea sur les rails du tramway et passa la seconde. Onerva manœuvra l'interrupteur signalé par un voyant rouge : les sirènes se mirent à hurler, sauvages et angoissées – l'écho répercuté par les façades de pierre décuplait le vacarme.

« Central, il a réussi à nous doubler en prenant par la voie de tram ! cria Onerva dans le micro. Mais nous sommes juste derrière. On est au coin de Sokos... Il a pris l'avenue Mannerheim vers le nord !

— Ici Six-trois-neuf, prêts à l'intercepter devant le palais Finlandia.

— Ici Central. Bien reçu. »

Harjunpää respirait la bouche entrouverte. Il se méfiait des interventions d'urgence – il savait que la scie entêtante des sirènes l'hypnotisait et lui faisait perdre le sens des vitesses.

« Du calme, se répétait-il. Du calme... »

Il avait l'impression d'avoir à la place des pieds deux grosses bêtes pataudes qui obéissaient avec une lenteur exaspérante à ses ordres. Il remercia le Seigneur qu'il fasse nuit. On apercevait maintenant des lueurs bleues dans le rétroviseur – la Saab de Police Secours les rattrapait.

« Ils sont deux ! cria Onerva dans l'oreille de Harjunpää. Il y en a un grand, au volant. L'autre est si petit qu'on voit à peine sa tête par-dessus le dossier... » Devant le parlement, deux points bleus s'allumèrent – ils frissonnèrent une fraction de seconde avant de strier la nuit d'éclairs. Le conducteur de l'Anglia aussi les avait vus – il vira à droite, dérapa, réussit à redresser : la voiture enfila la voie en contrebas de l'avenue Mannerheim.

« Il a pris par le bas ! jeta Onerva dans la radio.

— Il ne passera pas ! répondit quelqu'un. On va lui couper la route ! »

Ils laissèrent derrière eux la poste centrale, puis la statue équestre, et s'engouffrèrent dans la descente vers la gare de marchandises. La voiture de Police Secours avait fait le tour par l'autre côté. Elle barrait la rue. Ses occupants sortirent en courant, s'écartèrent – Harjunpää eut le temps de voir que l'un d'eux agitant un signal rouge.

Les stops de l'Anglia s'allumèrent. L'avant piqua du nez. La voiture glissa vers la gauche et s'immobilisa à moins d'un mètre de la clôture de la gare de triage. Les portières s'ouvrirent à la volée, deux hommes se ruèrent dehors – l'un grand, l'autre étonnamment

petit ; ils coururent jusqu'au grillage et s'agrippèrent à ses mailles, entreprirent de se hisser vers le sommet.

Harjunpää se rangea à côté de l'Anglia.

« Véhicule intercepté au niveau de la gare de marchandises ! communiqua Onerva. Les deux auteurs tentent de s'échapper par les voies de triage. Nous les suivons ! » Harjunpää était déjà dehors, filait à grandes enjambées vers le grillage – d'une main, il écartait sa veste, cherchait la crosse de son revolver. Le plus grand des deux fuyards était déjà sur le faite de la clôture, une jambe de l'autre côté. « Stop ! » cria Harjunpää. Une forme sombre passa derrière le grillage, on entendit un choc sourd – l'homme courait déjà, courbé en deux, vers les entrepôts de brique.

L'autre – à peine un adolescent – n'était même pas parvenu à mi-hauteur de la clôture. Il était cramponné aux mailles du grillage et battait des pieds dans le vide. Harjunpää l'attrapa par la jambe.

« O.K., bonhomme, ça suffit... »

Le garçon lâcha prise et se laissa tomber sur le sol. Harjunpää lui posa la main sur l'épaule, le fit pivoter ; il le sentit trembler, irrésistiblement, comme en plein hiver, par plusieurs degrés en dessous de zéro. Il avait un visage d'enfant et fixait d'un regard vide l'arme de Harjunpää ; puis il porta lentement ses mains à sa poitrine. Harjunpää remit son revolver dans son étui.

« On essaie de le rattraper ? » cria Onerva. Le faisceau de sa torche balaya l'autre côté du grillage. Par terre, là où celui qui avait réussi à s'enfuir avait atterri, il y avait une casquette d'uniforme noire, dépourvue d'insigne.

« Pas la peine, sans chien », dit Harjunpää.

La Saab vint se placer en roue libre devant l'Anglia. L'un des hommes parlait dans la radio – Harjunpää crut comprendre au mouvement de ses lèvres qu'il demandait une équipe cynophile. Les gyrophares de la Saab étaient éteints. La Lada, par contre, était restée portières grandes ouvertes, moteur allumé – des lumières clignotaient encore sur son toit et une plainte douloureuse s'échappait de son capot.

La famille

Harjunpää tira si violemment sur sa cigarette qu'une raie de goudron marqua le papier. Debout à la porte de la salle d'interrogatoire du Dépôt, il s'efforçait de souffler la fumée du côté du couloir.

Le garçon était assis sur un banc fixé au sol de béton par des boulons d'acier. Il n'avait pas quinze ans ; debout, il mesurait à peine un mètre soixante et, recroquevillé là, il avait l'air d'un triste petit tas – il portait une veste en jean dépourvue de manches et les bras qui sortaient de son T-shirt noir étaient maigres et grêles. Ses mains aussi paraissaient petites, toutes douces ; leurs ongles étaient entièrement rongés et leurs cuticules pointaient, raides comme des baguettes.

Le garçon n'avait pas dit un mot – ni son nom, ni rien.

« Ça ne t'amuserait pas de parler, maintenant ? » essaya encore une fois Harjunpää, bien qu'il eût pu laisser toute l'affaire aux bons soins de son collègue de la division des Véhicules, Tiilikka. « Je ne cherche pas à te menacer, juste à t'expliquer la situation – tu vas être obligé de parler, tôt ou tard. On n'arrivera à rien comme ça. Tu dois bien t'en rendre compte. »

Les lèvres du garçon remuèrent. Puis il dit d'une voix étouffée :

« Allez-y, cognez. Éclatez-vous... »

Harjunpää planta son regard dans celui du garçon, qui essaya de le soutenir ; il avait des yeux bleus, incroyablement angoissés pour un enfant – et quelque chose, en eux, laissait deviner que sa rébellion était fragile, qu'au fond, il ne demandait qu'à céder. Harjunpää resta silencieux.

Le garçon battit des paupières – d'abord une ou deux fois, puis soudain plus vite, et, quand les larmes jaillirent, il enfouit sa tête dans ses mains posées sur ses genoux, comme pour se protéger. Harjunpää respira. Il savait qu'il avait gagné. Mais il n'en éprouvait aucune satisfaction – il ressentait quelque chose qui ressemblait vaguement à de la honte, et aussi de la pitié, et de la colère, ou de l'irritation, qui n'était dirigée contre rien de particulier. Il entra dans la pièce d'un pas las et s'assit à côté du garçon. Ce dernier s'écarta en sursaut.

« Allons, allons, dit Harjunpää d'un ton apaisant. Ce n'est pas la fin du monde... »

Il attendit qu'il se soit un peu calmé. Puis il demanda :

« Bon. Comment t'appelles-tu ?

— Mikael. Mikael Bergman.

— Et quel âge as-tu ?

— Quatorze ans...

— Et qui était-ce, au volant de l'Anglia ? »

Mikael se tut. Harjunpää le vit se raidir et hésiter. Il avait l'impression qu'il y avait autre chose, derrière son silence, que l'habituel désir de protéger un copain – le garçon était certainement un novice, un tendre – peut-être une inexplicable peur, mais il n'avait tout simplement pas la force de se mettre à creuser la question.

« Bon, qui est-ce ?

— Je ne... Il...

— Alors, petit, tu n'as pas entendu ce que le monsieur t'a demandé ? »

Tiilikka venait d'entrer. C'était un homme courtaud, toujours pressé ; certains, dans son dos, le surnommaient Feu-au-cul. Il jeta sur la table le sac en plastique contenant les maigres affaires de Mikael, lui posa la casquette sur la tête et la secoua par la visière – elle ballotta de son front à sa nuque.

« C'est pas ta taille, constata Tiilikka. Tu as une trop petite tête. C'est sans doute aussi pour ça que tu t'es fait prendre. Bon – qui c'est, ton copain à grosse tête ?

— Je sais pas. Je... Je faisais du stop et il m'a pris... » Tiilikka laissa échapper un long rire de gorge.

« Tu parles d'un bol ! Tu sais quoi ? Tu dois être mon millionième auto-stoppeur à se trouver bêtement dans une voiture volée ! Mais ça ne fait rien. On va fêter ça. On va inviter papa et maman chéris. Ils sont toujours ravis de pouvoir venir au milieu de la nuit chercher leur stoppeur. Et puis on bavardera un peu tous les quatre, et tu finiras peut-être par te rappeler que ce type s'est présenté quand tu es monté avec lui. Tim... »

Tiilikka entraîna Harjunpää dans le couloir.

« Tu ne voudrais pas l'emmener là-haut dans une salle d'attente et le tenir un peu à l'œil. Ç'a été une rumba terrible toute la soirée. J'ai encore en cage deux types à qui je n'ai même pas eu le temps de dire bonsoir... Tu me dois bien ça – c'est le commissariat de Herttoniemi qui aurait dû prendre cette histoire en charge, ce sont juste deux gosses qui se sont servis sans permission. Mais je voudrais regarder un peu la voiture, les câbles et le reste. Je vais tout de suite téléphoner chez lui. Tu le surveilles pendant ce temps, O.K. ? »

Le visage de Harjunpää était exceptionnellement inexpressif, paupières plissées, presque closes – peut-être Härkönen aurait-il su

ce que ça signifiait. Harjunpää regarda sa montre. Il était un peu plus de minuit et demi ; il lui restait une heure jusqu'au départ du prochain et dernier train – et peu lui importait à quoi il l'emploierait. Pour cette seule raison, il dit :

« O.K. Mais à une heure vingt tapante je m'en vais, même si tu as à ce moment-là dix types au bloc à attendre que tu leur dises bonsoir.

— Arrête, tu veux... Eh, pipelette, c'est quoi, ton numéro de téléphone ?

— Allons-y », dit Harjunpää. Il avait l'impression qu'il s'était produit un changement dans l'attitude du garçon, mais ce n'est que dans l'ascenseur qu'il comprit ce que c'était – sa peur semblait s'être évanouie. Mais il n'était pas calme comme le sont d'habitude les prévenus lorsqu'ils sont parvenus à une décision ou une autre – il était somnolent, apathique, à la manière de certains tueurs. Harjunpää eut envie de sourire – il ne s'agissait en fin de compte que d'une voiture : d'un tas de tôle, de caoutchouc et de fer, même si son malheureux propriétaire l'avait chèrement acquise à la sueur de son front.

L'ascenseur s'arrêta et sa porte s'ouvrit.

« Allons-y. »

Mikael ne bougea pas. Il était appuyé contre la paroi, inerte, et fixait les boutons de l'ascenseur d'un air de somnambule.

« Alors ?

— C'est ma mort, dit Mikael à voix basse. Mon père va me tuer. »

Harjunpää se racla la gorge. Il s'apprêtait à dire : « Allons, n'exagérons rien », mais il regarda plus attentivement le visage de Mikael et resta muet ; il ressentait la même angoisse sourde que le matin, en lisant le journal. Il essaya de se persuader que les apparences étaient souvent terriblement trompeuses, mais quelque chose continuait de le tracasser. Il conduisit Mikael dans le bureau où il avait reçu le dénommé Äijälä, des éternités plus tôt.

Puis il se rendit à l'accueil.

« La patrouille de Police Secours a déposé Onerva chez elle, dit Lähteenmäki. Qu'est-ce que... » Tiilikka surgit en trombe avant qu'il ait le temps d'aller plus loin.

« Heureusement qu'on ne l'a pas laissé en bas, claironna-t-il. Devinez quoi... C'est un gosse de flic ! »

Lähteenmäki regarda Tiilikka par-dessus ses lunettes.

« Allons bon – le fils d'un policier ?

— Ouaip. D'un gardien de la paix du 1^{er} district. »

Harjunpää eut l'impression que Tiilikka était aussi surpris que secrètement ravi.

« Mais ça ne veut rien dire, poursuivit-il. C'est incroyable le nombre de mômes de fonctionnaires qui ne sont en fait que des délinquants. La fille aînée de Paavola est une camée finie, un vrai déchet. Et les fils de Hintikka se font pincer à tour de rôle à faucher dans les magasins. Je me demande bien à quoi c'est dû.

— C'est peut-être une maladie professionnelle », dit Harjunpää à mi-voix. Il pensait à Pauliina et à Valpuri, et au fait qu'il était rarement à la maison ; il avait l'impression que quelque chose en lui était mort, et il savait qu'il s'énervait souvent – ses filles le regardaient alors sans rien dire.

« Une maladie professionnelle ? »

Tiilikka avait l'air ahuri. Puis il éclata du même rire sec qu'au Dépôt :

« Tu veux dire que le père rapporte le virus du crime à la maison sur ses vêtements ? Qu'est-ce que tu vas chercher ! Une maladie professionnelle, quand vos lardons sont des fumiers... À propos, ses parents arrivent tout de suite. La mère aussi a absolument voulu venir. Je vais aller bavarder avec ce garçon et noter deux trois trucs. Venez me prévenir quand... »

Harjunpää regarda sa montre – il lui restait plus d'une demi-heure avant le départ de son train. Il passa sans rien dire par-dessus le comptoir et s'assit en compagnie de Lähteenmäki.

Dix bonnes minutes plus tard, des phares de voiture éclairèrent les poteaux d'acier de la porte principale. Lähteenmäki appuya sur un bouton. Une nouvelle image apparut sur l'écran dissimulé par le comptoir – une femme, qui portait un foulard noué sur la tête, verrouillait la portière d'une grosse Volvo rutilante, côté conducteur, tandis qu'un gros homme descendait de l'autre côté. Il disait apparemment quelque chose, l'air furieux.

Un instant plus tard, ils entraient dans le hall. L'homme, bedonnant, avait l'âge de Lähteenmäki, la cinquantaine bien sonnée. La femme paraissait plus jeune. Elle resta quelques mètres en arrière de son mari. Lähteenmäki murmura : « Les clients les plus pénibles sont les femmes en état d'ivresse, surtout quand elles peuvent se vanter d'avoir fréquenté l'université. Juste après, il y a les policiers dont les rejetons ont fait des bêtises... » L'homme ouvrit la porte de l'accueil. La femme resta sur le seuil ; Harjunpää eut l'impression qu'elle avait pleuré – elle gardait la tête baissée et l'ombre de son foulard cachait ses yeux. Elle tripotait ses clefs, les doigts crispés.

« Bergman, annonça l'homme. Notre fils est ici. Un certain Tiilikka a téléphoné. »

Ce n'est qu'à ce moment que Harjunpää le reconnut – sa tenue l'avait abusé. Sur la promenade du bord de mer, Bergman avait été

en uniforme. Là, il portait une chemise kaki aux aisselles noires de sueur et une casquette à grande visière comme les joueurs de baseball, ou les chasseurs – des marques verticales y étaient tracées en rangs serrés. L'homme ne l'avait apparemment pas reconnu non plus. Il s'appuya sur le comptoir – ses bras étaient épais et solides – et maintenant qu'il était tout près, Harjunpää remarqua que des dizaines de petites perles de transpiration brillaient sur ses tempes et que ses joues étaient parcourues d'un tremblement, comme s'il avait serré quelque chose entre ses dents. L'air sifflait dans ses narines. Une forte odeur de menthe masquait presque entièrement les relents d'alcool de son haleine.

Tiilikka apparut dans le couloir. Le signal d'appel de son récepteur résonnait dans sa poche. Lähteenmäki raccrocha le téléphone.

« Monsieur et madame Bergman...

— Par ici. La brebis égarée est là », dit Tiilikka, tentant de mettre dans sa voix une camaraderie complice. Bergman le suivit, sa femme resta dans le hall.

« Il a plutôt l'air de prendre ça avec philosophie, constata Harjunpää.

— Je ne sais pas, fit Lähteenmäki en croisant ses mains sous sa nuque et en se calant sur sa chaise. Nous avons été en stage ensemble, dans le temps. Il était déjà un peu tordu. Maintenant, il a nettement une araignée au plafond... Il a aussi eu des problèmes avec son fils aîné. Il s'est tué, il doit y avoir près de deux ans – il a percuté un feu de signalisation, avec un autre type, sur une moto volée... Ma belle-sœur travaille à l'hôpital de Meilahti avec la femme de Bergman. D'après ce qu'elle raconte, il n'est pas allé une seule fois sur sa tombe – parce que la moto était volée...

— Pas possible.

— Eh si. Au fait, il a même travaillé un moment chez nous, au début des années soixante. Aux Fraudes. Mais ensuite sa première femme est morte. Elle a été tuée... ou elle s'est tuée. Avec l'arme de service de Bergman. C'était encore le commissaire Viitamäki qui dirigeait la Criminelle, et il a fourré Bergman au trou. Il y est resté trois jours. Sans ouvrir la bouche. Puis un témoin s'est présenté et a fait une déclaration sur la foi de laquelle on a bien été obligé de le libérer... L'affaire a finalement été classée – suicide. Mais Bergman a demandé sa mutation. Depuis, il nous regarde de travers... »

Ils restèrent quelques minutes silencieux. Madame Bergman faisait les cent pas dans le hall, s'arrêtait par moments avant de repartir – elle marchait nerveusement, sans but, tel un animal en cage, levant de temps à autre la tête comme si elle avait cru

entendre quelque chose.

« Mon train m'attend », dit Harjunpää ; il aurait pu rester encore un instant, mais il lui semblait qu'un peu d'air frais lui ferait du bien – la pulsation n'avait pas cessé, derrière ses yeux, et il avait l'impression qu'elle ne tarderait pas à se transformer en migraine.

Il fit le tour du comptoir et arriva à la sortie avant de s'apercevoir que madame Bergman l'avait suivi. Elle resta à quelques mètres de lui, le fixa un instant dans les yeux, puis regarda ailleurs ; elle paraissait étonnamment jeune, elle ne devait pas avoir quarante ans – mais son visage avait quelque chose de las, et son maquillage étalé à la hâte le rendait presque austère.

« Est-ce que vous pourriez », commença-t-elle, puis elle s'interrompit comme si elle avait soudain changé d'avis. Elle déglutit péniblement. « Est-ce que vous pourriez, s'il vous plaît, dire à mon mari qu'il ne...

— Oui ?

— Non, rien... »

Elle tourna les talons et s'éloigna, courant presque. Harjunpää attendit un moment. Ses pensées se traînaient lourdement et il n'avait pas l'énergie de les forcer à s'activer ; il conclut à l'aveuglette que madame Bergman avait eu l'intention de lui demander de certifier à son mari que l'affaire ne s'ébruiterait pas.

Harjunpää poussa la porte et entra dans la nuit. Il savait maintenant qu'il lui faudrait des heures pour trouver le sommeil.

Les fugitifs

Mikael lâcha la balustrade du balcon. Un instant, il se balança dans le vide, puis il réussit à se raccrocher au bouleau, mais pas assez solidement, et il continua de tomber : les branches lui cinglèrent le visage, lui égratignèrent les mains, le cou, tout le corps.

Il toucha le sol avec un bruit sourd.

Il s'affaissa sur les genoux, sentit l'herbe et la terre sous ses paumes.

« Debout. Il va me voir... »

Il tenta de se mettre sur ses pieds, retomba. Dans le séjour, la lumière s'alluma – le jardinet se teinta de jaune pâle. Mikael, courbé en deux, franchit au galop les massifs de fleurs. Il arriva à la haie – les branches s'accrochèrent à ses vêtements, essayèrent de le retenir ; il tira, se débattit, réussit à passer. Il traversa le fossé d'un bond et escalada en courant le talus.

Parvenu en bordure du terrain de sport, il se risqua à jeter un coup d'œil en arrière.

Maman était dans le séjour. Assise dans un fauteuil, elle semblait osciller légèrement et se tenait la tête. On ne voyait pas le vieux. Peut-être se trouvait-il encore dans la petite chambre. Non – sa voix retentit. Elle était voilée de rage.

« Mikael ! »

Le cri s'était insinué par la porte du balcon. Il aurait dû la refermer – mais il n'avait pas eu le temps ; le vieux l'avait tenu par le col depuis le parking, fait voltiger jusqu'au haut de l'escalier et jeté dans sa chambre – et il n'avait pas dit un mot, juste ahané, puis il avait fait cliqueter ses clefs et s'était précipité en bas, vers la porte de son armurerie. Lui s'était aussitôt rué sur le balcon.

« Mikael ! »

Cette fois, le cri résonna haut et fort – le vieux avait compris le coup.

Mikael sursauta et s'élança en courant pour traverser le terrain de sport. À sa lisière se dressaient deux vestiaires en planches dont la masse sombre se détachait dans l'obscurité ; il se dirigea vers eux et se glissa dans l'espace qui les séparait. Il se laissa tomber assis sur le sol, haletant, trempé de sueur.

Ses pensées divaguaient sans suite.

Il n'avait pas un sou en poche, nulle part où aller. Mais il ne

pouvait plus retourner chez lui, plus jamais – le vieux le tuerait sûrement. Et il ne pouvait pas non plus rester là bien longtemps – l'hiver dernier, quand quelqu'un avait cassé l'antenne de leur voiture, le vieux avait passé sa matraque à sa ceinture et cherché les coupables jusqu'au petit matin ; il n'avait jamais dit s'il les avait trouvés – mais la nuit suivante, on avait mis le feu à l'abri à poubelles et deux voitures avaient brûlé avec.

« Miki. »

Mikael se dressa en sursaut et se plaqua contre le mur. Ce n'est qu'alors qu'il comprit – c'était Léo.

« Léo... Sid !

— Je suis là. Je descends. Je t'ai vu arriver... »

Léo était perché sur le toit de la plus haute des cabines – c'était un bon endroit, Mikael aussi y était souvent monté, on avait l'impression d'y être à l'abri de tout, sans personne pour vous espionner – et allongé là, les mains sous la nuque, on découvrait la multitude des étoiles trouant le ciel en rangs serrés. Le carton bitumé crissa sous le poids de Léo. Il se laissa glisser jusqu'à la gouttière, sauta sur le sol. Mikael se sentit soudain beaucoup mieux, un peu, par exemple, comme si face à une bande inconnue du quartier voisin, au moment où il commençait à avoir peur, il s'y trouvait quelqu'un qu'il connaissait pour dire : « Salut Miki ! »

« J'ai jamais couru aussi vite », commença Léo – il avait l'air excité et sentait le vin. « J'ai cavale jusqu'à l'autre bout des voies de triage. J'ai cru que j'allais dégueuler mes poumons. Je savais qu'ils me colleraient un chien au cul, c'est toujours ce qu'ils font quand quelqu'un leur échappe. J'ai foncé jusqu'à la gare. Puis je l'ai traversée en marchant tranquillement. S'ils y ont amené leur clebs, il a dû mordre les fesses des vendeurs de saucisses ! »

Léo était tordu de rire.

« Ils ont pris ta casquette », dit Mikael. Le rire de Léo se brisa. Il se raidit. Puis il eut un mouvement, comme s'il avait soudain eu mal ou qu'il ait voulu frapper quelqu'un, à côté de lui.

« Oui, les salauds – ma casquette... »

La voix de Léo était bizarre – Mikael ne l'avait jamais entendu parler de cette façon ; si ç'avait été quelqu'un d'autre, on aurait pu croire qu'il allait se mettre à pleurer. Mikael se sentit obligé de détourner les yeux.

« Ils la tripotent avec leurs mains dégueulasses, dit Léo d'un ton malheureux. Et ils l'essaient sur leurs sales têtes graisseuses. Mais elle est à moi. Tu saisis ? Il me la faut ! Avec, je peux dire merde au monde entier, soyez aussi foutrement riches et heureux que vous voulez, moi j'ai ma casquette... Et quand j'ai la visière baissée sur le nez et que je me ramène, tout le monde ferme sa

gueule – même si je suis pas très baraqué... C'est ma casquette...
Ils ont peur, quand je l'ai...

— Mais ils l'ont prise.

— Oui. Meeerde ! »

Mikael se tortilla, mal à l'aise. Il regrettait d'avoir parlé de la casquette. Il ne voulait pas que Léo pleure – c'était tellement impensable que ça n'aurait pu présager qu'une catastrophe.

« Fichons le camp, dit Mikael. Mon père ne va pas tarder. Dès qu'il aura attrapé sa lampe de poche et sa matraque, il se pointera.

— Et si on lui flanquait une raclée ? Il a jamais pu me blairer – il me cherchait déjà des crosses quand je fréquentais Jani. Une fois, je l'ai entendu lui interdire de me voir... il a dit que j'étais une ordure... et que ma mère faisait le tapin... Là, il n'avait pas tort, c'est vraiment une pute... Mais si on lui mettait sur la gueule ? J'ai envie de cogner sur quelque chose, tu sais, comme ça, pif-paf ! Ils n'avaient qu'à pas me prendre ma casquette ! »

Mikael fixait Léo, fasciné. Un raz de marée le balaya. Il voyait le vieux étendu à terre – les boutons de sa chemise avaient craqué, son gros ventre ballottant était nu. Du sable collait à ses lèvres enflées, il essayait de le recracher, de se lever – mais rien à faire, il retombait chaque fois qu'un coup de boot venait frapper sa graisse. Mikael sentit des plaques de chaleur marquer ses joues. Il dit, les mâchoires serrées :

« C'est tout ce qu'il mérite, ce sac à merde...

— Il est plus grand que nous. Il ne pourra s'en prendre qu'à lui-même, s'il se ramasse une gamelle.

— Attention... »

Ils bondirent jusqu'à l'angle du vestiaire et s'accroupirent. Sur le terrain de sport, on ne percevait ni mouvement, ni bruit de pas, mais la lumière du séjour était toujours allumée.

« Et s'il ne vient pas ?

— Il va sûrement venir. Il était malade de rage. Il était si furieux qu'il avait la figure toute rouge et le cou gonflé, comme ça... »

Derrière le lotissement, une voiture vrombit. Du côté de la rue Panelia, un chien se mit à aboyer. Et puis, soudain, à l'arrière de la maison des Bergman, le faisceau blanc d'une lampe de poche jaillit de l'obscurité.

« Le voilà », dit Mikael d'une voix étouffée ; son cœur battait à tout rompre et ses doigts tressaillaient comme s'ils avaient voulu saisir quelque chose. Le vieux éclaira les massifs de fleurs et le fossé – puis il se fraya un passage à travers la haie. De brusques râles assoiffés s'échappèrent de la gorge de Léo.

« Je vais prendre un truc », dit-il, et il tâtonna autour de lui,

tira quelque chose de sous la cabine. C'était une planche d'un bon mètre de long. À un bout se dressaient deux clous.

« Avec ça, il va tomber raide... »

Le vieux se dirigea vers le centre du terrain. La lumière de sa lampe balayait la nuit comme un phare. On entendait déjà nettement le sable crisser sous ses pieds. Léo serra l'épaule de Mikael.

« Attendons qu'il passe entre les cabines », murmura-t-il, et sa voix tremblait. « On va se mettre contre le mur du fond, et quand il tournera le coin... » Ils se préparèrent.

Le vieux s'arrêta. Il était encore à plus de cinquante mètres. Il éteignit sa torche. On ne voyait plus où il était. Une crampe serra l'estomac de Mikael – il s'attendait à tout moment à ce qu'il leur tombe sur le dos.

« Cassons-nous, Léo.

— Non ! »

Mikael passa de nouveau la tête derrière le coin de la cabine. Le vieux avait allumé une cigarette – on voyait clairement son bout rouge. Puis sa lueur disparut, avant de réapparaître brièvement, plus près du sol – le vieux avait fait demi-tour et tenait sa cigarette à la main. Mikael sentit ses jambes flageoler.

« Merde », siffla Léo et, à sa voix, il devait serrer les dents. « Il va aller flanquer une roustie à ta mère.

— Oui...

— Viens, on se tire. Il va peut-être prendre votre bagnole et aller se mettre en planque du côté du centre commercial. »

Ils traversèrent la place attenante au terrain de sport et écartèrent les buissons pour s'engager sur l'allée de gravier.

« J'ai été forcé de leur dire que c'était toi qui conduisais, dit prudemment Mikael, sans oser regarder Léo.

— Sans blague ? Remarque, j'aurais dû m'en douter... »

Léo resta longtemps silencieux. Il ne semblait pas tant fâché que méprisant.

« Ils m'ont enfermé dans une espèce de pièce toute blanche et ils m'ont posé la question au moins un million de fois, expliqua Mikael. Et le vieux était là, lui aussi. Mais je me suis tu. Puis il a dit au flic que s'il sortait un moment, il éclaircirait tout de suite l'affaire. L'autre a d'abord répondu qu'il ne pouvait pas faire ça. Puis il a dit qu'il devait aller pisser et qu'il en avait pour quelques minutes. Il est parti vers la porte... et alors je leur ai dit... Mais, putain, t'as vraiment conduit comme un champion – on aurait cru Keke Rosberg !

— Ouais... »

Léo était content, il gloussait presque.

« Je me suis bien démerdé, hein ? On s'en est tiré de justesse, quand la bagnole de la P.J. s'est mise en travers. Le monde entier clignotait de lumières bleues. J'ai failli foncer droit dedans, et merde... Mais juste à ce moment-là, j'ai vu les rails du tram...

— Ta casquette était tombée au pied du grillage.

— C'est seulement dans le bus, en rentrant, que je me suis aperçu que je l'avais perdue. Mais je vais la récupérer. Et ton père va s'en prendre plein la gueule. Je vais le cogner jusqu'à ce qu'il me supplie de le laisser aller la chercher chez les flics... »

Ils s'arrêtèrent sur le chemin de l'Étang, près de l'immeuble de Léo. La plupart des fenêtres étaient déjà éteintes ; on ne pouvait s'empêcher, en les regardant, de penser aux logements qu'elles abritaient – et aux gens, avec leurs rêves, qui ignoraient totalement qu'eux se trouvaient dehors et n'avaient nulle part où aller. Un vide étrange emplît l'esprit de Mikael ; il songea avec mélancolie qu'il aurait mieux valu que cet inspecteur de police le tue, à la gare de triage.

« Qu'est-ce qu'on va faire ? demanda-t-il à mi-voix.

— Je pense que si on trouvait un petit coup à boire, on pourrait aller roupiller, après. Et si on en trouve plus, on pourrait mettre un peu d'action...

— Il n'est plus question que je remette les pieds à la maison.

— Viens chez nous. On va virer ma mère. Je ne vois pas pourquoi je me gênerais, elle m'a assez souvent viré. Ou tu pourrais dormir sur le canapé.

— Non », dit vivement Mikael – l'idée même d'approcher de l'immeuble le terrorisait ; il était persuadé que le vieux, soûl ou pas, avait pris sa voiture et les guettait, caché dans un renfoncement. « Ils savent qu'on était ensemble, si ça se trouve, ils t'attendent chez toi. À moins qu'ils viennent à l'aube. C'est ce qu'ils font toujours. Le vieux dit que c'est le meilleur moment, parce que les gens sont encore si endormis qu'on peut les embarquer avant qu'ils comprennent ce qui se passe.

— C'est vrai que c'est le matin qu'ils sont venus me chercher, une fois... »

Ils se turent. L'indécision leur collait à la peau, telle une substance indélébile. Quelque part du côté du centre commercial, on entendit une vitre voler en éclats.

« Et merde, dit enfin Léo. On va aller dans la grotte, sous ma tente. J'y ai déjà passé la nuit. Il y fait plutôt frais, et humide – mais on n'a qu'à se trouver des couvertures ou quelque chose. Je sais ! On va aussi prendre de la bouffe et quelques bouteilles. Et on allumera une petite flambée. On va passer chez moi, discrètement, en regardant bien s'il y a personne qui se planque. Viens... »

Mikael se mordit l'ongle du petit doigt ; le souterrain avait quelque chose d'effrayant – il était si silencieux, et en même temps plein de rumeurs ; mais la perspective d'un feu de camp le réconforta ; il imaginait déjà le grésillement des saucisses et le reflet des flammes à la surface de l'eau.

« D'accord », fit-il.

Les alentours de l'immeuble étaient déserts. Et on n'y voyait aucune Lada avec deux rétroviseurs et une courte antenne caoutchoutée. Ils se faufilèrent dans la cage d'escalier et entreprirent de monter dans le noir jusqu'au quatrième étage ; le silence était si profond que l'on entendait le tic-tac de la montre de Léo.

Ils haletaient légèrement en arrivant sur le palier.

« Attends un peu... »

Léo s'accroupit contre la porte. Il poussa du bout des doigts le volet de la fente à courrier – son cadre ne tenait plus qu'à peine au panneau ; il avait plusieurs fois été arraché et personne ne l'avait jamais convenablement remis en place – en l'ôtant, on pouvait passer la main et ouvrir le verrou. Léo se redressa. Une faible lueur tombait des fenêtres et Mikael remarqua que son visage s'était durci.

« Ma mère est là, dit Léo à voix basse. Avec un mec. Ils sont en train de s'envoyer en l'air.

— On ne va pas...

— Des clous ! »

Léo sortit sa clef et ouvrit la porte ; ils entrèrent.

Mikael s'efforça de respirer avec parcimonie ; ça sentait comme toujours chez Léo – mauvais, comme s'il y avait eu partout des vêtements longtemps portés et jamais lavés, ou quelque chose de suri, ou des champignons sous le linoléum. De la lumière filtrait du séjour ; à côté de la porte des toilettes, il y avait trois sacs-poubelle pleins à ras bord d'où une boîte de harengs était tombée par terre. Dans les profondeurs de l'appartement, on entendait parler. La mère de Léo répétait : « Essaie, au moins... » Une voix d'homme, ivre et enrouée, lui répondit par un grognement indistinct.

Mikael fut pris de nausées. Il s'appuya au mur et ferma les yeux – l'espace d'un instant, il eut le sentiment d'être encore agrippé au grillage ; puis il sentit à nouveau l'odeur de la boîte de harengs et ne pensa plus qu'à sortir, tout de suite, sans rien dire à Léo ; il aurait voulu aller chez Ulla, et se blottir près d'elle, serré dans ses bras.

« Miki. Va chercher la couverture qui est sur mon lit. Je vais prendre à bouffer et voir s'il y a quelque chose à boire. Et ne fais

pas attention si la vioque se met à râler...

— Si on laissait tomber. Je crois que je vais... »

Léo ne l'écoutait pas. Il ouvrit grand la porte et entra d'un pas lourd. Mikael resta sur le seuil ; l'air était aussi épais que dans un vestiaire de gymnase. Il était gêné, mais il ne put s'empêcher de regarder – ils étaient étendus côte à côte sur le lit, nus tous les deux ; la mère de Léo n'était que chair blanche, elle avait de gros seins, tous les deux à l'air – l'homme enfouit sa tête dans l'oreiller pour qu'on ne voie pas son visage, mais ne retira pas sa main de la toison de la mère de Léo.

Elle leva la tête. Elle avait l'air hébété de quelqu'un qui ne comprend pas ce qui se passe et ses yeux brillaient comme ceux du vieux quand il était près de tomber ivre mort.

« Léo ? »

— Merde ! »

Léo alla droit à la cuisine et ouvrit un placard.

« Léo, qu'est-ce que... qu'est-ce qui te prend d'amener des inconnus... au milieu de la nuit... »

— Et toi, alors ? C'est peut-être une vieille connaissance, dans ton lit ? »

Léo fourgonnait dans la cuisine. Puis on l'entendit glisser quelque chose dans un sac en plastique. Mikael avait de plus en plus honte – pour Léo, surtout, parce que cette femme était sa mère.

« Dieu du ciel », dit-elle mollement. L'homme se mit à ronfler, sans doute s'était-il endormi.

Sur le sol gisaient éparpillés des vêtements et des canettes de bière. La table débordait de cendriers pleins, de litres de vin, de verres. Léo revint. Il saisit deux bouteilles et un paquet de cigarettes qu'il fourra dans le sac en plastique déjà lourd qu'il tenait à la main.

« Laisse ça là... »

La mère de Léo avait réussi à s'asseoir. Elle serrait le drap sur sa poitrine comme si elle avait soudain été gênée. Sa tête ballottait. Léo se dirigea vers elle et attrapa la couverture sur le coin de laquelle elle était assise. Il tira brutalement dessus, sa mère roula sur le côté. Puis il arracha une deuxième couverture de derrière l'homme.

« Ça suffit, Léo ! »

— En ce qui me concerne, oui, répondit-il. Vous n'avez qu'à baiser, si vous avez froid. Salut ! »

Léo posa le pied sur le pantalon de l'homme et le traîna jusque dans l'entrée. Là, il se baissa rapidement, ouvrit la poche arrière et en sortit un portefeuille. Il contenait deux billets de cent et

quelques pièces de dix marks. Léo fourra l'argent dans sa poche, remit le portefeuille en place et jeta le pantalon par l'entrebâillement de la porte. Il grimaça, tenta de sourire. Mais ses lèvres étaient tellement tordues qu'il faisait peine à voir, et soudain ses yeux brillèrent. « Saloperie », siffla-t-il et il y avait dans sa voix les mêmes accents que quand il avait parlé de sa casquette. « J'aurais bien envie de leur planter un couteau dans les tripes, histoire de les clouer au lit !

— Léo... Sid !

— Saloperie ! Je les plante ?

— Allons-nous-en, Sid. Fichons le camp d'ici. »

Mikael ramassa les couvertures. Léo claqua la porte d'un coup de pied, si fort que tout l'escalier résonna comme sous l'effet d'une détonation.

La mère de Léo s'assit.

Elle s'appelait Kaarina, Kaarina Melin. Elle avait quarante-cinq ans. Elle était piqueuse en confection, mais se trouvait au chômage depuis déjà un an et demi – et n'était pas sûre d'en être vraiment fâchée.

Elle était toujours mariée, bien qu'elle n'eût pas vu son époux depuis quatre ans ; elle traînait simplement à demander le divorce – elle n'avait pas eu l'énergie de s'y mettre, il aurait fallu courir les administrations, obtenir des papiers et tout, c'était compliqué ; et son mari était en Suède, personne ne savait exactement où.

« C'était ton fils ? demanda l'homme étendu derrière elle.

— Oui. C'était mon fils...

— Si tu m'avais dit... Je lui aurais apporté quelque chose.

— Oui, oui. Mais c'était bien mon fils. Et bon sang, il ne serait pas comme ça si j'avais pu l'élever comme je voulais. Mais Johan – mon mari – il se prenait pour je ne sais quoi... Son père à lui était un genre de fasciste. Il le battait pour un oui pour un non – il se lamentait toujours là-dessus quand il était soûl... »

Elle se pencha vers la table et réussit à attraper un verre de vin à moitié plein qu'elle vida d'une gorgée.

« Il n'aurait rien fallu interdire à Léo, tu comprends... Je me rappelle la fois où il a renversé exprès d'un coup de pied le seau avec lequel je lavais par terre – ah ça, j'aurais eu envie de le prendre par la peau du cou et de lui dire ce que je pensais ! Mais Johan m'a ordonné de fermer ma gueule... Et depuis que son père s'est fait la malle... Il est devenu impossible... c'est lui qui fait la loi ici depuis des années... » Elle enfouit son visage dans ses mains et éclata en sanglots impuissants. L'homme resta muet.

Au bout d'un moment, la mère de Léo se moucha, prit une profonde inspiration. Elle saisit dans le cendrier une cigarette à moitié fumée, réussit à la porter à ses lèvres et à l'allumer, aspira la fumée âcre.

« Mais Johan aimait aussi la plaisanterie... Quand Léo a eu dix ans – tu sais ce qu'il lui a acheté ? Une bouteille de vodka. Mais c'est nous qui l'avons bue, après que Léo a vomi au bout de deux gorgées. Tu m'écoutes ? Tu dors ? Hé... »

Elle poussa de la main la hanche nue de l'homme, mais n'obtint aucune réponse.

« Bien sûr, tu dors... »

Elle se leva avec précaution et tituba jusqu'au pantalon qui gisait sur le sol. Le portefeuille, dans sa poche, était vide. Elle laissa retomber le vêtement, revint près du lit, éteignit sa cigarette, s'allongea à côté de l'homme et entreprit de le secouer pour le réveiller.

« Cette fois... Au moins... »

10

L'audition

Onerva manœuvra du coude le levier de métal brillant, réussit à faire couler l'eau et entreprit de se laver les mains – une odeur aseptisée emplît l'air. Harjunpää se dépêcha soudain de rentrer ses cheveux, qui commençaient à se faire longs sur sa nuque, sous son bonnet de papier ; ce dernier l'avait ralenti – la dernière fois qu'il en avait porté un, c'était cinq ans plus tôt ; il faisait alors nuit, et il avait accompagné Elisa à la maternité pour la naissance de Valpuri. On lui avait mis sa fille dans les bras, juste enveloppée d'un bout de papier, encore toute couverte de mucosités, et il avait eu l'impression – idiote, bien sûr – qu'elle lui avait souri, précisément à cause du bonnet qui lui couvrait la tête.

« Encore une fois les mains », dit l'infirmière sur le pas de la porte. Harjunpää alla au lavabo. Il jeta un regard en coin à Onerva. Seuls ses yeux trahissaient son identité : ils étaient gris d'eau, mais cernés tout en lisière d'un fin cercle bleuté ; elle portait la même tenue que Harjunpää – une longue blouse verte descendant jusqu'aux chevilles, un bonnet de papier, un masque, des chaussettes blanches et, par-dessus, des poches en plastique faisant office de chaussons.

« Par ici », dit l'infirmière, et Onerva et Harjunpää la suivirent dans le couloir.

Harjunpää avait téléphoné tôt le matin à l'hôpital. À sa grande surprise, on lui avait annoncé que Taisto Nousiainen avait repris connaissance depuis déjà vingt-quatre heures et qu'il avait même pu répondre à quelques questions concernant sa santé, ne serait-ce qu'en hochant la tête pour dire oui ou non. Après avoir hésité un moment, le médecin les avait autorisés à entendre Nousiainen – fait rarissime pour un patient en soins intensifs ; Harjunpää avait compris que l'amélioration de son état était sans doute provisoire et que l'on pouvait s'attendre à des rechutes, peut-être même graves ; l'une des premières choses qu'il avait apprises à la Brigade criminelle était que la putréfaction commençait par le ventre – déclenchée par les propres bactéries de l'intestin.

Le chef de la Criminelle avait donné sa bénédiction au transfert provisoire d'Onerva et de Vähä-Korpela dans la division de Norri ; l'été était toujours une période chargée pour les Mœurs, dont relevait Onerva, mais la situation était exceptionnelle car leurs effectifs – un commissaire, un inspecteur et trois enquêteurs –

étaient pour une fois au complet. La division des Décès, après le détachement de Vähä-Korpela, ne disposait plus que d'un homme.

Ils s'arrêtèrent devant une porte verte à double battant. D'un côté, une pancarte annonçait en lettres rouges : « ENTRÉE INTERDITE. UNITÉ DE SOINS INTENSIFS ». L'infirmière fit un signe de tête et leur céda le passage. Harjunpää poussa l'huis. Il se trouva dans un nouveau tronçon de couloir terminé par une porte – sa partie supérieure vitrée révélait une autre infirmière, assise à un bureau, sous un faisceau de lumière vive tombant du plafond. Elle était vêtue comme eux. Dans l'air flottait une puissante odeur stérile, et quelque chose d'autre, qui évoquait le métal mouillé ou l'ozone.

Harjunpää tripota la dragonne de son magnétophone ; il était soudain un peu mal à l'aise – en fait, il éprouvait pratiquement la même sensation que des années auparavant, quand il avait assisté pour la première fois à une autopsie. Ce jour-là, il avait craint de s'évanouir.

Ils entrèrent, et l'infirmière vint à leur rencontre.

« Vous êtes de la police criminelle ? Nykänen et Harjunpää ? »

Harjunpää acquiesça. On ne voyait de l'infirmière que ses yeux. Le fait que sa voix soit parfaitement normale paraissait bizarre – d'une certaine façon, on se serait attendu à ce qu'elle soit mécanique, ou chargée de crépitements électriques.

« Monsieur Nousiainen est par ici... »

Ils la suivirent, tandis qu'une de ses collègues, dans leur dos, venait la remplacer. La lumière de la pièce où elle les conduisit était douce et dépourvue d'ombres, et Harjunpää ne parvint pas à déterminer d'où elle venait. L'air vibrait de petits bruits étranges – on entendait comme un sifflement de pompe, un glouglou irrégulier, de brefs bips et quelque chose qui crissait comme au printemps la mer prise dans les glaces. Une faible plainte s'élevait, plus loin : « Ah, ah... »

Ils s'arrêtèrent au chevet d'un lit entouré d'appareils mystérieux. Taisto Nousiainen y était étendu nu sur le dos, attaché par les poignets et les chevilles. Son ventre était recouvert de compresses maintenues par du sparadrap, dans lesquelles étaient ménagés des trous d'où sortaient des tuyaux – Harjunpää n'essaya pas de compter combien il y en avait. Il y circulait des bulles, et un liquide rougeâtre, en direction de divers récipients alignés sur le sol. Taisto avait sur le visage plusieurs pansements d'où dépassaient tels des vers noirs des bouts de fil à suture – sa peau était d'un jaune blême de plastique fondu et resolidifié.

Harjunpää approcha le magnétophone de ses lèvres.

« Audition de la victime, Taisto Kullervo Nousiainen,

enregistrée dans l'unité de soins intensifs de l'hôpital de Chirurgie », dit-il, le souffle court, dans le micro ; il avait l'impression que le masque l'empêchait de respirer et il essaya discrètement de l'écarter du doigt. L'infirmière se pencha vers le lit.

« Taisto. Vous avez de la visite, dit-elle. Deux fonctionnaires de la police judiciaire. Est-ce que vous avez la force de répondre à quelques questions ?

— Audition conduite par l'inspecteur Timo Harjunpää, en présence de l'enquêteur Onerva Nykänen. Référence de l'affaire : R-V-Ä barre R barre un-cinq-quatre-zéro-deux... »

Harjunpää se trouva soudain comme à l'école, enfant, avec un trou noir à la place de la leçon apprise par cœur. Il défroissa la feuille de papier qui lui collait aux doigts.

« Vous rappelez-vous ce qui vous est arrivé et où ?

Connaissez-vous votre/vos agresseurs ? (Leur nom ?) Combien étaient-ils ?

Quel âge avaient-ils ? Quelle taille ? Comment étaient-ils habillés ? Autre chose ?

Où et comment les avez-vous rencontrés ?

Vous êtes-vous querellés ?

Comment l'agression s'est-elle déroulée ?

Vous a-t-on volé quelque chose ?

Quelle heure était-il ?

Vous rappelez-vous autre chose ? »

Harjunpää replia la feuille. Sur le papier, les questions semblaient puérides – mais l'essentiel y était résumé et s'ils obtenaient des réponses, ne fût-ce qu'à certaines d'entre elles, ils auraient plus progressé qu'avec toutes leurs autres tentatives.

Une ride était apparue entre les sourcils de l'infirmière. Elle jeta un coup d'œil à la tablette supportant l'oscilloscope sur l'écran duquel tressautait une ligne verte, se pencha vers l'un des récipients posés à terre, toucha un tuyau, tâta rapidement le ventre de Nousiainen.

« Un instant », dit-elle, et elle partit à vives enjambées vers son bureau. On l'entendit bientôt dire dans l'interphone : « Koistinen ? Est-ce que tu peux venir tout de suite. Son ventre... »

Elle s'approcha de l'appareil et le reste leur échappa. Onerva plissa les yeux, regarda Harjunpää. Il mit le magnétophone en marche et se pencha vers le lit.

« Taisto. Je m'appelle Tim. Pouvez-vous me dire quoi que ce soit ? » Nousiainen bougea légèrement, rejeta la tête sur le côté – on aurait dit qu'il voulait se dégager de ses liens. Puis il essaya de

remuer les lèvres. Elles s'entrouvrirent péniblement. Harjunpää se rapprocha encore.

« Êtes-vous seulement humains ? » demanda Nousiainen, si bas qu'on l'entendit à peine.

Treize, rue du Tramway de Pasila

La rue du Tramway de Pasila s'étendait à l'ouest du quartier, non loin de la voie ferrée et des studios de la Radiodiffusion-télévision nationale, à une demi-douzaine de kilomètres au nord du centre-ville.

L'hôtel de Police se trouvait au treize – aux autres numéros, il n'y avait rien, car il n'existait encore de toute la rue que le tronçon bordant le bâtiment. De loin, ce dernier avait l'air d'une boîte à chaussures décolorée par le soleil, si ce n'est que sur son toit se dressaient trois mâts à drapeau et une tour hertzienne. Il était entouré de quelques constructions en bois vermoulues, de plusieurs excavations où les foreuses trépidaient du matin au soir, de grues et, un peu plus loin, de massifs immeubles de bureaux.

Dans la première phase du projet, il avait été question d'un hôtel de Police judiciaire. Mais à mesure qu'étaient venus s'y ajouter le Centre de communication de la police urbaine, Police Secours, les services cynotechniques et le bureau du directeur général adjoint de la police, le mot « judiciaire » avait été abandonné. Mais l'endroit était resté suffisamment imprégné de l'esprit de secret des enquêteurs pour qu'aucun visiteur, de quelque direction qu'il vînt, ne soit averti de la destination policière du bâtiment ; ce n'était qu'au-dessus de la porte principale, qui s'ouvrait sur la forêt, que l'on pouvait trouver, dissimulée à l'abri de colonnes d'acier scintillantes, une pancarte « Police » en plastique bleu.

Malgré son apparence parallélépipédique, la construction reposait sur un plan triangulaire – sa pointe ouest était en outre flanquée d'une aile, ou plus exactement d'une queue, qui comptait quatre étages. Le dernier était occupé par la division des Incendies et du Déminage et par l'une des divisions générales de la Brigade criminelle – celle de Norri. Les deux équipes travaillaient dans une paix royale : personne ne tramait dans les couloirs ni n'entrait faire la causette dans les bureaux – l'ascenseur ne montait tout simplement pas jusqu'au quatrième, pas plus que la cage d'escalier principale, et l'on n'accédait à l'étage que par une vis en colimaçon qui partait du troisième.

Harjunpää grimpa les marches quatre à quatre – il n'était pas particulièrement pressé, il montait ainsi par la seule force de l'habitude. Onerva trottaient derrière lui, claquant des talons.

« Qu'est-ce qui a bien pu lui arriver ? haleta-t-elle.

— Je n'ai pas osé leur demander. Avec tout ce branle-bas. Mais j'ai cru comprendre que l'autre infirmière demandait d'urgence la salle d'opération... »

Ils arrivèrent dans le couloir du quatrième. Au loin, on entendait le cliquetis paresseux d'une machine à écrire et, derrière une porte close, l'appel obstiné d'un interphone. Harjunpää alla droit à la porte de Norri et l'ouvrit sans sonner.

« Pardon... »

Norri avait un client. Harjunpää allait refermer la porte, mais le commissaire leva la main.

« Un moment, Timo. Madame Autio, je vous prie de m'excuser... »

Norri salua de la tête la femme assise en face de lui et sortit un papier de son tiroir. Les yeux de Harjunpää se rétrécirent. Il devait s'être passé quelque chose d'important – Norri n'aimait pas interrompre ses interrogatoires. Harjunpää se souvenait maintenant de la femme – son mari et son fils de treize ans s'étaient battus, la semaine précédente ; le premier était armé d'un couteau de cuisine, le second d'un bout de tuyau en cuivre de quatre kilos – le garçon était à l'hôpital de Meilahti, la poitrine transpercée, le père à la clinique d'Ophtalmologie, avec le nez et la joue en miettes et un œil en moins.

« Des résultats ? demanda Norri dès qu'il eut refermé la porte.

— Non. Son état s'est brusquement aggravé – ils avaient l'air de vouloir le réopérer. On s'est retrouvé dehors sans avoir eu le temps de quitter nos bonnets de papier.

— Lis ça... »

Norri lui tendit la feuille. C'était la liste publiée chaque jour par le bureau des Objets trouvés. Au point neuf, un article était souligné en rouge : « 3541 – Montre d'homme, affichage numérique. Lambda Alarm Chronograph. Grav. dos : T.N. 31.10.80. Chemin de l'Étang, Kontula. »

Harjunpää inspira profondément ; un picotement lui parcourut le corps. Il regarda Norri.

« La date colle. Sa mère a déclaré que c'était le cadeau qu'elle lui avait offert pour ses trente-cinq ans... »

— Les gars sont au commissariat de Herttoniemi, dit Norri à voix basse. Ils vont rapporter une copie des procès-verbaux de tous les incidents signalés à Kontula cette nuit-là – jusqu'au plus petit acte de vandalisme. Et ils vont passer chercher la montre rue des Tonneliers. Ahvenainen vérifiera s'il y a des empreintes. On tiendra une réunion dès que j'en aurai fini avec cette dame. »

Harjunpää et Onerva échangèrent un coup d'œil – leurs visages

reflétaient les mêmes sentiments ; chacun savait que c'en était fini des coups de sonde opérés au hasard et qu'avec de la chance, la découverte de la montre pouvait être le premier maillon d'une chaîne qui produirait des résultats. Mais il y avait aussi une autre possibilité : les agresseurs pouvaient avoir revendu la montre le soir même sur la place du Chemin de fer.

Ils entrèrent dans le bureau de Harjunpää. La ligne des toits de Helsinki se découpait derrière la fenêtre – Harjunpää avait compté que l'on ne distinguait pas moins de sept églises, au premier rang desquelles la cathédrale ; quand ils étaient encore rue Aleksanteri, il avait d'innombrables fois regardé sa colonnade ouest se teinter d'orange, le soir, et sa façade est rosir au lever du soleil. Harjunpää s'assit sur le rebord de sa table.

« Par quoi commence-t-on ? demanda Onerva.

— Attends un peu... »

Les idées se bousculaient dans son esprit. Il essaya d'y mettre un peu d'ordre, de ne rien oublier ; il fallait repasser au peigne fin les fiches du Central, en cherchant cette fois tout ce qui avait trait à Kontula ; il fallait contacter la division des Vols qualifiés, ainsi que la cellule de police judiciaire du commissariat de Herttoniemi – le style de l'agression rappellerait peut-être quelque chose à quelqu'un ; il fallait examiner les carnets de déclaration de la brigade, sur deux ans au moins, recenser les actes de violence enregistrés à Kontula – et il devrait penser à téléphoner chez lui pour prévenir qu'il risquait de rentrer tard ; la nuit dernière, quand il avait fait faire pipi à Valpuri, la fillette lui avait demandé, à moitié endormie : « Dis, petit-papa, tu vas encore te sauver, demain matin ? »

« Onerva. Si toi tu allais au Central et moi...

— Bonjour. »

Tupala se tenait à la porte. Il faisait un remplacement à la brigade, le temps des vacances ; c'était un homme discret qui ne parlait jamais pour ne rien dire et qui, de temps à autre – plus souvent qu'on ne l'imaginait, en fait – regardait dans le vague et pouffait tout bas après avoir écouté une conversation ou suivi à travers ses paupières mi-closes les gestes de quelqu'un.

« Bonjour.

— Voilà, commença Tupala et il fixa ses chaussures d'un air grave. Le commissaire principal Kyösti Mehtonen m'a ordonné au téléphone de transmettre à l'inspecteur Harjunpää et à l'enquêteur Härkönen l'ordre de se présenter dans son bureau dès que possible...

— Et en quel honneur ?

— Il ne l'a pas dit. »

Le visage de Tupala était sérieux, mais ses yeux souriaient ; à l'évidence, les « j'ordonne » de Mehtonen l'amusaient. Il esquissa une courbette et disparut dans le couloir.

Harjunpää se leva.

« Tu sais pourquoi Tupala est monté en personne au lieu d'utiliser le téléphone ? »

Onerva haussa les sourcils.

« Il aime l'escalier. Il lui rappelle la rue Sofia. Il y a quinze jours, je l'ai surpris assis là, dans le renforcement de la fenêtre... Il sifflotait doucement... Je reviens tout de suite. »

Harjunpää descendit en labinant, marche après marche plus intrigué par cette histoire ; Mehtonen était l'un des chefs de la brigade des Vols et lui-même ne s'était jamais occupé d'affaires le concernant – à moins qu'il ne s'agisse de la voiture du soir précédent. Mais dans ce cas, l'ordre n'aurait pas aussi visé Härkönen.

Après avoir erré un petit moment dans les couloirs, il trouva le bureau qu'il cherchait et pressa le bouton de la sonnette. La lampe jaune s'alluma. Harjunpää se pencha vers la porte et écouta – tout était silencieux à l'intérieur. Il haussa les sourcils et s'adossa au mur ; il songea, les paupières mi-closes, que ces signaux lumineux étaient peut-être un changement plus décisif qu'on ne l'aurait cru – rue Aleksanteri, seuls quelques bureaux en étaient équipés et les commissaires s'étaient livrés une guerre feutrée pour s'emparer du territoire des plus chanceux. Puis il se dit que Norri avait peut-être terminé son interrogatoire et que lui-même aurait au moins eu le temps de passer aux Vols qualifiés – une vague de contrariété l'inonda et il appuya de nouveau sur la sonnette. La lampe verte s'alluma aussitôt.

Mehtonen était grand et massif. Harjunpää ne le connaissait pas très bien, mais il savait qu'on le tenait pour bizarre – rue Aleksanteri, il lui était arrivé de se poster dans la cour pour noter qui utilisait quelle voiture de la maison, et quand quelqu'un s'était décidé à lui demander pourquoi, il avait répondu d'un air mystérieux : « Vous verrez, vous verrez – qui sait ce qu'on va découvrir... » On n'en savait toujours rien. Et pour son malheur, Mehtonen avait été membre d'un comité qui avait travaillé sur le projet de construction de l'hôtel de police – depuis que des erreurs de conception étaient apparues, il s'était refermé comme une huître et ne parcourait plus les couloirs qu'avant les heures de bureau.

Mehtonen se tenait debout près de la fenêtre et contemplait la gare de triage où une locomotive diesel bariolée de rouge formait un train de marchandises. Il jeta un bref coup d'œil par-dessus son

épaule pour voir qui était l'arrivant, mais sans manifester aucune autre réaction qu'une petite toux sèche.

« Vous m'avez demandé de passer, dit Harjunpää d'un ton interrogateur.

— Oui. Inspecteur, je vais faire appel à votre droiture. L'enquêteur Härkönen et vous étiez bien de garde à la Brigade criminelle dans la nuit de vendredi ?

— Oui. »

Harjunpää savait qu'il n'avait rien à se reprocher ; l'ombre d'un doute l'effleura pourtant – il se demanda si un objet appartenant à l'établissement n'avait pas disparu pendant la nuit, ou si la famille d'un défunt ne s'était pas plainte qu'il ait dépouillé le cadavre.

« Qu'avez-vous mangé cette nuit-là ? » demanda Mehtonen. Sa voix était tout à fait normale. Mais sur sa nuque, à la limite de ses cheveux coupés en brosse, une tache cramoisie apparut.

« Mangé ? demanda stupidement Harjunpää.

— Oui. Qu'avez-vous mangé ? Avez-vous par hasard mangé des œufs ?

— Je... Eh bien, si vous voulez vraiment le savoir, je n'ai rien mangé...

— Et Härkönen, a-t-il mangé des œufs ?

— Pas que je sache... »

Harjunpää songea soudain que Mehtonen avait perdu l'esprit. Il laissa retomber ses bras, qu'il avait tenus croisés dans son dos. Mehtonen se retourna. Son visage était creusé de rides furieuses.

« Vous êtes l'avant-dernière personne de l'équipe de nuit que j'interroge aujourd'hui. Et vous non plus, vous n'avez pas mangé d'œufs – d'après ce que vous affirmez, en tout cas. Et pourtant, sur le sol de la salle de garde – sur le sol de la salle de garde du nouvel hôtel de police – il y avait samedi matin des coquilles d'œuf. Dites-moi comment il se peut que l'on trouve ici les mêmes cochonneries que rue Aleksanteri ?

— Je suis désolé. Je ne pense pas que je puisse vous aider... »

Harjunpää sortit d'un pas décidé et claqua la porte.

Il était si sidéré qu'il était incapable de réfléchir. Ce n'est qu'au détour du couloir qu'il s'arrêta et serra les dents.

« Merde... »

Les réparties cinglantes lui venaient toujours après coup ; il aurait dû dire :

« C'est peut-être parce qu'on y trouve les mêmes cochons. »

Exitus Lethalis

« Annexe à la déclaration RVÄ/R/15402/07 Chargés d'enquête : Norri, Harjunpää, Härkönen Lundi 19 juillet à 12 h 40, Anna-Leena Juusti, infirmière à l'hôpital de Chirurgie, tél. 17371/263, a déclaré le décès de Taisto Kullervo *Nousiainen*, 311045-073T, célibataire, inscrit sur le registre de la paroisse d'Agricola, plombier-tuyauteur, demeurant 3, rue des Villas, 00140 Helsinki 14, admis à l'hôpital le samedi 17.

Nousiainen a subi dès son arrivée à l'hôpital une importante opération de l'abdomen, motivée notamment par de nombreuses perforations du mésentère et de l'intestin, par l'éclatement partiel du foie et par une hémorragie de l'aorte abdominale.

À la date de cette déclaration, à 10 h 20, Nousiainen a été retransféré en salle d'opération, en raison de symptômes indiquant une nouvelle hémorragie interne. Environ dix minutes après le début de l'intervention, et avant que l'on ait pu localiser l'hémorragie, Nousiainen a été victime d'un arrêt cardiaque. Les tentatives de réanimation sont restées sans effet. Le docteur Pekka Oja a constaté le décès de Nousiainen à 10 h 55.

Étant donné que le décès est survenu en cours de traitement et qu'il y a lieu de soupçonner que les blessures en cause ont été infligées par un tiers, l'hôpital a demandé à la police de déterminer les causes médico-légales du décès.

La police judiciaire a noté que l'affaire avait déjà fait l'objet d'une déclaration, RVÄ/R/15402/07, tentative de meurtre, chargé d'enquête : Norri.

Le corps a été transporté à l'institut médico-légal. »

La route de Kontula, avec ses quatre voies, coupait impitoyablement la cité en deux. Le centre commercial et la plus grande partie des hauts immeubles de béton se dressaient au nord, sur près de deux cents hectares. Au sud de la route, le paysage s'abaissait et les pins entourant les maisons poussaient maigres et chétifs, comme dans des marais ; çà et là, des bosquets abritaient des assemblages de cartons et de bâches en plastique qui servaient de cabanes à des vagabonds.

Derrière les lotissements, à la limite du quartier de Mellunkylä, un terrain de sport s'étendait au pied d'un escarpement rocheux. Les joggeurs et les bandes de clochards qui se réunissaient là pour boire avaient tracé dans les broussailles un labyrinthe de sentiers – plusieurs révélaient d'anciens pavés qui faisaient instinctivement penser à un ouvrage militaire. Le reste de l'endroit étayait cette impression ; sur le versant de la colline sinuait une tranchée en grande partie effondrée et comblée par des détritiques, ici ou là s'élevaient les sommets arrondis de bunkers de béton désagrégés dont les ouvertures exhalaient des relents de pourriture et d'humidité, et des barres de fer rouillées dont il était difficile d'imaginer la fonction première pointaient hors du roc.

Là où le terrain commençait à monter, une profonde excavation aux parois abruptes, de la taille d'une salle de séjour ordinaire, trouait la colline. Au fond s'entassait l'éventail complet des déchets qu'une cité de banlieue peut produire, jusqu'à la carcasse informe d'une petite Fiat. Mikael et Léo étaient assis au bord, balançant leurs jambes dans le vide.

Le sac en plastique posé entre eux contenait encore huit bières intactes. Sur les rochers, il y avait près d'une dizaine de capsules tordues, mais pas une seule bouteille vide.

« Vise un peu. Attention, la grenade ! » jeta Léo. Quand il avait bu, son ton se faisait saccadé. Il fit voler sa bouteille, qui alla s'écraser dans un jaillissement de mousse contre la paroi de la fosse.

« Pfff... Braoum ! » laissa échapper Léo. Ouais ! Beau coup, non, Miki ?

— Oui, oui. Pousse pas, merde. Tu vas nous faire tomber.

— C'est ça qui serait génial. Un jour, quelqu'un retrouverait juste un tas d'os et de fringues et se demanderait ce que c'est.

— Arrête... »

Mikael ne parvenait pas à partager l'enthousiasme de Léo. Même la bière ne semblait lui être d'aucun secours, cette fois ; il était pourtant ivre, et plutôt agréablement – il ressentait une douce chaleur au creux du ventre, ses mains semblaient se mouvoir lentement, comme si elles appartenaient à quelqu'un d'autre, et, quand il fermait les yeux, il avait l'impression que tout le haut de son corps tanguait comme le mât d'un voilier. Mais son esprit ne se laissait pas emporter. Il était vide ; il aurait voulu rester assis seul quelque part, dans un silence total.

Il avait peur de la nuit qui s'annonçait.

La soirée était déjà bien avancée. On n'apercevait plus à l'ouest qu'une faible lueur rouge, et la pénombre se massait entre les arbres.

Il ne voulait pas passer une seconde nuit dans le souterrain ; il s'y était senti trop mal, malgré le feu de camp – les flammes n'éclairaient que chichement le renforcement où ils campaient, l'isolant dans une sphère rougeoyante entourée d'un noir d'encre. Et la fumée stagnait sur eux, tel un tapis, ou un fantôme ; il avait eu peur d'étouffer. La tente de Léo sentait le mois. Il n'y avait qu'un matelas sur lequel ils tenaient à peine et, au bout d'un moment, allongé là, on sentait ses vêtements s'imprégner de froid et d'humidité.

Mikael avait l'impression de n'avoir pas du tout dormi – ou d'avoir été assoupi et éveillé en même temps ; mais il avait rêvé. Il se trouvait dans une cellule, la casquette de Léo sur la tête. Des policiers riaient :

« Elle a fini par grandir, sa tête ! À moins qu'il n'y ait autre chose sous son chapeau. »

Il avait arraché la casquette – un gros serpent était lové dedans. Il l'avait jetée dans un coin, mais le serpent s'était dirigé vers lui ; ensuite, il était resté là, tremblant de froid, et s'était serré contre Léo. Il avait senti sa chaleur et l'avait écouté dormir, sans pouvoir le voir. L'obscurité était totale. Dans le tunnel, on entendait : Plie... plie... Et il s'était imaginé que c'était le serpent qui arrivait, barrant toute la largeur du couloir, la gueule dégouttant de bave. Puis Léo avait gémi dans son sommeil, s'était retourné et avait passé ses bras autour de lui – il s'était senti mieux et était resté là jusqu'au matin, les yeux ouverts, à songer que ce devait être pareil d'être étendu mort dans une tombe, et il n'avait plus eu peur.

Dans la matinée, ils étaient allés au supermarché acheter de la nourriture et de la bière. Un peu plus tard, profitant de ce que la mère de Léo était sortie, ils étaient passés chez lui prendre des vêtements et deux lampes de poche. Le reste de la journée, ils

étaient restés allongés sur les rochers à dormir. Quand Mikael avait dit à Léo qu'il l'avait tenu dans ses bras pendant la nuit, il s'était fâché et l'avait presque frappé, en criant qu'il n'était pas pédé.

« T'as entendu, Miki ? Quand ils rassembleraient nos os – ils mettraient par erreur mes jambes à ton squelette. Et les tiennes au mien. Et ils le prendraient pour un chimpanzé !

— Arrête.

— Tu fais chier, à pleurnicher ! Il serait temps qu'il commence à se passer des choses. Il faudrait mettre un peu d'action... On va boire une paire de bières chacun, cul sec. Puis on va aller faire un tour du côté du centre commercial, histoire de se bouger. O.K. ?

— O.K. »

Léo décapsula quatre bouteilles. Puis il donna le signal et ils se mirent à boire.

La bière tiède glougloutait dans le gosier de Mikael. Il avait l'impression que son ivresse s'accroissait à chaque gorgée. Il se sentait mieux, plus confiant – pourquoi s'inquiéter à l'avance. Et soudain, une idée lui vint – il ferait semblant, à un moment ou à un autre, de tomber dans les vapes ; Léo en aurait vite assez et s'en irait de son côté, et après il n'aurait plus qu'à aller chez Ulla et à lui demander s'il pouvait dormir chez elle, par terre au besoin ; il suffirait certainement de lui dire que son père avait menacé de le battre.

Mikael réussit à finir ses deux bouteilles avant Léo. Maintenant qu'il avait pris sa décision, il se sentait étrangement sûr de lui, l'esprit léger ; il voulait tout d'un coup que son ivresse soit joyeuse, comme vendredi soir. Il bondit sur ses pieds et cria aussi fort qu'il put :

« Yippii ! »

Le cri roula sur les rochers couverts de lichen avant d'aller mourir à la lisière du bois, tout près des pavillons de la rue Humikkala. Léo déplia ses membres.

« Allons-y, Miki, lança-t-il. Je commence à me sentir en forme. Attends un peu qu'un pédé vienne nous faire chier. Tu vas voir comment je vais me le faire, à coups de pompe dans la poire. Facile, avec mes guibolles. Comme l'autre mec – un seul shoot, et il s'est retrouvé par terre !

— Ouais ! Et un coup de bouteille sur la tronche ! »

Ils partirent, balançant à bout de bras le sac où s'entrechoquaient les bières.

Ils atteignirent bientôt le chemin de la Fermière, qui rejoignait le centre commercial en passant sous la route de Kontula. Ils marchaient d'un pas vif, impatient.

« Mais imagine qu'on tombe sur la bande de la rue de la Balancelle... dit Mikael. Ils vont de nouveau ramener leur grande gueule. Et t'as plus ta casquette ni rien... »

— C'est vrai. Et merde. Ma casquette... Mais qu'ils la ramènent. J'ai assez envie de me les faire. Ils vont comprendre leur douleur !

— Mon père aussi risque d'être là. Planté à la porte de *La Troisième Mi-temps*. »

Léo s'arrêta. Il respirait la bouche entrouverte et ses yeux luisaient, tout jaunes.

« Tu sais ce qu'on va faire, Miki ? dit-il. On va lui donner une petite leçon. On va aller se planquer dans votre coin... Je vais l'obliger à aller chercher ma casquette... »

— Il est sacrément costaud, dit Mikael d'un ton hésitant. Et il est flic jusqu'au bout des ongles. Il est tout le temps à surveiller que personne ne lui saute dessus. Et il a toujours sa matraque. Il a même cousu une espèce de longue poche spéciale à son pantalon de ville – enfin, c'est ma mère qui l'a cousue sur son ordre.

— On s'en fout. Tu vas te cacher derrière un buisson, qu'il ne te voie pas. J'irai le trouver et je lui dirai que je sais où tu es et que tu voudrais lui demander pardon et rentrer à la maison mais que tu n'oses pas. Il viendra à coup sûr avec moi. Et après... Après, je me le fais.

— Mais tu me laisseras le cogner aussi, dis. »

Mikael serra les mâchoires. Ses joues creuses semblèrent soudain plus pleines.

« Il m'a assez tapé comme ça, dit-il d'une voix étouffée. C'est mon tour. Et je ne vais pas le rater... »

— Je vais le tabasser jusqu'à ce qu'il me supplie de le laisser aller chercher ma casquette...

— Mais s'il crève ?

— Eh bien qu'il crève. Comme ça tu pourras rentrer chez toi.

— Mais t'auras pas ta casquette.

— Exact. On fera gaffe. »

Ils partirent à grands pas vers les brillantes lumières du centre commercial. Au-dessus d'eux, sur la route de Kontula, le flot ronflant des voitures s'amenuisait avec le soir. Il était près de onze heures.

Le chef cuisinier Orvo Laasonen habitait rue Panelia, dans une maison individuelle en brique rouge qu'il avait héritée de ses parents – il avait à peine les moyens de payer les charges ; l'argent s'évaporait littéralement : il y avait les taxes de voirie et la facture de fuel, le jardin à entretenir, le tout-à-l'égout qui avait été remis à neuf l'été précédent et les nouveaux triples vitrages des fenêtres du

rez-de-chaussée. Mais une maison est une maison. Surtout à Helsinki. Et pour les enfants, c'était idéal.

Un peu après minuit, ce lundi – tôt le mardi, en fait – Orvo Laasonen, contre toute logique, ne se trouvait pas dans sa maison de brique rouge. Il s'apprêtait seulement à la rejoindre.

Il était avachi dans un bus qui filait en grondant sur la route du Meunier.

Et il était ivre.

Il s'était soûlé vite et délibérément. Sa tête s'inclinait de force contre la vitre et, quand il essayait de fixer les yeux sur quelque chose, l'image paraissait un instant d'une netteté stupéfiante – avant de commencer à glisser vers le bas, aussitôt remplacée par son double.

Et Orvo Laasonen avait honte. Pas tant à cause des gens assis raides et muets dans le bus, mais à cause de Pirkko et des garçons. Et un peu à cause de lui-même.

Comment au nom du ciel avait-il pu se mettre ainsi en colère ?

Il ne se l'expliquait décidément pas, car il se fâchait très rarement. Mais cette fois, son sang n'avait fait qu'un tour – et il s'en était trouvé bien, jusqu'à ce qu'il entre dans ce bar. Il avait claqué la porte du sauna familial sans un mot. Sans même se doucher, il avait enfilé ses vêtements sur sa peau moite de sueur. Et les autres n'avaient pas osé venir voir ce qu'il faisait avant qu'il soit dans l'entrée en train de chausser ses sandales.

« Papa ! Où est-ce que tu vas ? » avait crié Matti au bord des larmes. Le garçon s'était bien entendu senti coupable. Et il avait répondu :

« Me jeter en enfer ! »

Matti avait éclaté en sanglots. Pétri s'était mis lui aussi à brailler, par pure sympathie. Et la petite s'était évidemment réveillée et avait commencé à pleurnicher. Pirkko n'avait rien dit.

Orvo Laasonen se tortilla, mal à l'aise. Il serra douloureusement ses poings sur ses tempes.

« Comment est-ce que j'ai pu... à un enfant ? Me jeter en enfer... Comment lui expliquer ? Et qu'est-ce que je vais dire à Pirkko ? Rentrer ivre à la maison... »

Il sentait de petites larmes de détresse tenter de naître quelque part en lui.

Tout avait commencé par une brouille ; Pétri avait réclamé l'hippocampe en plastique de son frère. Le jouet appartenait à Matti. Et c'était lui qui l'avait apporté au sauna. Il aurait eu le droit de le garder. Mais il avait ordonné au garçon de le donner à son frère – sinon, Pétri aurait piqué une colère, avec toute l'énergie de ses trois ans, et personne n'aurait profité du sauna ;

c'était si agréable quand ils étaient tous ensemble – même Pirkko s'adoucissait au point de venir près de lui sans qu'il le demande, une fois qu'ils avaient réussi à mettre les enfants au lit.

« Me jeter en enfer... Quel idiot... »

Mais Matti avait refusé de céder l'hippocampe. Il l'avait lancé contre le mur, l'air boudeur. De là, le jouet avait rebondi – par pur accident, il fallait bien l'avouer – droit sur les pierres brûlantes du foyer, où il s'était mis à fondre en grésillant. Une fumée bleue, nauséabonde, s'en était élevée. C'est alors qu'il était parti.

Le bus vira. Orvo Laasonen heurta la vitre, et aussitôt après le siège devant lui – ils devaient être arrivés à un arrêt.

« Ho, monsieur », héla le chauffeur ; il était penché par-dessus sa caisse et regardait Orvo Laasonen. « Vous m'avez demandé de vous prévenir quand on serait à Kontula. Eh bien on y est... »

— Ah... »

Il se hissa debout et tituba jusqu'à la porte avant. Le chauffeur ne dit rien, bien que la sortie fût à l'arrière.

« Excusez-moi encore, mais... de quel côté de Kontula... »

— À la Demi-lune. À l'arrêt.

— En fait, je vais rue Panelia...

— Eh bien vous n'avez qu'à y aller à pied. Ça pourrait vous faire du bien. Il y a à peine un kilomètre. Du terminus, c'est aussi loin.

— Ah.

— Vous descendez, oui ou non ?

— Je descends. Ne vous fâchez pas... Je descends... Merci beaucoup. »

La porte se referma silencieusement, le grondement du bus s'éloigna.

Orvo Laasonen respira profondément – l'air de la nuit était agréablement frais. Il lui sembla même que le tournoiement de son estomac se calmait. Il devait être en train de dessoûler. Et il savait pourquoi il s'était mis en colère. Ce n'était pas à cause de l'hippocampe. C'était à cause de la vie qu'ils menaient.

Ce n'était pas qu'elle fût si difficile ou qu'il en fût vraiment mécontent – c'était juste nerveusement épuisant. Leur troisième enfant – une fille, par-dessus le marché – n'avait que quatre mois. Elle était si différente des garçons – elle souffrait sans cesse de coliques et pleurnichait toutes les nuits. Elle commençait dès minuit, quand il revenait du travail. Il n'arrivait pas à dormir. Et Pirkko aussi manquait de sommeil, elle berçait la petite pendant des heures dans le séjour.

Peut-être auraient-ils dû se contenter de deux enfants. Pétri était assez grand pour qu'on n'ait plus à se préoccuper de ses

heures de repas ou de sommeil ; pour la première fois depuis longtemps, ils avaient pu sortir tous ensemble en famille. Mais maintenant, tout n'était de nouveau plus que tétines et biberons à faire bouillir, boutons sur les fesses, course aux couches en promotion d'un magasin à l'autre – et les garçons étaient jaloux. Ils n'auraient pas été si grognons, sinon.

Il arriva sur le chemin de l'Étang. Il était tellement plongé dans ses pensées qu'il oublia de tourner à droite et prit tout droit par le raccourci sablonneux.

En plus, Pirkko était devenue froide. De toute façon, avec l'heure à laquelle il finissait son travail, le soir, et les piailllements continus de la petite, les occasions étaient bien rares. Mais si Pirkko avait su à quel point elle lui manquait ! Comme il aurait voulu embrasser son cou, ses cuisses, son ventre – on n'aurait jamais cru, à le voir, qu'elle était mère de trois enfants ; et comme il aimait qu'elle respire contre son visage, en approchant de l'orgasme, et qu'elle lui griffe les épaules.

« Mais je l'aime bien, cette petite aussi. Avec ses doigts comme... »

Il dut s'essuyer le coin de l'œil. Il savait que tout s'arrangerait quand il rentrerait à la maison et pourrait expliquer la situation à Pirkko. Et il offrirait aux garçons la voiture à pédales que Matti avait réclamée tout l'été. Quel que soit son prix.

Il se sentait la tête si claire qu'il se risqua à sortir une cigarette. Puis il s'aperçut qu'il n'avait pas d'allumettes. Il tâta ses poches, jeta un regard ahuri autour de lui – il ne comprit pas tout de suite où il était : on ne voyait alentour que des broussailles et de jeunes pins. Il se remit en marche. Aussitôt, il se repéra – à gauche, il y avait le terrain de jeux au centre duquel clapotait un étang. Deux garçons se tenaient près des grenouilles en bois. Il se dirigea vers eux. Il pensait leur demander du feu et leur proposer une cigarette, s'ils n'étaient pas trop jeunes.

« Clipiti clipiti clop... Ce débile ne va plus venir », dit Léo. Il se balançait sur le dos de sa grenouille comme si c'était un cheval au galop.

« Peut-être qu'il n'est pas allé travailler.

— Hein ? Comment ça ? Tu as dit toi-même que ton vieux était à *La Troisième Mi-temps*.

— J'ai dit qu'il y serait peut-être... Il peut aussi bien être au commissariat. Ou il a pu aller se cuire ailleurs.

— Et merde. T'es aussi débile que lui ! Qui est-ce qui m'a fichu un gusman pareil... » Léo bondit sur ses pieds. Son visage était si lisse que Mikael jugea plus prudent de se taire.

« T'as tout fichu en l'air, avec tes conneries. Ça fait au moins cent heures qu'on glande ici. Et c'est maintenant que tu te réveilles. Je suis même plus pété, à force. Je vais pas tarder à choper le cafard...

— J'y suis pour rien. T'as rien voulu écouter.

— Va te faire foutre !

— Hé, les garçons... »

Mikael tressaillit, sauta à terre d'un bond de belette. Il était depuis le début sur ses gardes, prêt à se cacher au moindre signe de Léo. Mais le vieux ne s'était pas montré. Ils n'avaient trouvé pour se distraire que deux gamins venus faire voguer un bateau électrique sur l'étang. Léo l'avait envoyé par le fond d'un coup de pierre. Quand l'un des petits avait ôté son pantalon pour aller le chercher, ils avaient réussi à le faire pleurer en se moquant de son zizi. Les gosses avaient menacé d'aller chercher leur père. Léo avait dit : « Allez-y – on voulait justement tuer quelqu'un ! » On n'avait pas vu le père. Mais personne d'autre non plus n'était venu les provoquer.

Mikael se rendit compte qu'il s'était alarmé pour rien. L'arrivant n'était pas le vieux – rien que sa voix était différente. C'était un inconnu qui s'avançait vers eux. Il était soûl et titubait par moments. Mais ce n'était pas un zonard – il était bien habillé, avec un veston, une cravate et tout. Ses cheveux, par contre, étaient mouillés et ébouriffés. Il s'approcha. Il sentait le whisky.

« Est-ce que vous auriez du feu, les garçons ? Je ne trouve plus...

— Oui. »

Léo se mit aussitôt à fouiller ses poches. C'était toujours comme ça – il prenait naturellement le commandement et Mikael l'épiait, pour ainsi dire, un peu en retrait.

« Vous êtes frères, ou je me trompe ?

— Ouai. Notre père est dans la police.

— Ah. Merci... Vous devez être de bons petits gars, alors. Moi aussi, j'ai deux fils. Mais ils sont plus jeunes que vous. Et j'ai une fille, en plus.

— Ah... Toi aussi tu dois être bon. En tout cas pour ce genre de choses. »

L'homme eut un petit rire.

« Si vous le dites, fit-il. Pour l'instant, j'ai un peu trop bu. Comment donc rejoint-on la rue Panelia, d'ici ?

— On peut venir vous montrer. On habite par là, nous aussi. Rue Tuukkala... Une maison jaune avec des pommiers, vous connaissez ?

— Non... Ça ne me dit rien. Mais comment se fait-il que vous

soyez dehors si tard ? Ton frère a encore l'air bien jeune...

— Nous étions en train de promener le chien et il s'est sauvé. Enfin, c'est pas vraiment un chien. C'est un tigre – un tigre de papier. Vous savez, les petits jaunes des Frosties de Kellogs, avec des raies bleues.

— Toi alors... »

L'homme se mit à rire.

Ils partirent tous les trois. Mine de rien, Léo les entraîna vers l'embranchement du chemin qui conduisait à la rue Jäkärlä – il y poussait des pins et des buissons touffus. Mikael suivait, quelques pas en arrière.

« T'es pas pédé ? » demanda soudain Léo. Son ton était si dégoûté qu'on aurait cru qu'il allait vomir.

« Que... Je t'assure que non. J'espère que toi non plus... »

— Quoi ? Tu me traites de tapette ? T'as entendu, Miki ? »

Mikael respirait à petits coups. Il avait les mains moites d'excitation. Il regarda Léo avec de grands yeux – il savait s'y prendre, il venait de lancer la phase « harcèlement » de l'opération, comme il disait ; il trouvait beaucoup plus drôle de ne s'attaquer à l'adversaire que quand ce dernier était suffisamment en colère pour essayer de se défendre. Lui non plus, d'ailleurs, n'était pas mécontent quand un type comme ça mordait la poussière – il n'avait que ce qu'il méritait.

14

Les filles

Harjunpää n'avait allumé la lumière que sur le palier, pas dans la chambre. Il était agenouillé au pied des lits superposés et tenait Valpuri par le poignet. Il était tiède et doux, et son pouls battait doucement.

« Vava, tu viens faire pipi ? »

La fillette gémissait depuis un moment déjà dans son sommeil. Elle s'assit, les cheveux ébouriffés comme un lutin, puis tendit les bras et s'accrocha à son cou. Il la posa par terre, releva sa chemise de nuit, essaya de l'asseoir sur le pot. Valpuri refusa de lâcher prise et de plier les genoux, se contentant de faire à son père un grand sourire énigmatique.

« Assieds-toi, Vava, assieds-toi... »

La fillette hocha la tête mais ne fit pas un geste pour s'asseoir.

« Tu as envie de faire pipi ? »

— Oui...

— Alors assieds-toi, ma puce. »

Valpuri céda, se laissa tomber d'un bloc.

Harjunpää remit la fillette au lit. Elle resta assise, le visage toujours éclairé du même sourire.

« Pose ta tête sur ton oreiller – tu vas faire un gros dodo, maintenant. »

— Petit-papa...

— Oui ?

— Petit-papa... »

Harjunpää poussa doucement la fillette vers l'oreiller.

« Petit-papa. Tu sais quoi ? »

— Quoi ?

— Si on faisait quelque chose, tous les deux.

— Valpuri, il fait nuit. Il faut dormir. Je viens juste de rentrer, moi aussi je vais aller dormir.

— Ah. Mais si on allait nager, ou sur le rocher des Géants...

— Il faut qu'il fasse jour, pour ça.

— Ah...

— Mais je te le promets – dès mon prochain jour de congé. Vava ? »

La fillette s'était endormie d'un coup, à l'insu de son père.

Harjunpää porta son regard sur le lit du haut. Si Valpuri ressemblait à sa mère – douce et potelée – Pauliina était son

portrait craché à lui ; ses membres étaient longs et fins et son visage étroit, sa peau fine laissait transparaître le bleu de ses veines. L'un de ses bras pendait par-dessus le bord du lit et Harjunpää le ramena en place. Ce fut tout. Pauliina avait déjà sept ans, elle entrerait à l'école à l'automne.

Harjunpää se coucha sur le dos dans son lit, prenant soin de ne pas réveiller Elisa. Il croisa ses mains sous sa nuque et soupira ; il savait que ses pensées se mettraient à tourbillonner dès qu'il fermerait les yeux. Il valait mieux fixer le plafond et attendre que le temps passe, une heure, peut-être deux. Le filtre de l'aquarium gazouillait au rez-de-chaussée, le cochon d'Inde mâchonnait son herbe. L'une des filles se retourna et heurta le mur du genou ou de la main. Elisa ne respirait pas au même rythme que d'habitude.

« Timo.

— Je croyais que tu dormais...

— Non... Tu as des ennuis ?

— Non... Nousiainen est mort aujourd'hui. Je suis allé le voir à l'hôpital, ce matin...

— Ah.

— Et j'ai perdu toute ma soirée. On a interrogé au moins trente jeunes, à Kaisaniemi et à la gare, sans aucun résultat. On a même poussé jusqu'à Kontula – mais à part demander aux gens s'ils n'auraient pas vu quelqu'un, par hasard, laisser tomber une montre sur le chemin de l'Étang... Et imagine, cet endroit est plein d'enfants qui se promènent toute la nuit dehors.

— Ah oui.

— Il ne nous restera bientôt plus d'autre solution que de maintenir la pression vingt-quatre heures sur vingt-quatre – patrouiller du matin au soir et du soir au matin à la gare et à Kontula. Vérifier les avis de recherche et interroger tout le monde, encore et encore. Personne ne sera plus tranquille. Les contrebandiers d'alcool vont vite s'énerver. Et avec de la chance, en moins d'une semaine, quelqu'un va nous cracher les noms des coupables... »

Elisa ne répondit rien. Son silence dura si longtemps que Harjunpää crut qu'elle s'était rendormie.

« Tim...

— Oui ?

— Est-ce que ce ne serait pas une bonne idée, finalement, d'avoir trois enfants ? »

Harjunpää tressaillit. Ses pensées étaient ailleurs. Et l'idée faisait naître en lui des sentiments qu'il avait du mal à exprimer ; déjà maintenant, il avait peur des mauvaises rencontres que les petites pouvaient faire, sans parler de ce que ce serait plus tard,

quand elles seraient jeunes filles, et il avait peur des voitures fonçant à toute allure – il avait eu affaire à une mère à qui il n'était rien resté d'autre de son fils qu'une moufle dans la main. Et il avait peur de tous les extrémistes, capables, à des milliers de kilomètres de là, de tout faire flamber d'un simple mouvement de doigt et de ne laisser de leurs victimes que des ombres brûlées dans le roc. Et il avait peur de la lutte pour entrer à l'université et trouver du travail, pour tout – il se sentait lui-même comme à l'écart, dans une loge d'où il contemplait chaque jour les ravages de ces combats.

Il avait peur de perdre ce qui lui était cher, mais ne pouvait se l'avouer.

Il avait parfois l'impression que ces deux vies qui ne faisaient que commencer faisaient déjà peser sur lui une trop lourde responsabilité.

« Je trouve que ce serait déjà bien... D'amener Pauli et Vava jusqu'à l'âge adulte...

— Mais tu ne serais pas non plus fâché ?

— Bien sûr que non. On s'en sortira toujours...

— Tim... »

Elisa se lova contre lui. Sa main était tiède. Il se tourna vers elle. Elle le toucha du bout des pieds. Il passa le bras sous son aisselle et posa la main dans son dos, respirant sa peau, son cou, le dessous de son oreille ; peu à peu, très lentement, il sentit le monde s'éloigner, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien que la douce chaleur qui l'enveloppait.

Le coup de pied

« Vas-y », dit Harjunpää. Mais le garçon ne fit pas un geste pour se lever, se contentant de le jauger, comme pour voir s'il était sérieux. Finalement, il jeta un coup d'œil au mur par-dessus son épaule.

« Tu veux que je shoote ? »

— Oui. Mais ça m'étonnerait que tu y arrives... »

Le garçon se leva et alla se placer au milieu de la pièce, indécis. C'était un adolescent de dix-sept ans au visage blême, qui n'avait pas l'air très musclé. Sur la cuisse de son jean délavé, il était inscrit au feutre : « Dont kick me or I kick you ». Il avait agressé un appelé en permission, le vendredi précédent, sur la place du Chemin de fer – c'était l'un de ceux que l'on avait arrêtés grâce aux carnets de déclaration du commissariat du 1^{er} district ; les crimes de sang des jeunes étaient très souvent l'aboutissement d'une série d'agressions en chaîne. Pour une raison qu'il ne s'expliquait pas lui-même, Harjunpää était presque certain que ce garçon n'avait rien à voir avec leur affaire.

« Ça va faire une marque, dit-il. Noire. Ça laisse toujours du noir, quelle que soit la couleur des godasses... »

— Ça ne fait rien. Tu as ma permission. Mais sur la toute dernière rangée de carreaux, hein.

— O. K... J'espère seulement que ce n'est pas une embrouille – que je ne vais pas me retrouver en taule pour vandalisme. Les flics sont capables de tout.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

— C'est ce qu'on m'a dit... »

Harjunpää n'eut pas le temps de comprendre ce qui se passait. Il vit le garçon se concentrer, fléchir légèrement les genoux – et à l'instant suivant son pied se détendait en l'air et frappait le mur avec un bruit mat ; il était déjà retombé debout – il s'était reçu sur sa jambe d'appel et ses deux mains et avait rebondi, comme sur des ressorts. Harjunpää regarda le mur. Au ras du plafond, il y avait une trace d'une dizaine de centimètres, en arc de cercle.

« Et voilà, rigola le garçon. J'aurais aussi pu laisser la marque de ma semelle... Mais ça renverse juste le type – là, ça lui ouvre en même temps la tronche, c'est plus coupant, si on veut, avec le côté du pied. Je te l'ai dit, j'aurais pu tuer ce troufion si j'avais voulu. Mais je l'ai juste un peu corrigé.

— Tu fais partie d'un club ?

— Non. Au début, oui. Mais il fallait toujours faire gaffe de ne blesser personne. Mais je m'entraîne. Je me balade et je m'entraîne... »

On frappa un coup sec à la porte. Norri apparut sur le seuil. Il jeta un rapide regard au garçon, puis à Harjunpää.

« Vous en avez encore pour longtemps ? demanda-t-il.

— Non, on a fini », dit Harjunpää et, au garçon :

« Puisque tu es d'accord avec ce qui est écrit là – signe ces deux feuilles.

— O.K. Et c'est sûr que je ne risque rien ?

— Pas pour notre affaire – ni pour ce coup de pied... »

Ce n'est qu'à cet instant que Harjunpää se rendit compte qu'il y avait eu quelque chose de bizarre dans la voix de Norri. Il leva les yeux et le vit redresser sa cravate, plusieurs fois, d'un bref geste machinal.

« Tu sais maintenant quel genre de mec je suis, dit encore le garçon à la porte.

— Oui, je sais. Si quelqu'un se prend encore un coup de pied dans le secteur, je saurai tout de suite à qui venir mettre les fers aux chevilles...

— Ha ha...

— On a une sortie, dit rapidement Norri, comme s'il avait retenu sa respiration. On nous l'a signalé comme un décès ordinaire. Kaartinen s'est rendu sur place. Il vient de demander de l'aide par l'intermédiaire du Central. Il est sûr que c'est un meurtre. Le corps est sur la voie publique... »

Harjunpää avait déjà enfilé sa veste. Ses pensées se bousculaient – on ne pouvait pas laisser Kaartinen se débrouiller seul, il ne s'occupait normalement que des morts supposées naturelles ; à cause des vacances, il n'y avait en ce moment que deux commissaires à la Brigade criminelle, Norri et Sinikka Uusiniitty, des Mœurs. Harjunpää craignait fort que l'affaire leur revienne, en plus du meurtre inexpliqué sur lequel ils enquêtaient déjà. Il ouvrit d'un geste le tiroir de son bureau, saisit son étui de revolver et passa l'attache à sa ceinture. Puis il sortit d'une enjambée dans le couloir et claqua la porte.

Ils dévalèrent l'escalier en colimaçon, enfilèrent le couloir et se dirigèrent d'un pas rapide mais étrangement maîtrisé vers les ascenseurs. Une odeur de café frais flottait dans l'air. Des machines à écrire crépitaient derrière les portes, quelqu'un pleurait, quelque part.

« Les gars du Labo nous attendent dans le garage, dit Norri comme s'il avait eu la bouche sèche. Le mieux, c'est d'y aller tous

les deux – c'est à Kontula... »

Un frisson glacé parcourut l'échine de Harjunpää. Il faillit dire quelque chose, mais se ravisa – il n'avait rien à ajouter à ce que Norri avait déjà eu le temps de penser.

Ils parvinrent aux ascenseurs. Harjunpää pressa le bouton. On entendit monter un bourdonnement. Tupala sortit de son bureau, faisant claquer les semelles en bois de ses sandales. Il s'arrêta, essoufflé.

« Norri... j'ai appelé l'institut médico-légal, je les ai en ligne. Onerva dit qu'ils commencent seulement à s'attaquer aux organes abdominaux. Qu'est-ce que je fais ?

— Il y a bien un technicien du Labo, là-bas ?

— Ahvenainen.

— Dis-leur de décrocher et de laisser Ahvenainen sur place. Il peut aussi bien prendre des notes, en plus des photos. Donne l'adresse à Onerva et à Härkönen et demande-leur de venir tout de suite.

— Bien. Je n'ai pas encore pu joindre Vähä-Korpela...

— Qu'il attende ici, quand il se manifestera. »

Ils entrèrent dans l'ascenseur. Harjunpää enfonça le bouton du parking.

Le moteur du minibus aux couleurs de la police tournait au ralenti. Thurman l'avait garé devant les ascenseurs, portières ouvertes, et bâillait maintenant ostensiblement en se grattant le menton, faisant crisser sa courte barbe argentée. À la vue de Norri, il rectifia sa position. Il saisit le micro et dit :

« Central. Ici Huit-neuf-un, requis par la Technique et la Criminelle pour enquêter sur la scène présumée d'un meurtre... »

Norri monta devant. Harjunpää se tassa à l'arrière à côté de Kettunen, qui fumait en silence l'une de ses habituelles North State. Thurman appuya sur l'accélérateur. Puis il poussa de l'index un bouton du tableau de bord – les murs blancs du garage changèrent de couleur, comme illuminés par un incendie bleu.

Le VW émergea dans la lumière du soleil. Thurman tourna à droite dans la rue du Tramway de Pasila, vers la poterne de Lea, puis encore à droite, par la rue de la Radio. « On va prendre la route de Koskela et l'autoroute de Lahti, grogna-t-il. C'est plus rapide que par Kulosaari. »

Norri toussota sèchement. Harjunpää regardait dehors. La radio cracha :

« Kaartinen à Central... »

L'inspecteur Kaartinen était un homme tranquille, au verbe posé. Mais cette fois, il avalait ses mots si vite qu'on avait du mal à le comprendre.

« Ici Central. À toi, Kaartinen...

— Si tu pouvais dire à l'équipe de la Criminelle qui doit venir à Kontula de se presser... Et envoie-moi une patrouille en renfort – ou même deux... Et ce serait bien si elle avait une couverture ou quelque chose. Il y a une foule de curieux, avec des petits enfants. Je suis tout seul... C'est difficile... pas beau à voir...

— Bien reçu. Ici Central, appel à l'équipe de la Criminelle en route pour Kontula, vous avez entendu ?

— Ici Huit-neuf-un, on va aussi vite qu'on peut, lança Thurman dans le micro.

— Ici Trois-sept-quatre, nous sommes rue de la Poterne de pierre, annonça une patrouille. Nous avons des sacs en plastique noir...

— Ici Central. Allez-y, Trois-sept-quatre.

— Bien reçu ! »

Un hurlement de sirène couvrit la fin du message.

« Et merde, gémit Thurman. Ils vont piétiner tous mes indices ! »

Il appuya sur un interrupteur rouge. Sur le toit, on entendit une plainte sourde : « Houuu... » Puis un cri lancinant leur déchira les tympanes : « Uii-iii-iii ! » Norri tâtonna pour boucler sa ceinture de sécurité. Kettunen écrasa sa cigarette dans le cendrier et s'accrocha au cadre de la fenêtre. Harjunpää se cramponna au rebord de son siège. Il sentit la vitesse le plaquer contre le dossier, tandis que les buissons bordant la route se mettaient à danser une folle sarabande verte.

La foule et le silence

La voix de la sirène baissa d'un ton. Puis elle se tut. Leurs oreilles continuèrent un moment à bourdonner – dans l'aigu, comme si un essaim de moustiques avait voleté autour d'eux. Puis le grondement du moteur et le sifflement de l'air aux fenêtres prirent peu à peu le dessus. Seuls les gyrophares palpaient encore.

Thurman tourna dans la rue Rapola. Ils dépassèrent le carrefour de la rue Jäkärlä, s'engagèrent dans la montée vers la Demi-Lune de Kontula. Norri prit le micro.

« Norri appelle Kaartinen. Tu me reçois ?

— Je te reçois...

— Est-ce que tu peux nous préciser l'endroit ? Nous arrivons du nord par la Demi-Lune.

— Vous y êtes presque ! Il y a une petite rue qui s'appelle la Traverse. Vous la prenez et vous continuez après le panneau d'accès interdit par le chemin piétonnier. C'est à une centaine de mètres, peut-être deux – vous verrez. »

Thurman se pencha sur le volant et examina les alentours.

« Là ! »

Il donna un brusque coup de frein et franchit la chaussée pour tourner à gauche.

La Traverse était courte et s'élargissait en un vaste parking entouré d'immeubles. Devant eux s'étendait une forêt clairsemée derrière laquelle on apercevait des maisons. Un chemin étroit, presque un sentier, y conduisait – deux petits garçons, sur leurs bicyclettes, pédalaient à toute allure vers son entrée, une femme en pantalon rouge courait dans la même direction. Thurman s'engagea sur le sentier et accéléra. Des branches griffèrent les flancs de la voiture. Plus loin, à une fourche, on voyait un attroupement et, derrière, le haut toit d'un fourgon de police – ses gyrophares clignotaient d'une lumière pâle sous le soleil.

Ils s'arrêtèrent derrière le fourgon. Thurman et Kettunen empoignèrent chacun leur mallette. Harjunpää et Norri sautèrent à terre. Il faisait très chaud. Le soleil brillait au zénith, il était midi. L'air sentait la terre foulée et les plantes écrasées, la sueur, la fumée de cigarette, le parfum doux d'une eau de toilette. Le bruit des conversations déferlait en vagues surexcitées.

« Voilà le médecin, enfin.

— C'est la police criminelle.

— Lasse ! Cours vite à la maison chercher l'appareil photo !

— Dégagez, s'il vous plaît ! » cria Norri. Harjunpää resta interloqué – il n'avait encore jamais entendu Norri élever la voix. Il le rejoignit, plongeant les bras dans la foule pour l'écarter.

« Police judiciaire ! Circulez ! » cria-t-il ; une étrange colère commençait à palpiter en lui. « Dégagez !

— Poussez pas, enfin...

— Joël ! Viens ici ! Hé, personne n'a vu notre gamin ? Il a un T-shirt bleu et une petite voiture à la main...

— Dégagez ! Police ! Je ne veux voir ici que ceux qui savent quelque chose ! »

Ils parvinrent à grand-peine à s'enfoncer dans le bois. Le dos de la chemise de Harjunpää était déjà mouillé. Des perles de sueur brillaient sur le front de Norri. Derrière les curieux, ils virent un policier en tenue, debout bras écartés, qui tentait désespérément d'expliquer quelque chose. Un autre gardien de la paix qui repoussait un jeune homme, un peu plus loin, se tourna vers eux pour rattraper un garçonnet qui passait en courant. Ils s'approchèrent. Il y avait des gens jusque dans les arbres, des gamins, si petits, pour certains, qu'ils n'avaient pas pu grimper là sans l'aide de leurs parents – dans un pin à peine plus épais que la cuisse, à deux mètres de hauteur, il y avait un gros homme qui avait dépassé la quarantaine.

Ils fendirent en ahanant la masse des spectateurs. Au milieu, un cercle de dix mètres de diamètre à peine était resté dégagé. Le mort se trouvait là, étendu entre les pins – il était recouvert d'un plastique noir, seul le bas de ses jambes dépassait ; il portait des sandales marron, des chaussettes blanches, un pantalon qui avait un jour été gris mais était maintenant maculé de terre, d'herbe et de sang. Kaartinen se tenait debout à côté du corps, sa radio portative à l'oreille. Quelque part, en provenance du centre-ville, on entendit approcher un bruit de sirène.

« J'ai fait tout ce que j'ai pu, déclara Kaartinen à bout de nerfs. Mais il y avait déjà un monde fou quand je suis arrivé... »

Il n'avait pas besoin d'en dire plus – le sol était piétiné, l'herbe couchée, les branches des buissons brisées ; ce serait un miracle si on trouvait sur les lieux une seule empreinte de l'assassin. Norri fit un geste apaisant de la main, hocha la tête et s'approcha du corps. Kaartinen entreprit de lui expliquer quelque chose à voix basse. Harjunpää jeta un coup d'œil autour de lui. Ce n'est qu'alors qu'il vit comme les gens étaient nombreux – ils étaient des dizaines, peut-être cent, deux cents ; ils avaient l'air d'être en vacances, ou à la retraite, il y avait beaucoup de femmes, dont plusieurs étaient

chargées de sacs à provisions ou portaient des enfants dans les bras ; les premiers rangs se tenaient silencieux mais, derrière, on percevait un brouhaha incessant et des rires avinés.

Harjunpää serra involontairement les poings ; la colère qu'il avait ressentie un instant plutôt avait fait place à autre chose, qui tenait de la rage ; il avait l'impression que, pour ces gens, le spectacle surclassait Dallas, qu'il était comme une cuite dont on peut se vanter, un championnat de hockey sur glace, une nouvelle voiture à cinq vitesses avec des flammes sur les portières – il pressentait que l'homme étendu sous le plastique noir était précisément là, d'une certaine façon, à cause de ce genre de choses, parce qu'elles étaient plus importantes que la vie même, que le temps dont les enfants à peine plus âgés que Pauliina qui se pressaient au premier rang auraient eu besoin.

« Timo. »

Harjunpää rejoignit Norri en quelques enjambées, regardant instinctivement où il posait les pieds. Les lèvres de Norri étaient blanches. Mais son regard était aussi réfléchi que d'habitude – Harjunpää pouvait presque voir ses pensées se mouvoir en bon ordre dans son esprit, l'une après l'autre, imperméables aux influences extérieures.

« Regarde ses chaussures », dit Norri à mi-voix. Harjunpää s'accroupit. Le mort avait les jambes serrées et ses pieds se chevauchaient légèrement ; Harjunpää sursauta comme si on l'avait frappé – les boucles de ses sandales avaient été ouvertes puis refermées, courroies entrecroisées. Harjunpää desserra brutalement sa cravate et défit ses boutons ; un sentiment d'échec l'envahit, opaque, presque douloureux. Il se releva. Les ululements de sirène s'arrêtèrent, tout près.

Norri souleva le plastique. Dérangées, des mouches s'en échappèrent dans un vrombissement furieux. Un coup d'œil suffit à Harjunpää. Il passa la main sur sa bouche, comme pour en essuyer la sueur. Norri désigna le sol d'un geste – un peu plus loin, il y avait une pierre grise, un bloc de granit aux arêtes tranchantes, comme on en trouvait sur les chantiers creusés à la dynamite. Des traces de terre y adhéraient, et quelque chose d'autre, aussi, des cheveux blonds agités par la brise.

« Il faut évacuer la zone avant de pouvoir faire quoi que ce soit », dit tranquillement Norri – tel un mathématicien qui connaît tous les facteurs et toutes les formules dont il a besoin. « Mais nous n'y arriverons pas tout seuls, Timo, contacte le Central... Dis-leur que nous avons besoin d'au moins dix hommes, vingt de préférence, pour isoler le périmètre. Et de filin à drapeaux de la police de la route, autant qu'on en trouvera. Qu'ils demandent

aussi à Vauraste de rester près de son téléphone – je vais l'appeler d'ici un moment. Tupala ferait bien de commencer à dresser la liste des enquêteurs disponibles, mais inutile d'envoyer du monde tête baissée. Et le médecin légiste – qu'une patrouille aille le chercher. Le transport du corps peut attendre, par contre.

— Norri, ho... »

Kaartinen avait tiré un portefeuille noir de la poche de la victime. Il le tenait délicatement entre ses ongles. Harjunpää partit transmettre les messages demandés, et cette fois on lui fit place sans qu'il le demande.

« A A ATTENTION ! »

C'était la voix de Kettunen. Il parlait dans le haut-parleur du minibus – l'avertissement résonna, dur et métallique, renvoyé par l'écho du plus proche immeuble.

« LA POLICE JUDICIAIRE VA ISOLER LE PÉRIMÈTRE. NOUS VOUS DEMANDONS DE RECULER IMMÉDIATEMENT DE L'AUTRE CÔTÉ DU CHEMIN PIÉTONNIER. TOUT REFUS D'OBTEMPÉRER SERA SANCTIONNÉ. JE RÉPÈTE... »

Onerva et Härkönen s'avançaient à la rencontre de Harjunpää.

« Alors ?

— Ce sont les mêmes agresseurs », dit Harjunpää, le visage grave, et il poursuivit son chemin. Thurman dévidait un rouleau de filin, le tendant d'un arbre à l'autre. Les fanions jaunes et rouges claquaient, les gens reculaient en hâte. Du coin de l'œil, Harjunpää le vit s'arrêter sous l'homme perché dans un pin et donner un coup de pied dans le tronc.

« Descends de là, gros lard, dit-il d'une voix étranglée de colère. À moins que tu ne sois témoin ?

— Ma chemise est accrochée. À une branche...

— Descends, et tout de suite ! Elle va bien se décrocher. »

Harjunpää entendit le tronc vibrer sous la force furieuse des coups de pied de Thurman, puis il y eut un cri de frayeur et un bruit de tissu déchiré, suivi d'un choc sourd.

« Je te l'avais dit – elle s'est décrochée... »

Harjunpää avait à peine eu le temps de saisir le micro qu'on frappa à la vitre. C'était une femme aux cheveux gris, d'une soixantaine d'années ; elle avait l'air si affolé que Harjunpää ouvrit la portière.

« Oui ?

— Pardonnez-moi. Pourriez-vous me dire... Est-ce que c'est notre Juho ? »

Harjunpää aspira une goulée d'air. La femme tripotait nerveusement entre ses doigts dodus la croix qu'elle portait au cou. Ses yeux étaient douloureusement écarquillés. Harjunpää se

dit qu'il aurait dû attendre de voir le contenu du portefeuille.

« Avez-vous des raisons de penser que ce serait Juho ?

— Il est sorti hier soir. Et il n'est pas encore rentré. Papa et moi... »

Les larmes montées aux yeux de la femme coulèrent sur ses joues.

« Décrivez-moi un peu Juho.

— Il est blond. Trente-deux ans. Une petite moustache. Il a les yeux bleus et le nez un peu retroussé... »

Harjunpää regarda ses mains ; la pierre avait servi à frapper le visage de la victime, peut-être plusieurs fois – il n'en restait rien ; il n'y avait sous le plastique que du sang séché et des débris d'os, un œil crevé, une masse grise.

« Que portait-il ?

— Une chemise. Avec des fleurs. Et un pantalon en velours bleu.

— Ce n'est pas votre Juho, dit doucement Harjunpää. Il appartient à quelqu'un d'autre – il a un pantalon gris...

— Merci, merci mille fois ! »

La femme pleurait ouvertement, souriant en même temps. Elle lui toucha rapidement la main et s'éloigna d'un pas alourdi par l'embonpoint. Harjunpää porta ses doigts à ses tempes. Il avait soudain honte. Il regrettait d'avoir haï ces gens, un instant plus tôt – ce n'était pas de leur faute ; la limite entre l'enfance et l'âge adulte n'était guère fixée que par les législateurs, en fin de compte.

Après avoir transmis ses messages, Harjunpää alluma une cigarette. Il n'avait pas eu le temps de sortir de la voiture que Norri le rejoignit, tenant le portefeuille du bout des doigts. Il claqua la portière derrière lui et ferma la fenêtre.

« La victime est apparemment un dénommé Orvo Ensio Laasonen, chef cuisinier – comme tu as pu voir, on ne peut pas l'identifier d'après sa photo. Il habite un peu plus loin, rue Panelia. Nous devons vérifier, ne serait-ce que pour exclure l'hypothèse. »

Norri posa un permis de conduire sur ses genoux. Dessus, Orvo Laasonen avait un visage plutôt rond, des cheveux blonds et souples, des yeux bleus – sur ses lèvres flottait un sourire délibérément insouciant. Norri tira une photo du portefeuille. Elle ne devait pas être toute récente, elle avait eu le temps de se froisser. On y voyait une balancelle de jardin en bois, peinte en rouge et vert ; une mince femme brune y était assise. Elle tenait sur ses genoux un enfant de deux ans environ. À côté de la balancelle, un garçon qui devait avoir dans les six ans caracolait sur une canne à tête de cheval. Norri retourna la photo. Au dos, il était écrit dans un cœur maladroitement tracé au stylo rouge :

« Mes chéri-nous : Pirkko, Matti & Pétri ».

Harjunpää laissa son regard errer sur les immeubles qui pointaient derrière les arbres.

« Tu pourrais t'en charger, dit Norri. Kaartinen a dit que tu pouvais prendre sa voiture. »

Harjunpää aspira une bouffée de fumée, la retint dans ses poumons.

« J'y vais tout de suite », dit-il enfin.

Harjunpää se gara à cheval sur le trottoir et baissa le pare-soleil, au dos duquel était scotché un morceau de papier portant en noir la lettre P, le cachet de la police nationale et une signature illisible. Il se pencha pour voir la maison. Elle était en brique rouge, avec un toit vert. Autour poussaient des lilas et d'autres arbustes dont il ignorait le nom.

Puis il tourna les yeux vers le compteur kilométrique de la voiture, resta à le fixer. Il garda un bon moment le regard rivé dessus, parfaitement immobile ; il sentit quelque chose durcir en lui, mourir lentement – c'était arrivé des centaines de fois auparavant, et il savait que ça arriverait encore. Il ouvrit d'un geste brusque la portière et descendit. Il se refusait à pousser la réflexion plus loin – il ne voulait pas savoir ce qui resterait quand il n'y aurait plus rien qu'il puisse laisser mourir.

Il entrouvrit un battant du portail rouge et s'engagea sur les dalles de ciment de l'allée. Le jardin était bien entretenu, on y avait consacré beaucoup de temps – la pelouse était soyeuse et régulière, le pied des buissons entouré de terre ratissée, noire et aérée. À gauche, il y avait un bac à sable. Des jouets étaient soigneusement empilés à côté. Un tricycle attendait au pied du perron – c'était le même que celui de Valpuri, jusqu'aux poignées de caoutchouc du guidon, craquelées et arrachées. La seule différence était que le tricycle de Valpuri était jaune, celui-ci bleu.

Harjunpää monta les marches sur sa lancée. Une plaque de cuivre, qui avait l'air ancienne, portait le nom « Laasonen » en lettres ornementales. Il pressa le bouton de la sonnette. Un carillon tinta à l'intérieur. Il sortit son portefeuille et en tira sa carte de police.

Personne ne vint ouvrir. La maison était silencieuse – aucun bruit de pas, aucune voix d'enfant. Harjunpää inspira profondément et sonna une deuxième fois, bien qu'il fût déjà certain qu'il n'y avait personne. Il attendit encore un peu avant de faire demi-tour ; un vague soulagement se nichait en lui, quelque part, comme un rêve dont on ne se souvient plus en détail.

Il avait l'intention de reprendre aussitôt sa voiture mais finalement, sans trop savoir pourquoi, il s'assit sur la plus haute marche du perron. Il pouvait bien attendre un peu, peut-être les Laasonen allaient-ils revenir d'un moment à l'autre ; il savait que l'on avait terriblement besoin de lui sur le chemin de l'Étang, qu'il aurait dû participer à l'examen du corps, vérifier que l'on retenait ceux des badauds qui savaient vraiment quelque chose, interroger les enfants, repérer les endroits où il faudrait aller faire du porte-à-porte – mais il restait assis sur le perron chauffé par le soleil à écouter les bourdons butiner dans les lupins, comme hypnotisé par sa carte de police :

« Titulaire : Timo Juhani Harjunpää, inspecteur, police urbaine de Helsinki ».

« Hé ho ! Que faites-vous là ? »

Une femme maigre se tenait derrière la haie. Peut-être était-elle là depuis longtemps – elle arborait un air suspicieux et regardait son propre jardin comme si elle espérait de l'aide. Harjunpää se leva.

« J'attends les Laasonen. Sauriez-vous où ils sont ? »

— Ils sont partis en ville, il y a peut-être une heure. C'était elle qui conduisait. Ils ont même emmené le bébé.

— Et Orvo ? Monsieur Laasonen ? Est-ce qu'il était avec eux ?

— Bien sûr que non. Elle n'aurait pas pris le volant, sinon.

— Ont-ils dit quand ils reviendraient ?

— Évidemment pas. Et ça ne me regarde pas. Et en quoi est-ce que ça vous intéresse, d'ailleurs ? »

Harjunpää ne répondit rien. Ils se regardèrent.

« Vous êtes représentant ? demanda la femme.

— Oui.

— Qu'est-ce que vous représentez ? »

Harjunpää haussa les épaules.

« Oh, et puis vendez ce que vous voulez, dit la femme, vexée. Nous ne sommes pas preneurs. Les Laasonen non plus. Nous nous sommes mis d'accord pour ne jamais rien acheter, ni nous aboucher avec des inconnus, en général. Nous vivons en paix dans notre coin, comme ça. »

La femme lui tourna le dos. En partant, elle marmonna quelque chose d'un ton aigre.

Harjunpää se dirigea vers la grille.

« Sid Vicious ? » dit la fille, et elle regarda furtivement Harjunpää dans les yeux – puis elle se tourna vers le reste de la bande, prête à éclater de rire. C'était une maigrichonne qui pouvait avoir quatorze ans. Elle tira ses épaules en arrière, faisant pointer ses petits seins sous son T-shirt ; elle aurait pu être jolie si elle n'avait pas été aussi maquillée et si elle n'avait pas mastiqué du chewing-gum à s'en décrocher la mâchoire.

— Oui.

— J'sais pas... Ou plutôt si, je sais ! »

Harjunpää se redressa. Mais il ne caressait encore guère d'espoir – il se doutait de ce qui allait suivre.

« Tu vas devoir aller en Angleterre si tu veux le boucler, dit la fille. C'est ce type de la télé...

— O.K. Merci... »

Toute la bande s'esclaffa – d'un rire sonore et métallique qui roula dans les allées du centre commercial et fit se tourner les têtes vers eux.

« Allons-y Timo, chuchota Onerva. On va faire une petite pause en attendant que la clientèle se renouvelle... »

Ils prirent la direction du parking où se trouvait leur Lada. Harjunpää parcourut les dix premiers mètres d'un pas rageur ; il était habitué aux rebuffades depuis déjà des années, et à presque tout le reste – mais pas encore au rire auquel ils s'étaient à chaque fois heurtés ce soir-là ; il leur jetait plus que tout à la face l'indifférence totale du reste du monde pour leurs efforts. Mais malgré tout, Harjunpää gardait espoir – ils venaient seulement de commencer à passer réellement Kontula au peigne fin en sachant ce qu'ils cherchaient.

Ils en avaient appris bien plus qu'ils n'avaient osé l'espérer, la veille – l'examen de la scène du crime, qui paraissait voué à l'échec, avait en fin de compte été riche d'enseignements.

Sous les broussailles écrasées et piétinées, on avait trouvé grâce au détecteur de métaux une chaîne en argent cassée, avec un pendentif – ou plus exactement une plaque en forme de lame de rasoir, sur laquelle il était gravé « Sid Vicious ». Le bijou ne provenait pas d'une boutique de Kontula. L'importateur leur avait donné les noms de tous ses distributeurs – et il se pouvait que l'on retrouve dans les deux ou trois jours le bijoutier qui avait effectué

la gravure.

Thurman avait surveillé avec un soin jaloux le travail du légiste qui avait examiné le corps. Au moment de retourner ce dernier, il avait dit : « Stop ! » Et il avait eu le nez creux : on avait trouvé des empreintes de pas sous la victime. Certaines avaient été laissées par des tennis – comme celles relevées à Kaisaniemi –, d'autres par des chaussures à bout pointu, sans doute à semelle de cuir.

Les premières auditions avaient permis de recueillir le témoignage de trois personnes (deux qui promenaient leur chien et une qui rentrait de la confiserie industrielle où elle faisait les troishuit) qui étaient passées dans les parages aux alentours de minuit. Toutes avaient remarqué deux garçons qui traînaient sur le terrain de jeux.

La femme qui revenait de l'usine, à qui les garçons avaient crié des obscénités, avait donné d'eux la meilleure description ; l'un était grand et maigre, et se tenait comme avachi, l'autre était un petit blond. Tous deux étaient occupés à boire quelque chose.

L'étang du terrain de jeux avait été vidé. Au fond, on avait trouvé parmi d'autres détritiques quatre bouteilles de bière Viapori, brisées à coups de pierre. On avait aussi découvert, décorant des pâtés de sable laissés par des enfants, des capsules de la même marque, dont aucune ne portait la trace d'un ouvre-bouteille. Les empreintes digitales avaient eu le temps de disparaître, aussi bien sur les débris de verre que sur les capsules.

La division avait passé toute la soirée de mardi à Kontula – ils avaient fait le tour des immeubles proches du chemin de l'Étang, frappant à toutes les portes, la photo d'Orvo Laasonen à la main, et posé des centaines de fois les mêmes questions.

« Étiez-vous dehors hier soir ? Où, quand ?

— Avez-vous déjà vu cet homme ?

— Connaissez-vous un garçon du quartier qui se fait appeler Sid Vicious ?

— Savez-vous qui pourraient être des adolescents d'une quinzaine d'années dont l'un est grand et maigre, un peu voûté, et l'autre petit et blond ? »

Et quand il avait été trop tard pour oser sonner chez les gens, ils avaient continué dans la rue et dans les allées du centre commercial.

Le même soir, on avait pu joindre la femme d'Orvo Laasonen – elle était venue avec l'un de ses beaux-frères déclarer la disparition de son mari ; on n'avait pas encore, par contre, reconstitué en détail son itinéraire. Grâce au titre de transport resté dans sa poche, on avait quand même trouvé le conducteur du bus qu'il avait pris – l'homme se rappelait très bien Laasonen et il était sûr

qu'il était seul quand il était descendu à l'arrêt.

La journée de mercredi s'était passée à vérifier les informations et à poursuivre les auditions. Il était maintenant près de neuf heures du soir, Härkönen et Vähä-Korpela tentaient de se renseigner sur le dénommé Sid Vicious à la gare de chemin de fer, Onerva et Harjunpää faisaient la même chose, en plus du reste, à Kontula.

Harjunpää jeta son mégot par la vitre ouverte – une gerbe d'étincelles éclaboussa l'asphalte. Maintenant qu'il avait le loisir de rester un moment assis à ne rien faire, il éprouvait la même impression que deux fois déjà au cours de la journée ; il lui semblait qu'il savait quelque chose dont il ne comprenait pas la signification, qu'il aurait dû être capable de relier entre eux certains faits – et de nouveau, il se remémora le personnage de dur parodié à la télévision par Kenny Everet : Sid Vicious, qui portait un blouson de cuir clouté et une casquette d'uniforme.

Onerva mit le moteur en marche.

« Si on prenait le temps de passer à la division, par la même occasion, dit-elle. Norri peut très bien avoir du neuf. »

Harjunpää leva le doigt. Il paraissait perplexe.

« Réfléchis, Onerva, dit-il lentement. Où avons-nous vu un grand mec et un petit mec ? Tout récemment... »

Onerva tourna la clef, le moteur s'éteignit. Une ride se dessina entre ses yeux mi-clos.

« Je ne me rappelle pas, souffla-t-elle finalement. Mais je me demande – c'est comme de faire des courses et d'être sûr qu'on oublie quelque chose, sans arriver pour rien au monde à savoir quoi... »

— Les types qui ont volé l'Anglia.

— C'est ça. Et est-ce que le permanencier du Central n'a pas dit qu'elle venait de Kontula ?

— Le Sid Vicious de la télé porte une casquette. Et là-bas, au pied du grillage...

— Nom de D... Tim... »

Ils restèrent comme pétrifiés. Harjunpää sentit l'euphorie du triomphe bouillonner en lui. Ses pensées se bousculèrent un instant, à la poursuite les unes des autres, avant de commencer à s'ordonner – et avec le calme vinrent comme toujours les premiers doutes.

« Le père de celui qu'on a arrêté est policier... »

— Ah ? Tu ne me l'avais pas dit. »

Harjunpää sortit deux cigarettes.

« Mais qu'est-ce que ça prouve ? poursuivit Onerva. Il faut voir les faits. Et dis-toi bien que j'ai même vu un fils de pasteur au

bloc – il avait violé un professeur de musique, avec deux autres types. Comment s'appelait ce garçon ?

— Bergman – Mikael Bergman. Et il habite rue Jäkärälä, à Vesala, juste à côté de Kontula.

— On peut demander l'adresse exacte au Central et y passer tout de suite.

— Oui... »

Harjunpää se frotta le menton. Il se rappelait l'attitude de Bergman père. Et il songeait à ce que Lähteenmäki lui avait raconté. Il revoyait aussi le garçon, sur le banc du Dépôt – pauvre petit être au visage enfantin, aux yeux emplis d'angoisse et de désir de se confier. Harjunpää tira sur sa cigarette. Il ne voyait aucun moyen, dans l'immédiat, de déguiser l'affaire de manière que Bergman ne comprenne pas tout de suite de quoi il s'agissait.

« Si on attendait un peu avant de se précipiter, dit-il enfin. J'ai l'impression qu'il vaudrait mieux contacter d'abord Tiilikka et se renseigner un peu. Mais il n'y a aucune raison de ne pas tâter aussi le terrain – on va leur téléphoner. On verra déjà s'ils savent où était leur fils avant-hier soir. En fait, je ne serais pas étonné que Bergman l'ait menotté au pied de son lit...

— O.K. Il y a une cabine, là, à côté des taxis.

— Il ne doit pas y avoir tant de Bergman que ça, rue Jäkärälä... »

Harjunpää descendit de la voiture. La chaleur du soir l'enveloppa. L'air était lourd, humide. Et l'obscurité s'était faite plus tôt que les jours précédents – déjà dans l'après-midi, le ciel s'était couvert d'épais nuages d'un gris d'argile. Quelque part, au loin, on entendit un grondement sourd, sans que Harjunpää puisse déterminer si c'était le tonnerre ou un avion. Il ouvrit la porte de la cabine téléphonique.

Il y avait deux colonnes de Bergman. Il en trouva sept qui se prénommaient Nils, mais un seul habitait rue Jäkärälä. Harjunpää mit un mark dans la fente et composa le numéro.

« Bergman. »

La voix était féminine. Harjunpää se rappela soudain la façon dont madame Bergman s'était approchée de lui, à la porte, dans l'intention de lui demander quelque chose ; il passa d'un pied sur l'autre, indécis, réfléchit rapidement et dit :

« Est-ce que Mikael est là ? »

Il sentit aussitôt qu'il s'y était mal pris. La femme resta quelques secondes silencieuse, puis répondit :

« Non... Qui le demande ?

— C'est juste l'inspecteur Harjunpää, bonsoir...

— Bonsoir. »

Il eut l'impression que madame Bergman redoublait de prudence – ou que sa respiration trémulait, comme si elle avait couru au téléphone ou qu'elle venait de pleurer.

« J'aurais juste eu encore une ou deux questions à lui poser à propos de cette histoire de voiture, dit Harjunpää. Mais je peux rappeler demain... »

— Ce n'est pas la peine, dit madame Bergman. Mikael est à la campagne chez sa grand-mère. Nous l'y avons conduit directement, cette nuit-là. Mon mari... C'est sa punition. Il y restera jusqu'à la rentrée.

— Ah.

— Et on ne peut pas le joindre là-bas. Ma mère n'a pas le téléphone. Mais je vous assure qu'il est bien à Nastola... Je... je croyais que l'enquêteur qui s'est occupé de l'affaire avait promis... Est-ce que le dossier de Mikael ne devait pas être transmis au Bureau d'aide sociale à l'enfance ?

— Tout à fait. J'aurais juste eu une petite question... Je vous remercie. »

Harjunpää posa le récepteur. Il se demanda ce qu'il éprouverait si un fonctionnaire quelconque téléphonait à Elisa pour poser de vagues questions détournées sur lui ou sur les filles.

« Et zut... »

Les fins sourcils d'Onerva dessinaient deux arcs.

« Alors ? »

— C'est raté... »

Harjunpää se laissa tomber sur le siège ; il se sentait à la fois déçu et soulagé.

« J'ai eu sa mère au téléphone. Ils ont expédié le gosse chez sa grand-mère dès dimanche soir, en guise de punition. C'est à Nastola... »

— Et voilà, laissa échapper Onerva. Ceci dit, j'en étais à me dire que je trouverais complètement insensé que quelqu'un vienne prétendre que mon Mikko... Mais sait-on jamais. Les parents savent finalement si peu de chose. Et beaucoup ne veulent même pas savoir.

— On va quand même contacter Tiilikka, au cas où il saurait qui était l'autre garçon, le grand – c'est peut-être le bon, même si pour le coup de la voiture il était avec quelqu'un d'autre.

« Ici Central, est-ce que quelqu'un de l'équipe de Norri m'entend ? »

Harjunpää saisit le micro.

« Ici Huit-deux-cinq, Nykänen et Harjunpää, au centre commercial de Kontula. Nous étions sur le point de revenir à la division. »

— Parfait. Nous avons ici des clients qui réclament les enquêteurs chargés de l'affaire de Kontula. Norri a déjà un interrogatoire en train et un autre patient qui attend son tour.

— Nous arrivons. Mets-les dans la salle d'attente. »

Onerva démarra, la Lada s'engagea dans la Demi-Lune de Kontula. Harjunpää approcha encore une fois le micro de ses lèvres :

« Quel genre de clients est-ce ?

— Un homme avec deux garçons, paraît-il. Ça te suffit ?

— Oui. Merci. »

Onerva jeta un coup d'œil dans le rétroviseur et passa la quatrième. Dans le ciel, on entendit de nouveau gronder, mais on n'apercevait encore aucun éclair.

18

Les gamins

« Alors, qu'est-ce que vous avez à me dire, les enfants ?

— Ben, avec Tomppa, là, on voulait essayer son bateau...

— C'est celui de mon grand frère.

— Ah oui », fit Harjunpää, et le père du premier garçon, qui se prénommaït Harri, répéta un peu gêné, comme déjà dans l'ascenseur :

« Je ne voudrais pas vous déranger pour rien – ce ne sont que des histoires de gosses, après tout... Mais comme maman m'a raconté que des policiers étaient venus sonner à notre porte... »

Harjunpää fit un geste apaisant de la main et hocha la tête en direction des gamins. Ils devaient avoir à peine neuf ans. Harri tenait à la main un sac en plastique blanc contenant un gros objet anguleux.

« D'accord. Et ensuite ?

— On a été à l'étang qui est à côté de chez nous – près de l'endroit où on a tué cet homme. Et quand on est arrivé, il y avait déjà deux garçons, des grands. On a failli faire demi-tour.

— Ils étaient de l'autre côté de l'étang, là où il y a les grenouilles...

— Finalement, on y est allé quand même. On pensait qu'ils n'allaient pas rester là. Ils avaient l'air d'attendre quelque chose, ils regardaient tout le temps vers la rue. On voulait voir si on voyait bien les lumières du bateau, dans le noir... on y est allé et on l'a mis à l'eau...

— Et on voyait bien les lumières.

— Les autres sont tout de suite venus. Le plus grand a dit qu'il voulait jouer aussi – il croyait que c'était un bateau téléguidé... On a dit qu'on ne pouvait pas le piloter, qu'il revenait tout seul au bord. Il s'est fâché et il a dit qu'il allait nous montrer comment faire...

— Il a jeté une pierre dessus et le bateau a tout de suite coulé.

— Mais on voyait encore ses lumières, même sous l'eau.

— Très bien. »

Harjunpää prit un stylo et resta à le retourner entre ses doigts. En arrivant, il avait caressé le secret espoir que l'homme serait accompagné de deux adolescents, un grand et un petit – mais maintenant, sa légère déception s'était évanouie et il devait faire un effort pour ne pas dévoiler tout son intérêt aux garçons. Onerva

était assise sur une chaise, à côté de la porte, et balançait sa cheville d'avant en arrière.

Harri posa son sac sur la table et en sortit le bateau. La coque était en plastique blanc, mais le pont semblait en vrai bois. Il avait de petites lampes en forme de gouttes – une verte, une blanche et une rouge.

« La pierre l'a touché là, il est fêlé. Le moteur a pris l'eau et il ne marche plus.

— Quel dommage... »

Les garçons fixaient Harjunpää. Il avait vaguement l'impression qu'ils espéraient de lui qu'il répare le bateau par on ne sait quel tour de magie. Il l'effleura du bout des doigts.

« Que s'est-il passé ensuite ?

— Je me suis déshabillé et j'ai été le chercher. Il est à Marko, mon frère. Il aurait été furieux... »

Le garçon se tut, les yeux rivés au sol. Puis Harri dit :

« Il a été bête, il a même enlevé son slip. Et les grands se sont mis à le traiter de fille, ils ont dit qu'il n'avait pas de...

— Ah. Et est-ce qu'ils ont dit autre chose ?

— Après, quand Tomppa a réussi à repêcher le bateau, on leur a dit qu'on allait chercher notre père. Et ils nous ont dit d'y aller, qu'ils le tueraient.

— En fait, ils ont dit qu'ils tueraient de toute façon quelqu'un. »

Harjunpää fixait ses mains. Il n'osait même pas lever les yeux vers Onerva. Dans le couloir, on entendit une porte – quelqu'un était sorti du bureau de Norri. La climatisation chuintait au ras du plafond.

« Et après ?

— On n'a pas été chercher notre père parce qu'il n'était pas à la maison.

— Bien. Autre chose ? »

Les garçons haussèrent les épaules.

« Quelle heure pouvait-il être ? réussit à demander Harjunpää.

— Tard – parce qu'on a dû attendre qu'il fasse assez noir pour qu'on voie les lumières. Il était au moins onze heures.

— C'est un peu tard pour des enfants de cet âge, bien sûr, dit le père de Harri en évitant le regard de Harjunpää. Mais on s'est dit que pour une fois, en plein été. C'est difficile d'être sévère... Et Tomppa a la permission de minuit. Il faut savoir rester juste.

— Tout à fait », dit Harjunpää et il se garda encore plus soigneusement qu'avant de tourner les yeux vers Onerva. Mais il l'entendit remuer bruyamment sa chaise.

« Est-ce que vous sauriez décrire ces garçons ?

— Ben, Léo en tout cas est terriblement grand. Il est au moins

aussi grand que papa mais beaucoup plus maigre. Il avait un jean et une espèce de gilet et des tennis...

— Un instant, l'interrompit Harjunpää. Tu as dit Léo. Tu les connais ?

— Je connais Léo. Enfin, je sais qui c'est. Il habite dans le grand immeuble en face de chez nous, derrière le bois.

— Ce doit être le trois de la rue de la Chaumière », dit le père du garçon ; de la fierté perçait dans sa voix – il avait remarqué l'expression de Harjunpää.

« Tu connais son nom de famille ?

— Ça non. Mais l'autre, c'est Gusman. Léo l'a appelé comme ça au moins une fois. Mais on ne le connaissait pas. Il était plutôt gentil. Léo, lui, il est méchant. Tout le monde a peur de lui. Il invente toujours des trucs. Il a une lame de rasoir autour du cou et une fois, sur les fortifications, il a dit qu'il nous couperait la tête avec si on ne filait pas de là... »

Harjunpää ouvrit le tiroir du bureau et en sortit un formulaire ; le bout de ses doigts était si moite que le papier y resta collé.

« O.K. Et si on notait maintenant tout ça », dit-il aussi uniment que possible ; il était conscient qu'il devait tout faire pour éviter d'enthousiasmer les garçons – il savait avec quelle facilité les témoins transformaient leurs dires pour combler les désirs de l'enquêteur.

Une heure plus tard, Harjunpää avait raccompagné l'homme et les garçons jusqu'à la sortie. Onerva l'attendait avec Norri dans son bureau quand il remonta au quatrième. De petites taches rouges lui coloraient les joues.

« Jette un coup d'œil à ça, Tim... »

Elle lui fourra une feuille de papier dans la main. C'était la copie d'un procès-verbal du commissariat de Herttoniemi.

« JHE/R/9854/MTO, 3300. Rédacteur : Saarela. Chargé d'enquête : Lund. Déclarant : Rissanen Tuomas, syndic de la Société immobilière de Kontula.

Nature de l'infraction ou de l'affaire : détérioration volontaire.

Date et heure des faits : samedi 17.07. 02 h 30 – 03 h 20 approx.

Exposé des faits : Le syndic Rissanen a déclaré que la vitre d'environ 90 x 100 cm du panneau supérieur de la porte extérieure de l'escalier K de l'immeuble sis 3, rue de la Chaumière, qui appartient à la société immobilière qu'il représente, a été brisée à la date et à l'heure susdites au moyen d'une pierre d'environ 20 x 15 cm, qui a été retrouvée dans le hall d'entrée et remise à la police conjointement à la présente déclaration.

En interrogeant les locataires, le syndic Rissanen a appris ce qui

suit :

Risto Moijanen, retraité, demeurant dans l'appartement 121 de l'escalier susdit, a été réveillé à l'heure des faits par un cri provenant du pied de l'immeuble et, après avoir regardé par la fenêtre, a vu devant la porte extérieure un jeune homme de grande taille aux épaules légèrement voûtées, dont il sait qu'il habite dans le même escalier, qui tenait à la main un objet qui pouvait être une pierre. Peu de temps après, il a entendu un bruit de verre cassé. Moijanen n'a plus revu le jeune homme.

Marjo Ihalainen, employée de cuisine, demeurant au 123, a été réveillée par ledit bruit de verre et, après avoir ensuite regardé sur le palier par l'œillet de sa porte, a vu le jeune homme, qu'elle a reconnu comme étant Léo Melin, sans profession, demeurant dans le même escalier.

Le syndic Rissanen a déclaré déposer plainte et demander le remboursement des dommages, conformément à la facture qui sera ultérieurement présentée.

Auteur présumé : MELIN, Léo Johan, app. 198, esc. K, 3, rue de la Chaumière, 00940 Helsinki 94. »

Harjunpää inspira profondément. Il laissa lentement retomber ses mains. Pour une fois, Norri avait l'ombre d'un sourire aux lèvres. Les yeux d'Onerva brillaient, pleins de vie et d'excitation.

« Ça a fait tilt quand ce garçon a parlé de Léo, dit-elle doucement, comme si elle avait peur de casser quelque chose. Ce n'est pas un prénom très courant. Et pendant tout le temps que tu les as questionnés, je me suis demandé où je l'avais vu... Et puis ça m'est revenu. C'était sur le bureau de Härkönen, le quatrième dossier en partant du dessous de la pile – on serait tombé dessus d'ici quelques jours et Härkönen serait allé l'interroger ou l'aurait convoqué ici... »

Ils restèrent encore un moment plantés là, à se regarder en silence. Puis Norri s'éclaircit la gorge.

« Il faut y aller tout de suite, dit-il. Où sont les gars ?

— En patrouille, quelque part du côté de la gare de chemin de fer. Pallosalama a cru comprendre à la radio qu'ils avaient dans leur collimateur un dénommé Ljungberg, dont le pantalon était couvert de sang mardi matin.

— Si tu veux bien demander au Central de les rappeler ici. Ou qu'ils aillent directement à Kontula, plutôt. Donnez-vous rendez-vous là-bas. Et Onerva, va voir si ce Melin a une fiche ici. Si oui, apporte-la et prends toutes les photos de lui qu'il peut y avoir dans le dossier. Je vais m'arranger pour que quelqu'un vienne vous ouvrir la porte. Et il serait peut-être bon de s'occuper aussi du moyen de rechercher tous les Gusman qui habitent dans le

secteur... »

Harjunpää, resté seul, s'attarda encore un instant. D'une façon ou d'une autre, il sentait que tout serait bientôt terminé. Mais il n'éprouvait aucun soulagement. Un obscur pressentiment lui taraudait l'esprit, lointain et indéfinissable, si vague qu'il n'aurait même pas dû y prêter attention – il se sentait soudain la peau froide et tirée. Il s'aperçut qu'il fixait le trait noir au ras du plafond – laissé là par la semelle d'une chaussure, en signature d'un coup de pied.

Il pivota d'un bloc et ouvrit le tiroir du bas de son bureau, en sortit une bombe lacrymogène, la secoua au creux de son oreille et la glissa dans sa poche de poitrine. Puis il prit ses menottes. Il s'apprêtait à les passer à sa ceinture quand son regard s'arrêta sur la photo qu'il cachait au fond de son tiroir – elle représentait ses filles, assises au pied d'un sapin de Noël, Valpuri souriait tandis que Pauliina se suçait la lèvre d'un air boudeur. Il s'arracha à sa contemplation. Il repoussa le tiroir, se redressa, hésita un instant, puis s'accroupit d'un geste vif et le rouvrit. Il saisit du bout des doigts une cartouche à balle de plomb, tira son revolver, fit basculer le barillet et regarnit l'alvéole vide – juste en face du percuteur.

Ce n'est qu'ensuite qu'il empoigna le téléphone pour composer le numéro du Central.

Chez le méchant garçon

Harjunpää s'engagea tous feux éteints sur le parking, pour aller se garer entre une 4L et une vieille Amazon, aussi près que possible de l'immeuble. Seuls quelques lampadaires bleus éclairaient l'endroit.

« Huit-deux-cinq appelle Central », chuchota Onerva dans le micro collé contre sa bouche.

« Ici Central, j'écoute.

— Est-ce que vous avez pu joindre Härkönen et Vähä-Korpela ?

— On leur a bien envoyé un appel sélectif, mais ils n'ont pas répondu. »

Onerva se passa la langue sur les lèvres et jeta un coup d'œil à Harjunpää.

« Est-ce que Norri est au courant, et qu'est-ce qu'il dit ?

— Un instant, je lui téléphone », répondit le permanencier.

Harjunpää leur alluma des cigarettes, qui se reflétèrent tels deux yeux rouges dans le pare-brise.

« Huit-deux-cinq, ici Central. Norri vous fait dire de continuer à surveiller l'entrée de l'immeuble. Si Härkönen ne donne pas signe de vie d'ici un quart d'heure, on vous envoie une patrouille de la P.J. en renfort.

— Bien reçu... »

Harjunpää regarda l'immeuble. Son côté aveugle se dressait devant eux, tout noir, si haut qu'on ne voyait pas le toit.

« Qu'est-ce qu'ils fabriquent, nom de Dieu, siffla-t-il. L'agent d'entretien ne va certainement pas nous attendre toute la nuit... Onerva. Voilà ce qu'on va faire : je vais aller lui demander de laisser la porte ouverte. Et j'irai me poster dans l'escalier – à l'étage au-dessus, au cinquième. Toi, tu restes près de l'immeuble en face, derrière les arbres. S'il est chez lui et qu'il sorte, je te le ferai savoir et je le suivrai. S'il vient de l'extérieur, par contre, préviens-moi et monte après lui, en lui laissant un peu d'avance. Je l'empêcherai d'entrer dans l'appartement. Je... je le coincerai à la sortie de l'ascenseur. O.K. ? »

Onerva ne dit rien. Elle ne paraissait pas convaincue. Elle regarda Harjunpää dans les yeux.

« Norri nous a juste dit de tenir l'escalier à l'œil.

— C'est ce qu'on fait...

— O.K. Penses-y. Ne va pas tournicoter du côté de la porte des

Melin.

— Tu m’as déjà vu faire une chose pareille ? »

Harjunpää se tourna pour prendre sa radio portative sur le siège arrière. Il n’avait pas l’impression d’avoir jamais tenté de jouer les héros – pas plus qu’aucun autre enquêteur de la Brigade criminelle ; l’enterrement du dernier qui avait essayé remontait à plus de vingt ans, Harjunpää en avait juste entendu parler – il avait voulu plaquer aux jambes un directeur d’entreprise armé d’un pistolet.

Les numéros d’appel des radios portatives étaient encore plus longs que ceux des voitures. Harjunpää fronça les sourcils et prit le micro sur le tableau de bord.

« Central, ici Huit-deux-cinq. Nous nous scindons en deux avec chacun une radio portative. Noms de code Onerva et Timo. Préviens Härkönen quand il fera sa jonction avec nous.

— Ici Central, bien reçu, Onerva et Timo. »

Ils descendirent de voiture. Il ne pleuvait toujours pas. Il n’y avait pas un souffle de vent, la chaleur était désagréable, lourde d’humidité – on aurait dit qu’une fine pellicule vous collait à la peau. Harjunpää verrouilla les portières et lança les clefs à Onerva. Il n’y avait personne au pied de l’immeuble. Derrière les maisons, on entendait passer des voitures et, plus près, pétarader des motos. Dans d’invisibles hauteurs, le groupe Abba s’égosillait par une fenêtre ouverte : « I do I do I do ! »

Harjunpää toucha la main d’Onerva – ses doigts étaient froids, frissonnants comme sous l’effet d’un tic.

« Onerva, tu vas longer ce côté de l’immeuble et tourner le coin pour aller te poster à peu près au niveau de l’escalier. Quand les gars arriveront, explique-leur la situation et envoie-les tous les deux me rejoindre – on essaiera d’entrer dans l’appartement.

— Et moi ?

— Tu attends ici, pour surveiller qu’il ne nous prenne pas à revers. »

Onerva plissa les paupières. Elle faillit dire quelque chose, mais se contenta finalement de chuchoter :

« Tu as raison. Fais attention à toi. »

Elle s’éloigna d’un pas vif sur le bord du parking, tout en essayant de faire entrer sa radio dans son sac à bandoulière – Harjunpää savait qu’il contenait déjà un revolver et le plus petit modèle de matraque en caoutchouc de Nokia.

L’agent d’entretien attendait devant l’immeuble. Il était jeune et large d’épaules et, à sa façon de bouger, on voyait qu’il sortait du service militaire.

« Vous cherchez quelque chose pour notre histoire de meurtre ?

demanda-t-il.

— Si on veut. Un témoin, rien de plus.

— Non ! Si ç'avait été le meurtrier – je serais venu avec vous. Pour lui rendre la monnaie de sa pièce. Je l'aurais plié en douze et fourré dans la cuvette des chiottes et j'aurais vissé le couvercle, avant de vous le livrer. T'as pas idée de ce que je suis capable de faire... »

L'homme se tut soudain, comme s'il venait de comprendre à qui il parlait.

« Je veux dire que ça me rend dingue. Les collègues m'ont raconté, à la maintenance, ceux qui l'ont vu. Une vraie boucherie. Il avait les mains et les pieds sectionnés, les entrailles arrachées et enfoncées dans la bouche...

— Oui, enfin... Merci à toi. Et ne reste pas à tramer dans le secteur. »

La cage d'escalier était silencieuse et lugubre ; sous la peinture uniformément grise, les angles vifs du béton s'effritaient. Sur la longue liste de noms, Harjunpää trouva comme il se devait « Melin » au quatrième étage. Il appela l'ascenseur avant de monter par l'escalier.

Il arriva essoufflé au quatrième – il fumait beaucoup, trop, il le savait ; il avait essayé plusieurs fois d'arrêter : il tenait le coup un mois, puis commençait à se sentir déprimé, comme s'il avait perdu un moyen de protection efficace contre le monde entier. La porte des Melin était la dernière à droite avant la volée de marches qui montait vers l'étage suivant. Harjunpää s'arrêta et laissa sa respiration se calmer. Ce n'est qu'alors qu'il s'aperçut qu'il avait oublié de demander la clef de l'appartement à l'agent d'entretien.

« Flûte... »

Il pressa ses doigts sur ses tempes. Il voyait déjà Härkönen monter l'escalier en courant, Vähä-Korpela sur les talons, et lancer en hâte : « Vas-y, ouvre... »

Harjunpää se dit qu'il devait au moins vérifier la serrure – peut-être était-elle crochetable. Il s'approcha de la porte. De la lumière filtrait autour du cadre de la boîte aux lettres, comme s'il avait été arraché. Et, à l'intérieur, on entendait du bruit – des frôlements, des pas pressés, le choc sourd de quelqu'un heurtant un meuble. Harjunpää s'accroupit. Il poussa du bout des doigts le volet de la fente, lentement et prudemment. Le cadre entier bougea, laissant échapper un tintement métallique. Harjunpää se mordit la lèvre, attendit ; il lui sembla que l'on pouvait facilement détacher le tout et passer la main pour atteindre le verrou. Personne ne vint voir ce qui se passait. Harjunpää s'agenouilla.

Le vestibule était étroit. Cinq sacs-poubelles débordants étaient

posés contre le mur, parmi des boîtes de bière vides, aplaties. Au milieu du plancher traînait un long gilet de laine blanc. Un courant d'air apportait de l'intérieur une odeur de renfermé à laquelle se mêlait le parfum fraîchement vaporisé d'un déodorant ou d'une eau de toilette.

Quelqu'un sortit du séjour. C'était une femme. Ce devait être la mère de Léo, Kaarina Melin – d'après les Renseignements, ils étaient les deux seuls occupants de l'appartement. Harjunpää avait l'impression qu'elle venait de rentrer. Mais elle se pencha vers le miroir et se mit un peu de rouge à lèvres sur les joues, l'étala d'un geste – elle s'apprêtait donc à sortir. Elle ne faisait que passer ; quelqu'un l'attendait certainement quelque part, dans un bar ou ailleurs.

Harjunpää eut à peine le temps de comprendre qu'elle se baissait déjà pour ramasser son gilet. Puis l'interrupteur cliqueta et l'entrée se trouva plongée dans l'obscurité. Harjunpää se dressa d'un bond mais n'eut pas le temps de s'éloigner – le verrou claqua, la porte s'ouvrit.

« Seigneur...

— Bonsoir. Et pardon. J'allais sonner. Je suis l'inspecteur Harjunpää, de la police judiciaire. Est-ce que Léo est là ? »

La femme pressa ses mains sur ses seins, recula, heurta quelque chose. Harjunpää s'avança sur le seuil et alluma la lumière. Il glissa la main sous le revers de sa veste, sentit le métal froid de son revolver. Il tendit l'oreille. On n'entendait que le halètement, le gémissement, presque, de la femme – les profondeurs de l'appartement étaient silencieuses. Harjunpää réfléchit que la mère de Léo n'avait parlé à personne et avait éteint toutes les lumières avant de sortir. Il resta cependant sur ses gardes. Il se rappelait le pressentiment qu'il avait eu, au bureau.

« Qu'est ce que vous lui voulez encore, à ce vaurien ? » gémit la femme, prenant appui sur le mur. Elle était ivre, bien plus que Harjunpää ne l'avait cru – ses yeux brillaient, humides, et on voyait qu'elle devait faire un effort pour empêcher le monde de tourner.

« On a déjà vu défiler tous les poulets de la création... Vous allez bien sûr le mettre au trou ?

— Nous avons à bavarder, en tout cas.

— Bavarder ? Mon cul ! »

Elle fit un pas en avant, vacilla et saisit Harjunpää par le bras – elle sentait le musc et le mauvais alcool qu'elle avait bu tout au long de la soirée.

« Mets-le en taule ! cria-t-elle, le visage tordu par une grimace. Mets ce monstre en taule – que je puisse avoir la paix ne serait-ce

que quelques jours... Il ne me laisse jamais tranquille... Il est toujours après moi ! Il me prend tout ! Il prend mon argent et mes bouteilles et ma nourriture, il prend les couvertures de mon lit ! Je ne... je n'en peux plus ! »

Harjunpää tira la porte, les plaintes de la mère de Léo cessèrent d'éveiller les échos du palier. Il dégagea son coude des doigts qui l'agrippaient. Il voyait à son expression qu'elle alimentait elle-même sa colère, faisant tout pour la faire monter – mais il ne comprenait pas où elle voulait en venir ; il commençait à avoir l'impression qu'elle essayait surtout de le chasser de l'appartement. Il glissa sa main plus près de son revolver, tentant de regarder par-dessus l'épaule de la femme dans la pièce principale.

« O.K. Dites-moi seulement où je peux trouver Léo... »

— Où ? pantela-t-elle. Comment diable est-ce que je le saurais ? Il n'est pas ici, en tout cas. Léo, tu es là ? »

Harjunpää l'écarta de son chemin, entra dans le séjour, se plaqua aussitôt contre le mur et alluma la lumière. Il n'y avait personne. Le lit était défait, les draps bigarrés de teintes grises tortillés. Sur la table, une grande tache poisseuse s'étalait au milieu des bouteilles et des mégots. La femme le rejoignit, toutes voiles dehors. Elle riait, maintenant – d'un rire fatigué, sans joie, où ne perçait aucune moquerie. Harjunpää gagna d'une enjambée la porte de la cuisine – de la vaisselle sale s'empilait sur l'évier et sur la cuisinière, le sol était jonché de débris d'un saladier vert et de restes desséchés de nourriture. Le réfrigérateur stridulait bruyamment.

Harjunpää se retourna. La femme avait porté une bouteille à ses lèvres, avalait goulûment la goutte qui restait au fond. Harjunpää jeta un regard méfiant à la porte qui lui faisait face – il y avait au moins une pièce de plus.

« Sérieusement, fourre-le en cabane, dit la mère de Léo sans animosité, d'un ton presque indifférent. C'est un criminel comme son père – c'est avec lui qu'il a fait son premier coup, d'ailleurs... Ils ont volé des panneaux de chêne dans un parc à bois de Herttoniemi, parce qu'un copain en avait besoin. Et maintenant Jo moisit quelque part dans une prison suédoise, Dieu sait où – Johan Melin, le père modèle de Léo. Et la place de son fils aussi est en taule, il en a toujours suffisamment sur la conscience pour ça... »

— Avez-vous la moindre idée de l'endroit où il peut être ?

— Il doit dormir quelque part – les affaires de ce bon à rien ne m'intéressent pas... Mais il passe ici presque toutes les nuits. Il lui faut toujours quelque chose – à manger, à boire, des vêtements. Je lui ai dit plusieurs fois de fiche le camp, définitivement. Mais non.

Il s'accroche à moi comme un moutard à un nichon et sabote tout ce que j'essaie de faire...

— Vous connaissez les noms de ses copains ? »

La femme rejeta la tête en arrière, fouettant l'air de ses cheveux teints en roux.

« Fichtre non. Et il me maltraite. Il me bat, il me bourre de coups de pied... Une fois, il m'a attrapée par les cheveux et il m'a cogné la tête par terre... » Elle prit soudain un air malheureux, presque douloureux – Harjunpää crut qu'elle allait pleurer. Mais elle laissa échapper un rire amer, avança la hanche et retroussa sa jupe.

« Regarde ces bleus ! dit-elle d'une voix aiguë. Il m'a fait ça avec ses godasses... »

Harjunpää vit une cuisse blanche, une tache sombre, le bord soyeux d'une culotte, de la dentelle.

« Laissez. Je ne suis pas médecin... »

Ses doigts tripotaient le bouton du bas de sa veste.

La femme rabattit sa jupe et saisit son sac à main sur la table. Son expression avait changé. Elle était si triomphante qu'elle en était presque cruelle. Et elle rit de nouveau, mais cette fois d'un rire de gorge roucoulant, libéré.

« Tu as vu, fiston – je ne suis pas encore une vieille peau, j'ai toujours mes chances. À condition que tu coinces ce merdeux. Fais comme tu veux, mais attrape-le. Planque-toi ici, si ça t'arrange... »

En quelques enjambées, elle était passée dans l'entrée. Harjunpää se précipita derrière elle.

« Un instant encore, madame Melin... »

— Salut, gamin... »

La porte claqua. Harjunpää posa la main sur la poignée, la lâcha aussitôt. On n'entendait plus dans l'escalier qu'un bruit de talons décroissant.

Harjunpää plissa les paupières ; ils n'auraient jamais de meilleure occasion d'arrêter Léo. Il revint lentement dans le séjour et sortit sa radio portative de sa poche de poitrine, monta le son au maximum.

« Onerva, ici Timo, tu me reçois ? »

— Je te reçois. J'ai déjà essayé de te contacter deux fois. Les gars sont arrivés il y a un moment.

— O. K... Je suis dans l'appartement des Melin – seul... Dans un instant, tu vas voir sortir une femme rousse, pas mal éméchée. C'est la mère de Léo. Dis à Härkönen de la suivre et de voir avec qui elle a rendez-vous – et qu'il nous prévienne quand elle fera mine de rentrer. Toi, reste où tu es, mais envoie Vähä-Korpela me rejoindre dans l'appartement.

— Compris, dit lentement Onerva. Elle ne savait pas où se trouvait son fils ?

— Non. Mais il passe toutes les nuits à la maison chercher de la nourriture ou autre chose. Je t'expliquerai plus tard... »

Harjunpää alla à la porte de la chambre de Léo. Elle était meublée d'un lit et d'une table couverte de bric-à-brac, d'un plafonnier, d'un immense fauteuil défoncé.

La penderie était ouverte – de son contenu hâtivement fouillé dépassaient un T-shirt et un pantalon de velours bleu. Quelques bouteilles de bière et des pièces détachées de moto traînaient sur le sol. Deux affiches, au mur, représentaient une femme nue et un groupe de rock hétéroclite. Sur le béton brut, il était écrit au feutre noir : « Dehors, la vieille – je suis ici chez moi ». C'était signé « Sid ».

Chemin de la Fermière

Onerva se tenait contre le mur, les mains sous les fesses. Le béton rugueux lui picotait la paume sur laquelle elle s'appuyait – elle changea une nouvelle fois de position et regarda sa montre au passage. Minuit cinq. On aurait pu croire qu'il était beaucoup plus tard. Onerva leva les yeux – on ne voyait ni lune ni étoiles, juste des nuages, lourds d'obscurité, parcourus par moments, très loin au sud, de lueurs bleutées. On n'entendait aucun roulement de tonnerre, mais des bourrasques annonciatrices d'orage secouaient de plus en plus souvent les pins.

De temps à autre, quelqu'un entrait dans l'immeuble – les cages d'escalier étaient nombreuses – mais aucun passant n'avait encore mis Onerva sur le qui-vive. Quelques instants lui avaient suffi pour graver dans sa mémoire la photo de Léo Melin – elle se rappelait avec précision son visage allongé, comme étiré, et, plus important à cette distance, ses épaules étroites, affaissées vers l'avant.

Une moto qui arrivait de la direction du chemin de l'Étang longea la façade en cahotant et disparut vers le parking. Onerva plissa les yeux, épiant le grondement du moteur – la moto tourna en rond avant de s'immobiliser un instant. Puis elle revint. Onerva s'écarta du mur et s'accroupit pour mieux voir entre les arbres.

La moto roulait doucement. Ses phares étaient maintenant éteints. Les pieds du conducteur raclèrent le sol – puis il s'arrêta, appuyé d'une main au poteau d'un séchoir à linge. Onerva respirait à petits coups. Le motocycliste était un grand garçon maigre – il observa les alentours d'un air inquiet, puis leva les yeux comme s'il essayait de repérer une fenêtre. Il eut l'air de vouloir mettre pied à terre, mais se ravisa – Onerva n'attendit pas un instant de plus. Elle fit glisser la fermeture éclair de son sac et saisit sa radio. Un voyant rouge s'alluma quand elle appuya sur la commande.

« Onerva appelle Timo, tu me reçois ?

— Je te reçois.

— Léo est en bas. Il est à moto, à une trentaine de mètres de l'escalier, et il hésite – il a l'air d'avoir flairé quelque chose, il va filer d'un moment à l'autre...

— Est-ce qu'il t'a repérée ?

— Je ne pense pas. Mais il est passé par le parking et il a certainement vu nos voitures.

— Préviens-moi tout de suite s'il entre dans l'immeuble. Je vais descendre. Vähä-Korpela reste ici. Et, Onerva, si tu peux, essaie dès maintenant de te rapprocher discrètement de la voiture, au cas où il filerait. Tiens-nous au courant.

— Compris.

— Et ne tente rien toute seule.

— À moins d'y être obligée... »

Onerva se mordilla la lèvre à petits coups rapides. Elle se sentait frustrée de ne rien pouvoir faire seule – la distance était trop grande, une cinquantaine de mètres, Léo était à moto, elle à pied ; mais il y avait des arbres entre eux – il lui semblait qu'il ne pourrait pas la voir tant qu'elle resterait à l'abri de la façade obscure.

Elle prit une profonde inspiration et se redressa, puis se rapprocha à pas de loup du coin de l'immeuble. Elle songea qu'elle devrait ensuite marcher normalement – c'était sans doute ce qui éveillerait le moins l'attention.

Harjunpää tourna le verrou et ouvrit la porte de l'appartement.

« Et si on attendait ici tous les deux, malgré tout, dit tranquillement Vähä-Korpela, quelque part dans les ténèbres de l'entrée. Peut-être qu'Onerva a mal évalué la situation – il va peut-être quand même monter... »

— Non », dit Harjunpää d'une voix plus tendue qu'il n'aurait voulu – il regrettait, presque démesurément, d'avoir envoyé Härkönen pister la mère de Léo au lieu de lui demander de rester dehors avec Onerva. « Elle est seule en bas. Et il se serait déjà décidé, s'il avait voulu monter. Mais tiens-toi prêt à intervenir si on t'appelle.

— Bien sûr... »

Harjunpää se glissa sur le palier et referma la porte. Après l'obscurité de l'appartement, la pénombre qui filtrait des fenêtres lui suffisait amplement. Il dégringola l'escalier aussi vite qu'il put, tout en essayant de ne pas faire de bruit et d'écouter si Onerva l'appelait ou si la porte du bas s'ouvrait. Il colla la radio contre son oreille et sentit l'antenne vibrer en frôlant par moments les murs.

« Onerva appelle Timo... »

Harjunpää s'arrêta dans un crissement de semelles.

« Il est parti ! lança Onerva. Des gens sont arrivés et il a pris peur. J'ai essayé de l'arrêter... Il a failli m'écraser... Il se dirige vers le centre commercial... »

Onerva haletait – elle devait courir. Harjunpää fonçait déjà lui aussi – il descendait quatre à quatre, accroché à la rampe qui lui brûlait la paume. Quelque part, en haut, une porte claqua, puis l'escalier fut ébranlé par d'autres pieds que les siens – Vähä-

Korpela avait reçu le message. Harjunpää força l'allure. Derrière les fenêtres, on apercevait déjà des pins, il ne devait plus être loin du rez-de-chaussée.

Harjunpää jaillit à l'extérieur, plongeant tête baissée dans l'air parfumé de la nuit. Sous le porche, il y avait des jeunes, il n'eut pas le temps de voir si c'étaient des filles ou des garçons, ni combien ils étaient – il courait vers l'endroit où ils avaient laissé leur voiture. Les jeunes crièrent dans son dos quelque chose qu'il ne comprit pas – ses chaussures claquaient sur l'asphalte et il haletait. Il crut entrapercevoir une moto, loin derrière les arbres. Puis les feux arrière de la Lada tournèrent le coin de l'immeuble. La vive lumière du feu de recul trouait la nuit, le moteur grondait. Onerva lui fit signe de se dépêcher. Harjunpää jeta un coup d'œil en arrière.

« Vähä-Korpela ! cria-t-il. Prends votre voiture ! On va essayer de le suivre ! » Puis ses doigts trouvèrent la poignée, il ouvrit d'un geste la portière et se jeta sur la banquette.

Onerva appuya sur l'accélérateur et tourna le volant, la voiture s'inclina, vira à droite – le pneu gémit en touchant l'aile, la bavette de protection racla le sol ; Onerva passait déjà la troisième.

« C'est un genre de mini-moto, dit-elle d'un ton égal. Bleu foncé. Il a pris entre les arbres, en direction du centre commercial. Il n'a pas de casque... »

Harjunpää tourna le bouton de la radio, s'empara du micro et se tint prêt. Onerva freina, les pneus hurlèrent. La rue se terminait par un espace plus large où l'on pouvait faire demi-tour. Le centre commercial s'ouvrait à gauche, le chemin du Fermier à droite, rectiligne et désert.

« Là-bas ! s'écria Onerva. Il a pris par l'escalier. Il va couper à travers le centre commercial... »

Elle enclencha le levier de vitesse et poussa le moteur.

« On ne passera pas, avec la voiture ! s'alarma Harjunpää. Il faut faire le tour !

— Il aura eu le temps de filer », grogna Onerva, les dents serrées ; elle accéléra, escalada la bordure de pierre du trottoir et fonça vers la pelouse. Harjunpää jeta ses bras en avant pour se protéger. L'escalier resta à gauche. Le capot plongea vers le sol, les buissons griffèrent les portières – la Lada rejoignit l'asphalte du parking ; ils dépassèrent en un éclair la cabine téléphonique, puis la borne de la station de taxis.

Onerva tourna brutalement à gauche vers le centre commercial. Ils passèrent sous l'auvent du bâtiment, parvinrent à l'arrière, prirent un nouveau virage serré à gauche – et se trouvèrent face à la galerie marchande qui courait sur toute la longueur de

l'ensemble. Onerva alluma les phares d'un geste et appuya sur l'accélérateur.

« Vähä-Korpela, tu m'entends ? haleta Harjunpää dans la radio.

— Affirmatif. Je suis rue de la Chaumière, un peu avant le carrefour de la route de Kontula. Dans quelle direction est-ce qu'il va ?

— Je ne suis pas sûr. Il a traversé le centre commercial – il est peut-être sur le chemin piétonnier qui va au terrain de sport. Essaie de prendre quelque part du côté de la rue de l'Enclos pour lui couper la route !

— On va essayer. »

Ils passèrent en trombe devant les vitrines et les enseignes lumineuses. Onerva klaxonna – deux jeunes enlacés sautèrent sur la pelouse, quelqu'un agita le poing dans leur direction, un ivrogne titubant tendit la main vers eux et ouvrit la bouche pour crier. Harjunpää serrait les mâchoires ; il craignait à chaque instant d'entendre le hurlement de la tôle contre le mur.

« Attention ! jeta Onerva. On va prendre à droite par le chemin de la Fermière... »

Elle parlait presque en fausset. Son visage était méconnaissable, tendu, si concentré qu'il en avait quelque chose d'effrayant. Elle freina, rétrograda – l'avant piqua du nez – et tourna le volant à droite en se penchant du côté de Harjunpää. Ses longs cheveux blonds lui balayèrent le visage et il eut le temps de penser qu'ils sentaient son parfum. Puis le chemin de la Fermière s'ouvrit devant eux, large et asphalté. Il descendait en pente douce pour passer sous la route de Kontula, vers une destination invisible. À l'extrême limite du faisceau des phares, on aperçut un éclair rouge, comme si la lumière avait frappé un réflecteur.

« Le voilà ! »

Arbres et buissons défilaient à l'extérieur, mêlés en une sombre jungle.

Harjunpää essaya de déglutir pour affermir sa voix et appuya sur la commande.

« Central. Ici Huit-deux-cinq !

— À toi.

— Notre client de Kontula nous a filé entre les doigts. Il conduit une mini-moto bleu foncé et se dirige vers le terrain de sport par le chemin de la Fermière. Un grand type maigre, seize ans – Léo Melin. Il peut être dangereux. Il est recherché pour deux meurtres. Demande si nécessaire son signalement précis à Norri, à la brigade. Si tu pouvais avertir toutes les patrouilles...

— Ici Central, bien reçu. Appel à toutes les voitures en circulation dans le secteur de Kontula... »

Harjunpää crut discerner dans la lumière des phares la traînée de gaz d'échappement bleue d'un moteur à deux temps – il eut même l'impression de sentir son odeur, la même que celle de sa Wartburg. Il pensa au garçon qui chevauchait la moto – ses mains tenaient le guidon, manipulaient la manette des gaz, les vitesses, l'air sifflait à ses oreilles et lui arrachait des larmes ; et dans son esprit palpitait une terrible peur qui le poussait à filer de plus en plus vite sur sa machine aveugle. À peine deux jours plus tôt, il en avait été tout autrement – ce même garçon avait soulevé la grosse pierre grise qui se trouvait maintenant dans un coin du garage de l'hôtel de police, toujours aussi lourde et sale.

L'asphalte s'arrêtait là. La voiture buta sur le sable, des gravillons crépitèrent sous les ailes. À droite se dressaient des lampadaires et un bâtiment qui ressemblait à une école, à gauche s'étendait le terrain de sport, sombre et désert. Onerva ralentit. Harjunpää se pencha vers le pare-brise.

« Il y a des traces de pneus ! Continue tout droit. Il va si vite que le sable a volé... »

Onerva accéléra, mais freina aussitôt. Ils étaient parvenus à la lisière du terrain de sport. Devant eux, il y avait une petite construction servant de vestiaire et un talus planté d'herbe, des buissons, des troncs de bouleaux blancs scintillant dans la lumière des phares. Onerva tira sur le frein à main. Harjunpää jaillit de la voiture.

Il vit tout de suite la moto. Elle était couchée dans les hautes herbes, la roue avant dressée vers le ciel. Il l'atteignit en quelques enjambées et la toucha du doigt, faillit se brûler. Il se redressa et réfléchit rapidement. Il était difficile de courir à travers bois dans l'obscurité, il le savait par expérience – le garçon pouvait très bien se trouver à quelques dizaines de mètres, tapi derrière un buisson, à attendre qu'ils s'éloignent ; avec un chien, ils auraient eu toutes leurs chances – mais il n'était pas dit qu'une patrouille cynophile soit de service ce soir-là et, de toute façon, le temps qu'elle arrive, Léo aurait pris une avance décisive s'il avait l'idée de continuer à fuir. Harjunpää retourna en courant à la voiture.

Onerva avait laissé aller sa tête contre le repose-nuque, les mains abandonnées sur les genoux ; elle était pâle et respirait la bouche ouverte, sa poitrine se soulevait et s'abaissait à un rythme rapide. Harjunpää saisit la torche qui se trouvait sous le tableau de bord, côté passager.

« Onerva. Beau travail – tu devrais demander ton transfert définitif dans notre division, quand ce sera terminé... Mais pour l'instant, indique à Vähä-Korpela où nous sommes – le mieux serait qu'il aille de l'autre côté du bois, vers la rue Humikkala.

Explique aussi la situation au Central, et demande un chien. Et puis si tu pouvais tourner la voiture pour que les phares éclairent toute la bordure du terrain. Ensuite, tu prendras la deuxième lampe et tu iras voir de l'autre côté. Mais ne va pas plus loin. Reste dans la rue. Et si on peut avoir un chien, empêche-les d'entrer avec dans la forêt avant que j'en sois sorti. Je vais juste jeter un coup d'œil en lisière, mais sans insister...

— Tim...

— Oui ?

— Non, rien. Faisons comme ça.

— O.K. »

Près de la moto, l'herbe poussait à hauteur de mollet. Harjunpää resta quelques secondes immobile à fixer le sillon de tiges couchées conduisant à la forêt. Puis il écarta les pans de sa veste, posa la main sur la crosse de son revolver, fit sauter le bouton-pression de l'étui, sortit l'arme ; il pointa son lourd canon sombre en diagonale vers le sol. Puis il prit une goulée d'air et partit d'un pas vif en direction du bois – les hautes herbes crissèrent sous ses pieds tandis que son ombre dansait, longue et noire, d'un tronc d'arbre à l'autre.

À une vingtaine de mètres, Harjunpää tomba sur un étroit chemin parallèle au terrain de sport, en partie pavé. Il hésita, ne sachant par où continuer. Puis il remarqua les framboisiers, de l'autre côté de la chaussée – le sillage de Léo y était encore plus visible que dans l'herbe : chaque branche cassée, chaque feuille retournée scintillait d'une pâleur argentée. Des rochers se dressaient derrière les ronces – et, quelque part dans leur direction, on entendait comme des roulements de pierre sur les pentes d'une gravière. Harjunpää s'enfonça dans les buissons, courbé en deux. À ce moment, le grondement d'un moteur retentit sur le terrain de sport – Onerva faisait demi-tour ; le bois se trouva soudain plongé dans une totale obscurité. Harjunpää alluma sa lampe – sa lumière, après celle des halogènes, lui parut pâle et rougeoyante.

Il se trouva bientôt au flanc d'une colline escarpée. Elle était coupée par un fossé, peut-être une ancienne tranchée. Il s'arrêta et l'éclaira – l'excavation se prolongeait à droite comme à gauche, sinueuse, tapissée de détritiques et de buissons entiers, déracinés, comme si la zone avait été défrichée ; quelque part sous les branchages, on entendait fuir de petites pattes craintives. Il était certainement impossible de se déplacer au fond sans provoquer un vacarme audible de loin. Harjunpää écouta encore un moment. Sur la gauche, à distance, un chien clabaudait ; dans la direction de la ville, on percevait, faible et lointain, le hululement d'un véhicule

prioritaire ; une bourrasque fit soudain bruire les arbres et les buissons. Harjunpää dirigea le faisceau de sa lampe devant lui et franchit la tranchée d'un bond.

Il parvint rapidement à un plateau rocheux où ne poussaient que quelques arbres. La nuit n'était plus aussi noire, les nuages se teintaient de lueurs claires et, à un kilomètre à peine, on voyait briller les lumières de la zone pavillonnaire. Harjunpää éprouva soudain une impression désagréable – il sentait peser sur lui un regard insistant ; il éteignit sa lampe et s'accroupit, tendant l'oreille ; au loin, le vent gémissait, mais autour de lui l'air était calme – il n'entendait pas non plus de mouvement, ni rien d'autre, à part le battement de son pouls et le tic-tac de sa montre à son poignet ; il était pourtant certain que des yeux fureteurs l'observaient, inquiets, à l'abri d'un rocher ou d'un arbre.

Harjunpää serra plus fort la crosse de son revolver – sa main l'avait mouillée. Il passa machinalement le pouce sur le quadrillage du chien, se racla la gorge.

« Sors de là, Léo ! cria-t-il soudain. Je te vois ! »

Ses mots roulèrent sur les rochers, se réverbérèrent, moururent lentement. Mais il ne se passa rien – personne ne lui répondit, ni ne partit en courant. Harjunpää déglutit lentement. Il commençait à croire qu'il était inutile de s'obstiner sans renforts. Le plus sage était de retourner tout de suite à la voiture.

Harjunpää fit quelques mètres sur le côté, ployé en deux, alluma sa lampe et promena son faisceau autour de lui – la lumière ne révéla rien d'autre que des pierres et quelques piquets de fer plantés dans le roc. Il se redressa. Presque à ses pieds, il remarqua un sentier de sable. Sa surface meuble était sillonnée de traces de roues laissées par des motos et des bicyclettes, mais il s'y détachait surtout nettement les empreintes fraîches de quelqu'un qui avait couru là à l'instant. Harjunpää s'accroupit et retint son souffle – il crut distinguer par endroits un motif qui ne lui était que trop familier. Il sprinta sur une trentaine de mètres dans la direction des traces. Le plateau rocheux se terminait par un aplomb. Le sentier s'arrêtait là. Une sorte de cheminée en béton, à moitié désagrégée, sortait du sol. Harjunpää ne prit pas le temps de se demander ce que c'était – il s'approcha d'une enjambée du bord et éclaira le vide : le précipice était profond de trois mètres, peut-être plus – mais il y avait plus loin des langues de rocher qui formaient comme des marches géantes. Et des milliers de promeneurs les avaient utilisées – la mousse et le lichen étaient complètement arrachés. Harjunpää se baissa et se laissa tomber sur le premier gradin, le traversa, sauta sur le suivant.

Parvenu en bas, il éteignit sa lampe. Il resta immobile au pied

de la muraille rocheuse qui se dressait derrière lui, avalant toute la lumière. Elle absorbait aussi les bruits de la ville – on aurait pu se croire dans une forêt profonde, loin de tout lieu habité. Dans l'air flottait un parfum de mousse humide. Il s'y mêlait, à peine perceptible, une odeur de fer rouillé et de roches souterraines suintantes d'humidité.

Harjunpää ralluma sa torche. Sur le sol, il y avait des restes de feux de camp et des éclats de verre. Il parcourut quelques mètres, attentif à ne pas piétiner les débris. Une brèche verticale s'ouvrait dans les rochers. Elle se terminait par une sombre bouche béante ; l'ouverture, à peine plus haute qu'un homme et large de deux mètres, était encadrée par des montants de fer rouillés où pointaient des gonds de l'épaisseur du poignet. Harjunpää s'avança lentement, puis s'arrêta. Il se rappelait vaguement qu'il subsistait de la ceinture de fortifications édifiée autour de Helsinki au début du siècle une douzaine de tunnels creusés dans le roc, pour la plupart murés – il devait se trouver devant l'un de ceux qui, pour une raison ou une autre, étaient encore accessibles.

Harjunpää continua sur la pointe des pieds, mais, à un mètre de l'ouverture, il s'arrêta de nouveau ; il répugnait inexplicablement à entrer dans le souterrain – il lui inspirait la même terreur surnaturelle que bon nombre de choses effrayantes quand il était enfant : comme s'il craignait qu'une substance glaciale lui tombe dessus du plafond ou qu'une main verte et moussue sorte d'un recoin pour le saisir. Sa raison lui disait que rien de tel ne pouvait se produire, que le tunnel était vide et qu'il devait l'inspecter car c'était le seul endroit pouvant servir de cachette. Mais ensuite, il eut de nouveau le sentiment qu'on le fixait.

« Et merde... »

Harjunpää posa le doigt sur la détente de son arme et serra plus fort sa lampe, rentra le cou et franchit le seuil. Il se trouva dans une antichambre aux murs de béton. Le sol était jonché de déchets – des troncs de sapin, la carcasse de tôle blanche d'une machine à laver, une botte en caoutchouc, un siège de voiture dont il ne restait que le cadre et les ressorts ; la ferraille cliqueta sur son passage et il entendit, dessous, un clapotement d'eau. L'odeur souterraine se fit plus insistante. Quelque part, des gouttes tombaient doucement.

Au fond de l'antichambre, un tunnel creusé dans le roc partait presque à angle droit vers la gauche. Harjunpää jeta un coup d'œil à l'intérieur. L'obscurité était si épaisse qu'elle absorbait toute la lumière de sa lampe. Il discernait vaguement les parois irrégulières, mais pas le sol – il était recouvert d'une eau aux reflets brunâtres ; il y en avait au moins quarante centimètres, et

sa profondeur semblait aller en augmentant. On apercevait au fond un seau en fer blanc sans anse.

Harjunpää tendit l'oreille – il perçut sa propre respiration, répercutée par les murs, et de lointains clapotis ; certains étaient si faibles qu'on les distinguait tout juste – le tunnel devait mesurer plusieurs dizaines de mètres. Mais on ne pouvait l'explorer sans embarcation. Harjunpää respira, soulagé, tourna les talons et sortit à grands pas.

Plutôt que de grimper sur les rochers, il les longea en courant vers la gauche. Au bout de quelques minutes, il se frayait un chemin, haletant, à travers les buissons bordant le terrain de sport. Les phares de la Lada brillaient à deux cents mètres, et la torche d'Onerva se mouvait un peu plus loin.

« Onerva ! cria Harjunpää. C'est moi – Tim ! »

Elle s'arrêta et se tourna dans sa direction. Au bout de la rue de la Poterne, le double gyrophare de la patrouille canine approchait rapidement.

Dans le souterrain

Mikael était étendu sous la tente, dans le noir. Il ne savait plus s'il avait les yeux ouverts ou fermés – l'obscurité restait la même – mais il avait l'impression qu'ils étaient ouverts ; sinon, il aurait certainement de nouveau vu l'homme étendu par terre – et sa tête quand Léo avait levé la pierre pour la deuxième fois.

Mikael se recroquevilla encore. Maintenant qu'il avait deux couvertures sur lui, il ne tremblait plus autant de froid. Il faisait aussi moins humide – avec Léo, ils étaient allés à l'autre extrémité du tunnel et avaient curé avec des branchages le conduit qui y débouchait. Il était trop étroit pour qu'on puisse s'y glisser, mais l'air y circulait désormais ; l'atmosphère avait séché et la fumée se dissipait plus vite – et dans la journée, il tombait du conduit un rai de lumière grise.

On entendit de nouveau du bruit.

Mikael eut l'impression qu'une masse froide et anguleuse se retournait dans son ventre. Il s'immobilisa, tétanisé.

Avec l'obscurité, les bruits étaient ce qu'il y avait de pire, quand Léo n'était pas là. L'écho les rendait si effrayants – on ne savait jamais s'ils venaient de près ou de loin, ni si c'était Léo qui rentrait ou quelqu'un d'autre. Rien que le son des gouttes – si on l'écoutait, on avait l'impression que quelqu'un courait à la surface de l'eau ou qu'un gros animal se léchait les babines.

Mikael repoussa la couverture qui lui couvrait le visage et leva la tête. Il crut entendre dans le tunnel un flic flac rythmé et un clapotement qui allait en s'amplifiant. Il s'assit et s'empara à tâtons de la lampe de poche, rampa jusqu'à l'ouverture de la tente, souleva le rabat de toile – l'obscurité resta inchangée. Il avait envie d'allumer la lampe, malgré l'interdiction de Léo – ne serait-ce qu'un petit coup, très vite. Il appuya sur l'interrupteur. La lumière lui parut incroyablement vive. Il dut cligner des yeux avant de commencer à distinguer la voûte irrégulière et la plateforme rocheuse, à peine grande comme sa chambre, sur laquelle se trouvait la tente. L'eau arrivait tout au bord. Il eut encore le temps de voir l'emplacement du feu de camp et le tas de branches de pin – ensuite, la lumière s'éteignit, comme d'habitude : elle rougeoya un instant, puis on n'aperçut plus derrière le verre qu'une dernière lueur d'incandescence. Mikael déglutit, la gorge serrée.

C'est alors qu'il entendit siffler – une note brève, lâchée entre les dents ; c'était forcément Léo, personne d'autre n'était capable de produire un tel son. Mikael rampa hors de la tente et bondit sur ses pieds. Il était si soulagé qu'il en tremblait ; il avait toujours peur que Léo se fasse prendre ou qu'il le laisse tomber. Puis il vit de la lumière ! Elle s'avavançait sur l'eau, tel un collier de perles, révélant l'endroit où l'embranchement rejoignait le tunnel principal. Mikael s'accroupit, se releva, ne tenant plus en place. Léo était tout près de l'angle : le clapotis était de plus en plus fort, on distinguait aussi des grognements – puis on entendit le bout de la perche cogner la paroi.

« Léo ! » cria Mikael. L'écho se saisit de son appel pour l'envoyer rouler au loin. Léo répondit quelque chose qu'il ne comprit pas. Puis il tourna le coin – la lumière de sa lampe était si vive que Mikael dut porter la main à ses yeux. Léo abaissa le faisceau, qui vint éclairer l'eau et le radeau ; c'était un assemblage de panneaux de polystyrène et de bidons de sirop de fruit tenus par du fil de fer, à peine grand comme une table de bureau – il portait sans mal une personne, mais à deux, il fallait rester parfaitement immobile et, même ainsi, l'eau venait vous mouiller les chaussures.

« Léo ! Nom de Dieu, je commençais à me demander...

— Ta gueule, gusman ! Ferme-la.

— Sid... »

Mikael resta la bouche ouverte. Il sentait, plutôt qu'il ne voyait, que Léo était nerveux – il avait tellement peur que sa voix était méconnaissable. L'estomac de Mikael se noua. Il s'accroupit pour saisir le radeau, les mains gourdes, et tira l'avant sur le rocher. Léo sauta à terre sans rien dire. Ses tennis laissèrent échapper un bruit d'éponge – elles étaient trempées. Et son pantalon teinté de sombre jusqu'à la ceinture lui collait à la peau – des ruisselets d'eau s'en écoulaient.

Léo fit un brusque pas de côté, un deuxième, indécis – la lumière de sa lampe sauta de la tente au rocher et à l'eau.

« Putain de bordel de merde... »

Mikael s'accroupit, sans rien oser demander. Le regard fixe, il suivait les mouvements de Léo : ce dernier tira quelques branches du tas et les jeta entre les pierres du foyer, attrapa les allumettes, en gratta une – il avait si froid que les muscles de son visage tremblaient, révélant ses dents. Les aiguilles sèches prirent feu en crépitant. Bientôt, toute la grotte s'emplit de lueurs rouges et d'ombres mouvantes, sautillantes. Ce n'est qu'alors que Mikael se rendit compte que Léo n'avait rien rapporté – ni vêtements ni nourriture, absolument rien. Puis Léo se laissa tomber assis, sans

même enlever son pantalon. Il dit tout bas :

« Ces fumiers ont eu ma moto... »

Mikael se glissa plus près de lui. Léo posa son menton sur ses genoux. Il fixait le feu, et le reflet des flammes ensanglantait ses yeux.

« J'ai tout de suite senti qu'il y avait une couille, dit-il. Sur notre parking, il y avait une Lada qui avait tout d'une bagnole de flics. Et sur le parking de l'immeuble d'à côté aussi. Et au pied de l'escalier, j'ai eu un sale pressentiment. Quand j'ai décidé de me casser, il y a une gonzesse qui a essayé de m'arrêter. Et ils m'ont pris en chasse. C'étaient des mecs de la criminelle. Ils étaient planqués dans le coin à m'attendre... J'ai pris à travers le centre commercial. Ils m'ont suivi, mais pas jusque dans l'escalier. J'ai laissé ma moto à côté des vestiaires et j'ai couru sur les rochers – je les ai vus tripoter ma moto. Ils l'ont certainement embarquée... Je suis resté couché là un moment, et il y en a un qui a essayé de me suivre. J'aurais pu le dégommer si j'avais eu un flingue ou quelque chose. Il s'est rapproché. Je suis pas resté à l'attendre...

— Ils savent que c'est nous...

— J'ai pas osé utiliser la perche, c'est trop lent. Je me suis mis à l'eau et j'ai poussé le radeau. J'ai tout juste réussi à me cacher dans le premier renfoncement quand ce mec est arrivé. J'ai vu sa lampe. Il a jeté un coup d'œil à l'intérieur. Mais il a sûrement pensé qu'il n'y avait personne, à cause de la flotte.

— J'ai entendu du bruit, avant que tu viennes. Ils savent que nous...

— Évidemment – tu aurais vu le raffut que j'ai fait, un vrai canard. Mais après, je me suis juste allongé sur le radeau, sans bouger un cil, pendant que ce mec farfouillait dans le coin. J'ai eu peur qu'il se tienne planqué dehors. Je suis resté couché là une bonne cinquantaine d'heures. Et puis j'ai entendu parler. Ils étaient au moins deux. Et il y a eu comme des glapissements – ils avaient un chien. Un clébard, comme si on était des foutus criminels. Ils ont essayé de le persuader d'entrer. Mais il n'a pas voulu. Ils ont dû le tirer par sa laisse, je l'ai entendu grogner... Il voulait absolument aller quelque part dans le bois et ils ont fini par le suivre. Moi, je suis resté à attendre où j'étais, jusqu'à maintenant. »

Léo se redressa, les membres raides, et entreprit d'ôter son pantalon, les mains tremblantes. Mikael avala bruyamment sa salive ; il avait mal au ventre, comme quand il gardait les yeux fermés.

« On l'a sûrement tué, dit-il abruptement. Et ils savent que c'est nous.

— Ça, c'est garanti. Ma connaissance de mère leur a certainement balancé tout ce qu'elle a pu – et ils ont deviné le reste. Ou alors quelqu'un nous a vus. Peut-être la vieille qui a tiré son rideau, à sa fenêtre...

— On l'a tué. »

Léo essora l'eau de son pantalon, fouetta l'air d'un geste excédé.

« Arrête de radoter. Tu n'avais qu'à pas le tuer. Fallait réfléchir avant. »

Mikael se leva et s'approcha de Léo. Ses mains étaient agitées de soubresauts et il ouvrit plusieurs fois la bouche, affolé, avant de réussir à dire :

« Comment ça, je l'ai tué ? Pourquoi tu dis ça ? C'est toi qui as été prendre cette pierre...

— Et alors ? T'étais dans le coup. T'as pas pu ne pas te rendre compte. Moi, en tout cas, j'ai tout de suite vu qu'il allait crever. Mais je me suis dit qu'il crève – ça valait mieux pour lui que de rester à souffrir. Et il avait la tronche si amochée qu'il n'y avait plus rien à en tirer. Et puis un mec comme ça, quelle importance. T'as qu'à voir dans la rue – il y en a tant qu'on veut, des pue-la-sueur dans son genre... Et toi, tu lui as encore foutu des coups de pied après qu'il a pris la pierre dans la gueule...

— Je ne pouvais plus m'arrêter. C'était comme... Je ne pouvais tout simplement pas m'arrêter. J'avais l'impression que c'était mon vieux. Et je pensais à Jani. Je ne pouvais pas m'arrêter...

— Alors cesse de faire chier, nom de Dieu. »

Léo jeta son pantalon en boule à côté du feu. Puis il rampa dans la tente – on l'entendit s'enrouler dans les couvertures.

Mikael s'affaissa sur les genoux. Il ne parvenait pas à réfléchir. L'idée qu'il avait tué quelqu'un lui martelait l'esprit. Mais elle n'éveillait plus en lui aucune douleur, ni aucune culpabilité – rien ; c'était un simple fait : il avait tué un homme. Et ce qui lui arriverait lui était de plus en plus égal – il savait qu'il n'aurait pas peur, même si son père tournait soudain le coin du tunnel à la tête d'une escouade en armes ; il avait l'impression qu'il n'existait plus rien d'autre que la sensation de l'instant – l'odeur de la roche, de l'eau et de la fumée, les ombres dansant sur les murs et le bruit réverbéré des gouttes, telle la mastication d'un gros animal.

« C'est cette pétasse qui a essayé de m'arrêter qui aurait dû se lancer à ma poursuite, dit Léo sous la tente. Je l'aurais faite prisonnière. Elle aurait pu me réchauffer un peu – elle avait de gros nibards... Demain, on ira faire sécher mes fringues sur le rocher. Mais pas avant l'après-midi. Et puis on filera d'ici. On va aller en ville piquer de nouvelles fringues, et du fric, quelque part.

Puis on ira en Suède, chez mon paternel. Il est très fort pour arranger ce genre de coups. »

Mikael ne dit rien. Il écoutait l'eau goutter, comme ensorcelé.

« T'as entendu, Miki ? »

— Ton père est en prison, là-bas, répondit tout bas Mikael. C'est toi-même qui l'as dit. »

Dans la tente, on entendit Léo remuer avec irritation. Puis il cria :

« Pourquoi est-ce qu'il faut toujours que tu gâches tout ! T'as besoin de dire qu'il est en taule, comme si je le savais pas ! T'es un vrai gusman, comme tous les autres, tu voudrais que j'aie rien parce que je vaux pas une merde et que ma mère est une pute. »

Mikael était en train de penser qu'il était incroyable que quelqu'un ait un jour creusé ce tunnel, pour de mystérieuses raisons qui n'existaient même plus ; il ne servait plus qu'à ce qu'ils croupissent au fond, comme si eux non plus n'existaient plus.

« Je vais me tirer d'ici, dit-il au bout de plusieurs minutes.

— Moi aussi, dit Léo de sous les couvertures de la tente. On va se tirer tous les deux d'ici, demain.

— Je veux dire cette nuit. »

Léo resta silencieux. Puis il essaya de rire. Finalement il demanda :

« Et où est-ce que tu te figures que tu vas aller ? »

— À la maison. »

Léo ricana un long moment. Puis il dit méchamment :

« J'ai sans doute pas besoin de te dire ce que ton vieux va faire... Et ce n'est qu'un début à côté de ce qui va t'arriver chez les flics. Ils vont te retirer ton froc et d'obliger à poser tes couilles sur la table – et leur gomme à effacer le sourire va entrer dans la danse... »

Léo s'agita, énervé. Sa voix résonna plus clairement – il avait dû s'asseoir.

« Et quand tu auras soif ils te diront de boire ta pisse. Et tu finiras par la boire et... »

— Qu'est-ce que ça peut faire », murmura Mikael. Léo resta longtemps silencieux. Puis il dit d'une voix paniquée :

« Tu peux pas partir. Depuis le temps qu'on est ensemble. Et j'étais déjà le copain de Jani. Tu peux pas.

— J'ai la trouille, ici.

— Je suis là. Et je n'ai pas peur. J'ai l'habitude. J'ai l'impression d'avoir toujours été dans une grotte. Et dans un sens, où qu'on aille, je sais qu'on sera comme ici. Ils me détestent tous – parce qu'ils savent qu'ils vont mourir avant longtemps, parce qu'ils sont vieux, mais que moi je vais vivre, même si je suis ce que je

suis. C'est pour ça qu'ils ne me laissent aucune chance. Et moi je les hais tous, et ils le savent. Tu ne peux aller nulle part...

— Je vais aller chez Ulla. »

Léo rampa jusqu'à l'ouverture de la tente et écarta brutalement la toile.

« Eh bien vas-y ! cria-t-il d'une voix éraillée. Je sais bien ce qu'elle est. C'est une pute ! Elle te laisse la baiser ? Et si tu y vas, je te suivrai et je lui ferai le même coup qu'à l'autre type. On verra si elle est aussi chouette à niquer avec la tronche comme une crêpe ! »

Léo referma la tente et se pelotonna sous les couvertures, sans pouvoir empêcher un bruit de sanglots de filtrer à l'extérieur.

Mikael était toujours à genoux. Il pleurait en silence, mais à si chaudes larmes qu'il en avait les cuisses mouillées.

Au bout d'une vingtaine de minutes, Léo émergea de la tente.

« Tu sais quoi, Miki ? dit-il comme s'il avait de nouveau voulu qu'ils soient copains. On va faire un casse chez toi. On va passer par la fenêtre de la petite chambre. Et on va rapporter ici toutes les armes de ton vieux. Et quand les flics se pointeront autour du coin, on tirera dans le tas – bonjour les éclaboussures, quand ça va gicler... et à la fin ils nous proposeront de nous laisser prendre l'avion pour n'importe quel pays si on arrête de les descendre. Et tu pourrais demander à Ulla de venir avec nous. Qu'est-ce que t'en penses ? On y va tout de suite ? »

L'expédition en barque

« On pose ! Tim – j'ai les doigts complètement sciés... »

Härkönen lâcha prise et l'étrave heurta le sol. Harjunpää, qui portait l'arrière du canot, fit un pas de trop et se cogna le genou contre le bord de l'embarcation.

« Aïe. »

Lui aussi desserra les doigts et la poupe toucha le sol moussu. Le canot resta posé là – jurant de tout l'éclat de sa couleur orange au milieu du sous-bois.

La mi-journée était encore loin, mais il faisait déjà chaud. Contrairement à la veille, il y avait eu une forte ondée au petit matin et l'air était chargé d'une brume tremblante qui imprégnait les vêtements comme dans une buanderie ; du sol montait une puissante odeur de lichen et de mousse gorgés d'eau. Harjunpää essuya la sueur de son front et évita de regarder la barque – elle avait franchement l'air de lui hurler à la face que ce qu'ils faisaient était idiot et qu'il en était seul responsable.

« Est-ce que vous êtes bien sûrs de ne pas vous être promenés là-dedans dans tous les sens, pour brouiller la piste ? » avait demandé le maître-chien le soir précédent. « J'ai juste jeté un coup d'œil en lisière du bois », avait répondu Harjunpää. Le maître-chien l'avait regardé un moment, la tête inclinée. Puis il avait dit quelque chose à son collègue et à son berger allemand et s'était enfoncé avec eux dans les framboisiers. Une dizaine de minutes plus tard, ils avaient ressurgi sur le terrain de sport, à l'endroit même où Harjunpää était sorti de la forêt. L'animal s'était arrêté à ses pieds avec de petits glapissements d'enthousiasme.

« C'est ça, avait grogné le maître-chien. Tu as d'abord traversé les framboisiers et tu as sauté par-dessus la tranchée. Puis tu as tournicoté un moment au sommet et tu as pris le sentier. Ensuite tu as sauté au bas de ces langues de rocher, tu es allé à l'entrée du tunnel, tu as regardé à l'intérieur et tu es finalement revenu en courant par là. C'est ce que tu appelles jeter un coup d'œil à la lisière du bois – oui-oui... »

À la deuxième tentative, le chien n'avait encore trouvé que la trace de Harjunpää. La troisième fois, le maître-chien avait fait tout le tour du bois dans l'espoir de trouver une piste qui en sortirait. Mais il n'y en avait pas – ou alors la circulation de la rue Humikkala l'avait interrompue. Ils avaient ensuite ratissé en vain

la forêt pendant une heure et demie.

Ce jeudi matin, Harjunpää et Härkönen se tenaient donc là, les bras gourds d'avoir porté le canot emprunté à la Ville, parce qu'ils avaient constaté que l'eau du tunnel leur montait au moins jusqu'à la ceinture et que Norri avait conclu, après mûre réflexion :

« Il faut aller voir. Surtout si on réfléchit à ce que Léo est venu chercher à la maison, d'après madame Melin. Et de toute façon, c'est la seule cachette du secteur où il ait pu se réfugier si vite. On n'a pas le choix... » Harjunpää regarda derrière lui. On apercevait à peine la rue Untamala, à deux bonnes centaines de mètres de là, mais l'aile du pick-up de la police garé en marche arrière au bout du sentier pointait encore à travers les buissons. Harjunpää évalua la distance qui leur restait à parcourir – une petite quarantaine de mètres ; la brèche conduisant à l'entrée du tunnel se détachait, bien visible, dans la muraille rocheuse qui se dressait derrière les sapins souffreteux. Une grive babillait, tout près.

« Si on continuait », dit Harjunpää, et il saisit l'arrière du canot. « On va le porter d'une traite jusqu'au bout... »

Ils partirent en ahanant à travers le bois qui s'élevait en pente douce ; leurs lampes s'entrechoquaient sur le banc de nage, les broussailles craquaient sous les bottes de caoutchouc qui leur chauffaient les talons. La seule chose qui consolait un peu Harjunpää était de ne pas être passé par le terrain de sport – il imaginait le cortège de gamins ravis qui les aurait accompagnés.

L'ombre du rocher s'étirait sur le sol et, en l'atteignant, ils éprouvèrent une soudaine impression de fraîcheur. Le parfum de l'air, aussi, était différent – ça sentait la pierre humide et le béton désagrégé, l'eau noire stagnant dans les profondeurs inconnues et autre chose encore, d'indéfinissable – d'immobile, oublié depuis des années, légèrement menaçant. Et les bruits étaient étouffés, comme la veille – le silence semblait sourdre du roc même.

« Portons-le tout de suite jusqu'à l'entrée... »

Ils posèrent le canot et reprirent leur souffle. Les ordures, sur le sol, étaient encore plus nombreuses que Harjunpää ne l'avait remarqué la nuit – des pneus de voiture, des bidons, des boîtes de bière, la carcasse squelettique d'un vélomoteur, rouge de rouille ; on avait l'impression que les gens qui avaient laissé ces objets n'avaient pas voulu aller jusqu'au tunnel. Sur le rocher étaient peints des initiales et d'autres signes rongés et effacés par le temps. Mais la bouche du souterrain était pareille à elle-même, pleine d'obscurité et de silence.

« Cet endroit est sinistre. On a du mal à croire que quelqu'un puisse séjourner là-dedans de son plein gré.

— Voyons comment nous allons pourvoir faire entrer le

canot », dit Harjunpää ; il passa dans l'antichambre et se fraya un passage à travers la ferraille. L'air lui sembla tout de suite plus frais, il sentit sa peau se refroidir et des frissons le gagner. Il alluma sa lampe, orienta son faisceau vers le tunnel – la lumière blanche s'y perdit, absorbée en moins de dix mètres. Il éclaira les murs : chaque saillie, chaque inégalité jetait une ombre noire sur la suivante. Il tourna sa torche vers le plafond et s'accroupit en hâte – il était parcouru d'un léger mouvement. Il le fixa un moment avant de comprendre – la voûte était couverte de papillons ; ils étaient grands et noirs, avec leurs ailes repliées, mais, dérangés par la lumière, ils se déployaient peu à peu en une symphonie de rouges.

« Viens voir... »

Härkönen n'avait pas franchi le seuil. Il se tenait dehors, les jambes raides, appuyé d'une main au montant rouillé de la porte. Il était à contre-jour et Harjunpää ne voyait pas sa figure. Mais il comprit tout de suite que quelque chose n'allait pas et s'approcha de la sortie. Härkönen s'écarta de l'ouverture pour s'adosser au rocher ; son visage était livide, jusqu'à ses lèvres, et sur ses tempes perlaient des gouttes brillantes.

« Tim », dit-il à voix basse, et il évita le regard de Harjunpää, comme s'il avait eu honte. « Je ne peux pas... Cette histoire de Saseka... J'ai tout de suite senti, en voyant ce tunnel, que je n'y arriverais pas... »

Harjunpää resta interdit. Puis il se souvint : au mois d'avril, un ouvrier avait voulu se jeter du sommet d'une cheminée d'usine désaffectée, mais il avait perdu l'équilibre, à cause du vent, et était tombé à l'intérieur du conduit. Il était mort sur le coup en s'écrasant sur les scories accumulées au fond ; Härkönen était de service – il avait rampé par un passage à peine praticable jusqu'au bas de la cheminée et avait redressé les membres du cadavre de façon à pouvoir le traîner derrière lui, mais, en sortant à reculons, il s'était égaré dans un autre conduit, au bout duquel il s'était heurté à un panneau d'acier. Il était resté coincé entre ce panneau et le mort, qui lui bouchait le chemin. Ce n'était qu'au bout d'une heure que l'homme du Labo qui l'attendait dehors avait compris qu'il y avait un problème.

« O.K. », dit lentement Harjunpää ; il ne voulait pas aller seul dans le souterrain – il n'aurait d'ailleurs pas pu : impossible de ramer et de tenir une lampe en même temps. Et il se serait trouvé en difficulté si, contre toute logique, il y avait quelqu'un dans le tunnel – sans parler de ce qui se passerait si les deux suspects s'y trouvaient. Mais Onerva et Vähä-Korpela étaient postés à quelques kilomètres de là. Harjunpää dit d'un ton égal :

« On va appeler Onerva et Vähä-Korpela – ils doivent s'être ennuyés assez longtemps pour être prêts à tout. Tu n'as qu'à permuter avec l'un ou l'autre, peu importe. Regarde-moi, on ne me ferait plus monter sur le toit d'un immeuble, même sous la menace d'une hache...

— O.K. Merci, Tim », dit Härkönen. Il prit sa veste dans le canot et partit au pas de course vers la camionnette.

Harjunpää alluma une cigarette et retourna dans le tunnel. Après plusieurs coups de téléphone, il avait eu au bout du fil un capitaine des Forces armées qui lui avait appris que le souterrain pouvait mesurer de cent à deux cents mètres de long – il y en avait une dizaine d'autres sur le territoire de la ville, tous creusés à la veille de la Première Guerre mondiale ; le capitaine n'avait jamais entendu mentionner l'existence de plans. Harjunpää resta là, sans un bruit : au loin, des gouttes tombaient dans l'eau, l'une après l'autre, comme depuis déjà près de cent ans – mais on n'entendait rien d'autre, rien qui puisse laisser croire que quelque chose se mouvait dans les profondeurs du tunnel. Il jeta sa cigarette dans l'eau, où elle s'éteignit en sifflant. Puis il laissa échapper un grognement décidé, sortit, empoigna le canot et entreprit de le traîner à travers la ferraille.

Une vingtaine de minutes plus tard, l'embarcation se balançait, légère, sur l'eau. Harjunpää, debout à côté, la tenait par le plat-bord – l'eau lui arrivait presque au haut des bottes, elle était glaciale, il avait déjà froid aux pieds.

« Grimpe, dit-il à Onerva. Puisque tu as voulu venir canoter. »

Elle flottait dans les bottes de Härkönen, qui lui montaient au genou. Elle ramassa sa jupe créole sur ses cuisses, enjamba le plat-bord et s'assit à la poupe – sa peau était d'une blancheur de lait, elle n'avait pas eu le temps de se mettre au soleil de tout l'été. Harjunpää s'installa sur l'autre banc et glissa les rames dans les dames de nage ; il était secrètement content qu'Onerva ait remplacé Härkönen, plutôt que Vähä-Korpela – même l'air paraissait différent, doux et tiède, imprégné de son parfum ; le tunnel ne semblait plus tout à fait aussi sinistre.

Harjunpää donna quelques coups de rame et laissa le canot glisser sur son erre ; l'obscurité s'épaississait rapidement et ils eurent bientôt l'impression de nager en elle – la bouche du souterrain n'était plus qu'une vague tache grise. L'écho multipliait le clapotis de l'eau sous la proue et il paraissait impossible d'entendre le cas échéant une autre barque venir à leur rencontre. Harjunpää pestait d'être assis dos à la marche – il devait tout le temps regarder par-dessus son épaule, mais son impression de malaise ne venait pas de là.

Onerva dirigea la lumière vers le fond de la barque et se pencha en avant.

« Tim, murmura-t-elle. Est-ce que tu as pensé à une chose... L'eau est si froide que personne n'y nagerait à moins d'y être obligé. Autrement dit, s'il y a quelqu'un dans ce tunnel, il doit avoir un radeau ou quelque chose. »

Ils se regardèrent dans les yeux. Des ombres tranchantes coupaient le visage d'Onerva. Harjunpää songea qu'ils n'avaient rien trouvé qui puisse servir d'embarcation ; s'il en existait une, elle devait être au fond du souterrain. Il n'alla pas plus loin dans ses réflexions.

« Tu as raison... »

Lui aussi avait baissé la voix.

Ils restèrent un moment parfaitement silencieux. Puis Harjunpää chuchota :

« Je vais me tourner dans l'autre sens. Toi, braque ta lampe sur le mur de gauche. Je tiendrai la mienne prête à éclairer celui de droite. Et, Onerva... Reste sur tes gardes, au cas où... »

Il retira les avirons de leurs dames, en prit un comme pagaie et s'agenouilla sur son banc, le visage vers l'avant. Du coin de l'œil, il vit qu'Onerva avait compris – elle avait posé son sac sur ses genoux et l'avait ouvert ; elle serrait la crosse de son revolver d'une main qui paraissait petite et pâle à côté de l'arme luisante.

Harjunpää plongeait la rame en cadence, d'un côté puis de l'autre ; elle coupait à intervalles réguliers le faisceau de la lampe et son ombre zigzaguait sur la paroi bosselée comme un animal qui aurait fui devant eux. Des gouttes de plus en plus nombreuses tombaient du plafond. Harjunpää avait froid aux mains, mais transpirait de partout. Il laissa de nouveau glisser la barque. À gauche, il aperçut une forme sombre. Il posa la rame devant lui, saisit sa lampe, fit jaillir la lumière et balaya l'obscurité de son faisceau – le canot dériva vers la droite et racla le rocher.

Le souterrain se divisait en deux.

Harjunpää avait vu l'entrée d'un couloir latéral, rien d'autre. Il s'appuya un instant sur sa rame et respira profondément.

« Et zut... »

Il se repoussa sur le mur pour donner de l'élan au canot, qui s'approcha paresseusement de l'embranchement. Le second couloir n'était pas bien long – c'était un simple renforcement, de trois mètres sur cinq environ ; au fond, il y avait une corniche rocheuse qui dépassait à peine de l'eau. Elle était déserte. D'un côté, il y avait une tache noire, comme si on y avait un jour fait du feu.

« Ouf, soupira Onerva. J'ai eu peur que quelque chose nous saute dessus... Quelque chose de... »

Harjunpää ne dit rien ; il avait les lèvres sèches et crispées, son cœur cognait encore dans sa poitrine.

« Ce canot est une vraie coque de noix, chuchota Onerva avant que Harjunpää ait le temps de replonger sa rame dans l'eau. Est-ce que tu as réfléchi à ce qu'on fera, si on trouve quelqu'un – et si ce quelqu'un n'accepte pas de monter gentiment à bord ? »

Harjunpää regardait fixement devant lui. Il s'était lui-même demandé un instant plus tôt s'ils seraient capables de regagner la sortie à la nage sans être paralysés par le froid, au cas où il y aurait de la bagarre et où le canot chavirerait. Il se passa nerveusement la langue sur les lèvres. Il songea un instant qu'ils pourraient faire demi-tour et demander des renforts. Mais à quoi bon ? La barque ne pouvait pas contenir plus de deux personnes. Il fallait de toute façon aller jusqu'au bout – et ils étaient déjà à mi-chemin. Il imaginait aussi Vähä-Korpela, lançant avec le sourire tranquille d'un homme sûr de sa force : « Eh bien allons-y... »

Harjunpää se retourna.

« Onerva. Si tu crois qu'il vaut mieux... »

Elle avait tendu le cou et humait l'air ; Harjunpää regarda ses bras nus et vit qu'elle avait la chair de poule.

« Tu sens ? »

Harjunpää inspira par le nez.

« De la fumée ? »

— Oui, murmura Onerva. Et ce n'est pas une vieille odeur qui imprègne les murs. C'est tout frais. Si frais qu'il doit y avoir un feu qui brûle en ce moment même. »

Harjunpää porta la main à sa ceinture et fit sauter le bouton-pression qui tenait son revolver. Il posa l'arme sur le banc, entre ses genoux.

« Tu te rappelles, cette nuit, quand on a ratissé le bois, murmura-t-il d'une voix étranglée. Le maître-chien a eu deux fois au moins l'impression de sentir de la fumée. Mais il a supposé que ça venait des pavillons. Il doit y avoir un conduit qui débouche entre les rochers.

— Qu'est-ce qu'on va faire, Timo ? »

Harjunpää resta un bon moment silencieux. Onerva avait le visage tendu, mais le regard calme ; elle respirait à petites bouffées rapides. Harjunpää se retourna complètement et se pencha vers elle.

« On va voir qui c'est ? dit-il tout bas.

— Oui », souffla-t-elle ; on entendit un froissement de tissu et Harjunpää sentit Onerva lui saisir le poignet et le serrer.

« J'ai un peu peur...

— Moi aussi, dit-il d'un ton voilé. Est-ce que tu veux que...

— Non. J'en entendrai parler tout le restant de ma vie – pour la seule raison que je ne suis pas un homme. Nous allons aller voir, O.K. ? » Elle lâcha le poignet de Harjunpää et se recula sur son siège.

Harjunpää resta muet ; une idée qu'il avait eu l'intention de taire pour ne pas effrayer inutilement Onerva tournait depuis un certain temps déjà dans son esprit, mais il se sentait maintenant obligé d'en parler, il n'y avait pas d'autre solution, il ne pouvait pas, comme un idiot, prendre un risque dont il serait incapable d'assumer les conséquences.

« Onerva, nous sommes aussi visibles qu'un bateau-phare. Et nous ne savons même pas s'ils sont armés... »

Onerva changea de position, resta silencieuse. Finalement elle murmura :

« D'après son casier, Léo n'a jamais eu d'arme à feu. Il s'est fait prendre une fois avec un couteau, mais il ne s'en était pas servi. Et il n'a que seize ans, son copain sans doute encore moins... »

— On pourrait installer une souricière à l'entrée du tunnel.

— Ça pourrait durer des jours. Et s'il y a un autre accès ? À mon avis, nous n'avons pas le choix, il faut aller voir.

— On y va, souffla Harjunpää. Tiens quand même ta lampe à bout de bras à l'extérieur de la barque, on ne sait jamais... »

Il se remit à genoux, saisit la rame, l'enfonça dans l'eau et pagaya.

La sueur lui collait sa chemise au dos, quelque chose de poisseux tomba du plafond et lui coula sur le front. Il avait le désagréable sentiment d'avoir pris une décision insensée. Il essaya de se dire que Léo ne pouvait pas savoir à qui il avait affaire et ne se mettrait donc pas à tirer à l'aveuglette – mais ensuite, il songea à Taisto Nousiainen et à Orvo Laasonen et n'en fut plus si sûr ; il avait beau essayer de ne fixer que le mur éclairé par Onerva, son regard se perdait par moments dans l'obscurité béante et il ne pouvait alors s'empêcher de se demander de quoi aurait l'air, vu de face, le feu craché par un revolver, et s'il aurait le temps de faire quoi que ce soit quand il le verrait.

L'écho du clapotis changea de nature – il devait y avoir un obstacle devant eux. Harjunpää posa l'aviron pour saisir sa lampe ; sa perception des distances s'était depuis longtemps brouillée – il se pouvait qu'ils soient arrivés au fond du tunnel. La fumée se faisait maintenant sentir plus nettement. Mais aucune lumière ne filtrait de nulle part. Il y avait aussi une autre odeur dans l'air – qui rappelait vaguement quelque chose à Harjunpää ; il lui fallut quelques secondes pour se souvenir de l'avoir respirée sur d'innombrables lieux d'incendie – c'était le parfum acide des

braises et de la cendre arrosées d'eau. Puis il vit se dresser droit devant eux une paroi rugueuse. Le souterrain se divisait en deux galeries transversales, pareilles à celle qu'ils avaient croisée sur leur gauche.

Harjunpää lâcha sa rame et se rapprocha prudemment du milieu de la barque. Onerva pressa sa torche contre sa cuisse, laissant filtrer juste assez de lumière pour qu'ils distinguent chacun le visage de l'autre. Le cou de Harjunpää était barré d'une ride. Onerva se pencha si près qu'il sentit ses cheveux sur sa joue.

« Ils viennent d'éteindre le feu, murmura-t-il. Ils nous ont forcément entendus arriver. Devant, il y a un embranchement en T. On va s'aider du mur pour faire dériver le canot jusque-là. On éteint les lampes, mais on les garde prêtes – et nos armes aussi. On les allumera en même temps, quand je te le dirai. Tu regardes à droite, moi à gauche. Et reste aussi baissée que possible. Compris ?

— Compris », dit Onerva d'une voix qui montait du plus profond de sa gorge.

Harjunpää tendit le bras et sentit le froid du rocher. Il réussit à s'assurer une bonne prise sur une aspérité et poussa – la barque fendit l'eau, si lentement que son étrave ne faisait presque aucun bruit. Onerva éteignit sa lampe. Harjunpää retourna à tâtons à sa place. Il prit son revolver dans sa main droite, sa lampe dans la gauche, tendit les deux par-dessus bord dans l'obscurité. Puis il s'aplatit autant qu'il put, essaya de compter – mais les secondes et les mètres défilaient en un seul chaos dans son esprit.

Harjunpää sentit instinctivement que le mur du fond était tout près.

« Maintenant, Onerva ! »

La lumière troua l'obscurité. Le tunnel n'était pas très long, dix mètres à peine. Au fond, il y avait une plateforme rocheuse et, dessus, une canadienne verte, un cercle de pierres, quelques ballots indistincts.

« Ici, il n'y a que le mur », souffla Onerva, et elle projeta le faisceau de sa lampe dans la même direction que Harjunpää. Ce dernier retenait sa respiration. Du côté de la tente, rien ne bougeait. Un radeau de polystyrène et de bidons était tiré sur le roc. De l'eau ruisselait encore entre les pierres du foyer. Une fumée bleue flottait au ras du plafond.

« Sors de là, Léo ! » cria Harjunpää. L'écho confondit ses mots en un seul grondement. Harjunpää posa le pouce sur le chien de son revolver, l'arma – le cliquetis métallique coupa l'air.

« Montre-toi, Léo ! »

Dans la direction de la tente, rien ne se passa. Harjunpää parcourut les parois du regard. Il ne semblait pas y avoir d'autre

ouverture.

« On va s'approcher en payant, murmura-t-il. Prends l'autre rame. Je vais sauter sur le rocher. Reste dans la barque et maintiens-la assez loin pour qu'on ne puisse pas l'atteindre d'un bond. Ne t'approche que quand je te le dirai. Et éclaire tout le temps la tente. Je vais éteindre ma torche. »

Harjunpää donna un coup d'aviron, puis s'accroupit sur le banc et posa un pied sur le plat-bord.

« J'y suis... »

Il réussit à accoster, stoppa sans heurt le canot. Il descendit, courbé en deux, et envoya l'embarcation dériver plus loin. Il resta immobile, la main sur la crosse de son arme. Aucun bruit ne s'échappait de la tente. Il songea que Léo était capable de tirer à travers la toile – mais le danger était plus grand pour Onerva, sa lampe à lui était éteinte, on ne pouvait pas le voir. Il savait qu'il n'avait pas de temps à perdre et il se força à agir. À côté du feu, un jean mouillé était étalé. Un peu plus loin, il y en avait un autre, en boule – il avait l'air de s'être recroquevillé en séchant, comme s'il avait été trempé de sang.

Harjunpää s'arrêta à l'entrée de la tente et respira profondément. Puis il braqua sa torche sur l'ouverture et, de la main où il tenait son revolver, souleva le tissu. Il alluma la lampe.

Au centre de la tente, il y avait un matelas avec des couvertures et, sous elles, quelqu'un était couché.

« Debout ! dit Harjunpää d'une voix rauque. Debout, Léo. Police. »

Le tas bougea légèrement. Une main sale surgit, repoussa les couvertures. Harjunpää reconnut tout de suite Léo. Mais il ne ressemblait pas à sa photo – son visage était blême et barbouillé, comme s'il avait pleuré, ses cheveux ébouriffés s'agglutinaient en mèches feutrées, un tic tirait la commissure de ses lèvres. L'éclat de la lampe lui fit cligner des yeux et il enfouit son visage dans ses mains, comme s'il avait voulu ne plus jamais rien voir.

23

Adieux

« Eh, Miki, réveille-toi. »

Mikael ne comprit d'abord pas où il était. Il se tenait prêt à devoir s'enfuir en courant d'un instant à l'autre – ses jambes tressaillirent, comme souvent avant de s'endormir.

Puis il se souvint, quelque chose se détendit en lui, il inspira une goulée d'air tremblotante. Mais il attendit encore avant de lever la tête ; il voulait prolonger l'instant.

Mikael regarda droit devant lui ; au-dessous d'un radiateur blanc de neige, on apercevait un bout de mur, une plinthe vernie de noir. La taie d'oreiller sentait le linge propre, tout frais sorti de l'armoire. Il flottait aussi autre chose dans l'air – une odeur de café et d'œufs sur le plat, le souffle de la fenêtre ouverte sur le jour : l'asphalte tiède, et les pins, et les bacs à fleurs du balcon.

Il y avait encore autre chose ; Mikael ferma les yeux – Ulla devait être tout près. En inspirant à fond, il sentit le parfum d'une crème de beauté et, en tendant l'oreille, il perçut une respiration attentive. Puis Ulla s'accroupit – il y eut un froissement de tissu, un craquement de genoux, un cliquetis de bracelets. Sa main se posa sur l'épaule nue de Mikael ; ses doigts étaient doux et tièdes.

« Allez, lève-toi. Je sais que tu es réveillé. »

Mikael sentit sa gorge se nouer. Il battit des paupières. Il avait vécu cet instant des centaines de fois : Ulla s'approche et passe son bras autour de lui, il sent sa peau, douce et chaude, et ses cheveux lui chatouillent le visage au passage. Mikael roula sur le côté. Ulla était tout près, à la hauteur de sa tête ; elle portait une jupe courte – on voyait ses genoux ronds, ses cuisses blanches. Elle tenait un bras replié sous sa poitrine, les seins relevés, et leurs aréoles sombres transparaissaient sous son chemisier. Ses yeux souriaient. Mais elle avait un peu le même air que les gens qui se penchent pour regarder les bébés des autres dans leur landau. Quelque chose de chaud et d'étouffant palpita au creux de l'estomac de Mikael. Puis il se rendit compte qu'il tenait fermement Ulla par le poignet. Et il entendit sa propre voix, étrangement pâteuse, dire :

« Viens près de moi... »

Ulla sursauta. Elle haussa les sourcils. Mais il ne lui avait pas vraiment fait peur – elle souriait encore, et elle dit d'un ton un peu bêtifiant :

« Allons bon. Le petit Miki veut venir dans les bras de sa maman... »

Elle lui ébouriffa les cheveux. Son parfum se fit plus fort.

« Viens... S'il te plaît... Fais-moi un câlin... Dis-moi des mots gentils... »

Mikael tira Ulla par le poignet, fort ; il n'osait pas regarder son visage – il avait peur qu'il soit moqueur, plein de rire et de raillerie, ou de reproche et de gêne, comme celui de sa mère quand il la serrait dans ses bras. Il regrettait déjà tout ce qu'il avait dit. Il ne pouvait que tirer encore plus fort ; Ulla, qui était accroupie en équilibre sur la pointe des orteils, vacilla, brassa l'air et tomba sur lui.

Les doigts de Mikael touchèrent ses seins, puis son aisselle – il réussit à passer la main dans son dos, la serra de toutes ses forces contre lui ; il sentit la chaleur de sa respiration sur son visage, ses cheveux lui balayèrent le front. Mikael respirait difficilement, le souffle haletant.

« Ma petite maman. Ulla chérie... »

Ulla réussit à prendre appui sur le radiateur et le repoussa violemment. Elle se remit aussitôt debout, hors d'elle, tira sur sa jupe, souffla les cheveux qui lui tombaient sur les yeux ; son visage était pâle et sa bouche dure, effrayante.

« Ecoute, Miki », dit-elle d'une voix tremblante, tandis que ses seins se soulevaient et s'abaissaient au rythme de sa respiration. « Je suis adulte, et je fais ce qui me plaît. Mais toi, tu es un môme – un pauvre gosse... Je t'ai recueilli ici cette nuit parce que tu avais des ennuis et que tu avais besoin d'aide. Je t'ai considéré comme un ami. Alors ne commence pas maintenant... J'en ai jusque-là, des types qui ne pensent qu'à me tripoter... »

Le visage d'Ulla était presque laid, soudain – de petites rides marquaient les ailes de son nez et sa lèvre était retroussée, découvrant ses gencives.

« Et en plus, tu m'as l'air d'être un sacré menteur », ajouta-t-elle, mais sa voix n'était plus aussi fâchée. Elle tourna les talons et passa dans l'autre pièce, ses pieds nus effleurant le plancher avec un bruit mat.

Mikael roula sur le ventre et enfouit son visage dans l'oreiller. Il ferma les yeux, si fort qu'il en eut les tempes serrées, haletant, la bouche grande ouverte ; la honte s'échappait de lui, brûlante, le reste du monde était comme un énorme rocher, quelque part au-dessus de lui, prêt à l'écraser. Une seule idée lui martelait la tête : il avait tout gâché, détruit la dernière bonne chose à laquelle il pouvait encore penser. Ses doigts repliés en griffes s'enfoncèrent dans le matelas, et rien ne put retenir ses larmes – elles

jaillissaient de force entre ses paupières, trempant la taie d'oreiller.

Les canards avaient cru qu'ils avaient quelque chose pour eux – ils s'étaient approchés de la berge, malgré l'homme tombé à terre, le corps à demi dans l'eau ; et quand il lui avait jeté pour la deuxième ou la troisième fois une pierre sur le ventre – une grosse, qu'il n'avait réussi à soulever qu'à grand-peine – il avait gémi et serré les dents et demandé : « Êtes-vous seulement humains ? » L'autre, par contre, avait essayé de les embobiner, comme le vieux quand il essayait d'obtenir une ristourne quelque part. Il avait répété : « Prenez tout ce que j'ai – mes cigarettes, mon portefeuille, ma montre. Mais au nom du ciel, arrêtez... » Mikael se mit à geindre, pressa si fort l'oreiller contre son visage qu'il y disparut jusqu'à l'occiput.

« Viens manger, maintenant... »

Mikael leva la tête – Ulla devait être dans la cuisine, sa voix était lointaine, et aussi plate que si elle avait parlé à un inconnu. Il s'essuya la figure. Puis il s'assit ; il avait l'impression que tous ses membres étaient ankylosés, et son esprit comme empêtré dans de la glu. Ses vêtements, avec parmi eux le jean trop grand pour lui de Léo, étaient posés en tas sur le plancher, Ulla les avait apportés, ils étaient déjà secs. Il s'habilla en quelques gestes.

Il réussit à traverser le séjour et à atteindre l'entrée avant qu'Ulla ne le rattrape.

« Eh bien ? fit-elle. Tu ne vas quand même pas t'en aller sans manger quelque chose ? Et où as-tu l'intention d'aller, d'ailleurs ? »

Mikael avait beau regarder par terre, il savait qu'Ulla se tenait debout, jambes écartées, les mains sur les hanches, la tête un peu penchée.

« À la maison.

— Alors comme ça, monsieur consent à rentrer chez lui », dit Ulla, mais il n'y avait aucune méchanceté dans sa voix.

« Oui. Même si mon vieux doit me tuer. Mais tant pis. Ce sera bien fait pour moi. »

Ulla se raidit. Puis elle inspira rapidement, fit un pas vers lui et lui pinça durement l'épaule.

« Écoute, dit-elle d'un ton furieux. Arrête de parler de tueries – tu as tué quelqu'un, et ton père va te tuer... Tu sais, j'ai vu l'autre jour un homme qui s'était vraiment fait tuer... On lui avait... Il était à quelques centaines de mètres d'ici, il ne restait rien de son visage. Si tu l'avais vu, tu ne parlerais plus de ce genre de choses. »

Mikael, inerte, laissa Ulla le secouer, sans ouvrir les yeux – il ne

pouvait pas. Il avait l'impression que s'il la voyait, il tomberait évanoui à ses pieds. Il murmura :

« N'empêche que mon vieux va me tuer. Et que j'ai tué cet homme...

— Mikael ! » hurla Ulla, et elle le bouscula d'un geste exaspéré. « Arrête ! Ne dis pas des choses pareilles, même pour plaisanter ! Parce que quelqu'un qui est capable de faire ça... quelqu'un comme ça n'a pas le droit de vivre... Il ferait aussi bien d'en finir. »

Mikael chancela, tomba contre Ulla. Elle se recula, furieuse. Mais il avait eu le temps de sentir comme elle était chaude et souple, pleine de vie, comme ces hommes aussi avaient dû l'être ; il songea qu'elle devait pouvoir vivre en paix, qu'il ne devait jamais rien lui arriver de mal, ni à elle ni à aucune Ulla. Il se détourna, sortit sur le palier et ferma la porte derrière lui ; le roulement de l'écho l'enveloppa et il eut soudain l'impression d'être de retour dans le souterrain, mais il n'avait plus peur.

« Vérifie si tu veux. J'en ai rien à foutre, c'est ton boulot... »

Le regard de Harjunpää glissa de Léo à Norri – ce dernier se tenait assis, en veston et cravate, les mains plaquées sur son bureau. Mais à la légère inclinaison de sa tête et à son regard qui s'égarait par instants, Harjunpää savait qu'il menait, au plus profond de lui, une âpre bataille contre lui-même.

« Revenons à lundi matin, dit calmement Norri. À quelle heure t'es-tu réveillé et où ?

— Reviens où tu veux. En ce qui me concerne, je suis assis là. Je t'ai déjà dit que c'était pas la peine d'essayer de me mettre un meurtre sur le dos – s'il y a eu un mort, ça ne regarde que lui... Ou alors cogne-moi, tu dois savoir t'y prendre... »

Harjunpää regarda Léo du coin de l'œil ; difficile de croire que c'était le garçon tremblant de froid et de peur qu'il avait extrait du souterrain quelques heures plus tôt.

Léo était assis sur un siège de plastique dur, décontracté, une jambe jetée par-dessus l'autre, le coude sur le dossier – par moments, il sifflotait entre ses dents un air rythmé, claquant pour s'accompagner des doigts de sa main droite négligemment pendante. Il portait une combinaison bleu foncé – « Police judiciaire », était-il écrit sur la poitrine – et, aux pieds, des chaussettes de coton gris et des tennis sans lacets. L'échange de leurs vêtements contre une combinaison rêche et crissante démoralisait souvent les détenus – mais ce n'était pas le cas de Léo ; on aurait dit qu'il en était fier, ou qu'il était passé de l'autre côté d'une frontière au-delà de laquelle personne ne pouvait plus l'atteindre.

« Tu as bien des copains ? Parle-nous d'eux, dit Norri.

— Je ne suis pas d'humeur à ça. Parle-moi plutôt de toi. De ta bonne femme. Ou file-moi une clope. »

Léo balançait la jambe, content de lui. Puis il lorgna vers Harjunpää, qui était assis contre le mur, comme pour s'assurer que lui aussi commençait à s'énerver. Harjunpää regardait dehors, le visage neutre – les fenêtres de Norri donnaient au nord, on apercevait les studios de télévision, avec leurs mâts de communication, les châteaux d'eau d'Ilmala, à la lisière de la forêt bleutée, et une antenne au sommet de laquelle clignotait une rapide lumière blanche. Harjunpää resta à la fixer. Il savait que

Norri ne s'attaquait encore à rien d'essentiel, il essayait seulement de trouver un angle d'approche, de tirer du garçon le début d'un propos sensé – pourtant Harjunpää souffrait pour lui ; l'interrogatoire durait sur le même ton depuis déjà plus d'une heure et demie et les réponses les plus fréquentes de Léo étaient : « Va te faire foutre. Fais chier. Vérifie si ça t'intéresse. »

Et, par instants, il haïssait presque Léo – quand il penchait soudain la tête avec un sourire indéchiffrable, où transparaissaient à la fois du triomphe et du mépris ; il était presque sûr que Léo avait souri de la même façon à Kaisaniemi et sur le chemin de l'Étang. Mais ce n'était qu'un sentiment passager. Il savait qu'ils étaient loin d'en avoir fini ; ils avaient la lame de rasoir en argent, des moulages en plâtre de semelles de chaussures, des empreintes digitales recueillies sur des éclats de verre, le jean ensanglanté trouvé dans le tunnel, les vêtements de Léo que l'on examinait au moment même au Labo, le récit des petits garçons – il savait que l'instant viendrait où le monde de Léo serait plus vide qu'il ne l'avait jamais été, où il ne lui resterait plus que des murs de béton et une vitre blindée opaque au ras du plafond, et ses propres mains agitées de tics, ses pleurs.

« Peut-être devrais-tu réfléchir calmement à la situation.

— Va te faire exploser la tête. »

Dans le couloir, on entendit un bruit de voix. Onerva dit quelque chose et la conversation baissa d'un ton. Puis on entendit approcher des pas et la sonnette ronfla, malgré la lampe jaune allumée. Norri soupira – soulagé, qui sait – et se leva pour aller ouvrir. Harjunpää aperçut Halme, de la troisième division, et Onerva – son visage était grave, ses yeux pleins d'effroi, ou choqués. Norri referma la porte. Halme entreprit d'expliquer quelque chose. Harjunpää se leva, s'approcha de la fenêtre ; il sentait l'inquiétude le reprendre. Il était sûr que Léo était l'un des garçons qu'ils cherchaient – mais l'autre était encore dans la nature ; il avait le pressentiment désagréable que Norri rouvrirait bientôt la porte, lui ferait signe de le rejoindre et dirait à voix basse : « On a une sortie. »

Il jeta un coup d'œil à Léo – son visage était grave, pour la première fois, et il épiait la porte avec inquiétude.

Onerva entra. Elle s'assit à la place de Harjunpää et inclina la tête en direction du couloir. Elle avait les yeux écarquillés et regardait Harjunpää comme si elle essayait de lui dire quelque chose, mais il ne comprit pas quoi. Il sortit. Norri, Halme et Kauranen s'étaient écartés de la porte.

De la gorge de Norri s'échappait une petite toux sèche. Il avait à la main quelques photos encore humides et une feuille de papier

à carreaux pliée en deux. Halme tenait un sac en plastique qui laissait entrevoir un lourd revolver à canon long – de l'autre main, il tripotait une enveloppe dans laquelle on entendait cliqueter des pièces de monnaie. Tous regardaient Harjunpää. Norri lui tendit le papier. Il le déplia. Au coin de son œil, un muscle tressaillit.

« Il n'y a plus rien dans ma vie qui vaille la peine que je continue à souffrir. Surtout que je ne fais que du mal aux autres. Léo Melin et moi, on a tué cet homme près du chemin de l'Étang, c'est juste arrivé comme ça. On devait flanquer une raclée à papa parce que c'est un salaud, mais il n'est pas venu. Mais ça m'a fait du bien d'imaginer que c'était lui qui était étendu là. Il n'a pas non plus besoin de venir sur ma tombe, maintenant que je suis un meurtrier. Et on a aussi tabassé un autre homme, la semaine dernière à Kaisaniemi, parce qu'il n'a pas voulu nous prêter son ouvre-bouteille. Je ne sais pas ce qu'il est devenu. On l'a laissé par terre. Je regrette vraiment, ça me fait trop de peine. Vous pourriez donner mes vêtements et mes affaires aux enfants de ce mort, il a dit qu'il en avait. Et dites à Ulla Lindberg, au quatre de l'allée de la Métairie, que je l'aimerai toujours et que je ne lui en veux pas. Et inutile de me pleurer. Vous allez pouvoir partir en hiver aussi en vacances à l'étranger, puisque vous n'aurez plus à vous inquiéter de ce que je peux faire comme bêtises pendant ce temps, et de qui me préparera à manger. Ça me fait pitié pour maman. Et je laisse deux marks au vieux en paiement de la cartouche, qu'il n'ait pas besoin de se lamenter pour ça. Miki. »

Harjunpää prit les photos. Il chancela comme si on l'avait frappé. La première montrait en gros plan le visage du suicidé – il reconnut tout de suite le garçon. Il ne voulait pas en voir plus. Ses bras retombèrent lentement.

« Je le connais, dit-il d'une voix indistincte. Il était dans la voiture volée. C'est celui qu'on a arrêté. Mikael Bergman, son père est policier. Je ne pouvais pas savoir... »

— Onerva nous a dit. »

Harjunpää fourra les photos dans la main la plus proche. Puis il tourna les talons et regagna d'un pas lourd son bureau vide, appuya son front contre la vitre. Il sentit la fraîcheur du verre. Dehors, un ouvrier forait le roc. Dans le couloir, Halme expliquait :

« ... j'ai téléphoné à son père à son travail et il n'a rien dit d'autre que : "Allons bon. Il va falloir nettoyer les dégâts." Et il n'a rien eu à ajouter, en fait, à part que le garçon avait déjà cessé d'être vivant à ses yeux quand il était venu le chercher ici. On a vraiment pénétré par effraction dans cette réserve d'armes, et jusque dans l'armoire – de ce point de vue-là, on ne peut pas accuser le père... Madame Bergman est arrivée de chez le coiffeur,

elle est entrée en état de choc. Tout ce que j'ai pu en tirer, c'est que le garçon a fugué dès cette nuit-là et que le père ne l'a pas laissée venir signaler sa disparition. Et Bergman a juste balancé un seau d'eau sur le balcon en disant bon débarras. J'ai eu l'impression que son plus grand souci était de savoir quand il pourrait récupérer son arme. »

L'ouvrier, dehors, cessa de forer. La tâche semblait désespérée, le rocher était immense – mais en regardant vers la gauche, on s'apercevait que son collègue et lui avaient quand même obtenu des résultats : le contour de fondations commençait à se dessiner dans le granit.

« Suicidé, vraiment ? » demanda Thurman. Il avait l'air incrédule, mais aussi secrètement satisfait, ou soulagé, ou triomphant. « D'un autre côté, tant qu'à faire, il aurait aussi bien pu se décider quelques semaines plus tôt... »

Onerva fixait sans rien dire le paysage par le pare-brise du VW. Harjunpää, sur la banquette arrière, changea de position, regarda ses mains ; il se rappelait celles de Mikael, petites et douces, de vraies mains d'enfant, mais qui avaient serré une bouteille et une pierre, et la crosse d'un lourd revolver – elles avaient été trop petites pour être si seules ; Mikael avait appelé Ulla Lindberg maman. Harjunpää soupira, mal à l'aise – il lui traversa l'esprit que Pauliina ou Valpuri pourraient un jour appeler un autre homme « petit-papa ». Thurman ajouta d'un ton d'excuse :

« Je voulais juste dire que ces deux types seraient encore en vie... »

Ils roulaient vers l'institut médico-légal de Ruskeasu. L'imminence des bouchons de fin d'après-midi se faisait sentir dans la circulation. Thurman demanda après un bon moment de silence :

« On va prendre ses empreintes ? »

— Oui, fit Harjunpää à voix basse. Et ses vêtements. Et ses chaussures. Lehtonen a promis de venir jeter un premier coup d'œil, au cas où il porterait des marques qui pourraient avoir un rapport avec les affaires qui nous intéressent – si les victimes ont eu le temps de le frapper, ou autre chose... »

Harjunpää se tut. Il se rappelait ce qu'Ulla Lindberg lui avait dit à propos des jambes de Mikael. La radio émit le signal à deux tons des messages d'urgence. Onerva monta le son.

« Ici Central, appel aux voitures disponibles à Haaga-Sud. Blessé par balle au huit, rue Artturi Kannisto. Si une patrouille canine m'entend, répondez.

— Merde », grogna Thurman, et il jeta un coup d'œil à Onerva et Harjunpää. « On est juste à côté, à peine un kilomètre... »

Harjunpää n'eut pas le temps de dire quoi que ce soit – les doigts de Thurman volaient déjà vers le tableau de bord et le phare bleu s'allumait, Onerva avait le micro en main. Avant que la sirène se déchaîne, Harjunpää eut le temps de l'entendre annoncer :

« Central ! Ici Huit-neuf-un, avec une équipe de la Criminelle et de la Technique. Nous sommes à Kivihaka et nous nous dirigeons vers le lieu de l'incident. Pouvez-vous nous donner des détails ? »

La sirène beuglait déjà à pleine voix, martelant douloureusement les tempes de Harjunpää. Il ne distingua que des fragments de la réponse du Central :

« ... été prévenus par une voisine affolée, mais... sur le sol la tête en sang... une ambulance est en route... faites attention en arrivant... renforts bientôt sur place... »

Thurman négocia brillamment la série de feux rouges de la route de Nurmijärvi. Harjunpää crut apercevoir au loin, dans l'avenue Mannerheim, un deuxième gyrophare bleu. Ils dépassaient déjà la caserne de pompiers et filaient dans les rues étroites de Haaga. La plainte de la sirène déboulait devant eux. Le visage de Harjunpää était tendu. Il avait mal au ventre, et éprouvait le vague sentiment d'être puni pour quelque chose.

Thurman réduisit la sirène au silence.

« Là-bas... »

Il freina et s'arrêta en bordure du trottoir. L'immeuble n'avait que quelques étages. Il était entouré d'un vaste espace planté d'arbres. Au pied de l'escalier B, une vingtaine de personnes étaient rassemblées ; un vieil homme tenait la porte ouverte. Harjunpää constata machinalement que la foule était excitée mais ne montrait aucun signe de panique. Il eut la sensation qu'il ne s'agissait sans doute pas d'un crime – mais d'un coup parti par accident, peut-être d'un suicide. Thurman était déjà dehors et portait la main à sa hanche, criant d'une voix métallique :

« Quelqu'un sait-il ce qui s'est passé ? »

Harjunpää se dirigea au pas de course vers la porte, surveillant au passage les fenêtres, sans rien voir d'alarmant. Onerva courait sur ses talons.

« Au troisième étage. Il s'est blessé lui-même, paraît-il... »

Des gens les suivirent. L'escalier se mit à bruire sous leurs pieds, des mots glissés à mi-voix se réverbérèrent sur les murs. Au premier, il y avait des portes ouvertes, avec des hommes, des femmes et des enfants sur le seuil. Un chien aboyait quelque part, une radio donna l'heure. À l'extérieur, on entendit la plainte d'une ambulance. Au deuxième étage, il n'y avait qu'une femme âgée, qui pressait sa main sur son cœur. Elle désigna l'étage suivant d'un geste anxieux :

« Là-haut. Il est étendu par terre dans le séjour. Les autres y sont.

— C'est vous qui avez appelé la police ?

— Oui. J'ai entendu le coup de feu. J'ai sonné à leur porte. Le

petit a ouvert. J'ai tout de suite vu...

— Attendez-nous ici. »

Au-dessus, il y avait trois portes ; celle du milieu était grande ouverte. Des odeurs de cuisine flottaient dans l'air. À l'intérieur, la lumière coulait à flots – le soleil tapait droit sur les vitres, de la poussière planait sans but dans ses rais. Par terre, dans l'entrée, il y avait une bouée dégonflée, une serviette mouillée et un canard en caoutchouc, un peu de sable. Sous le portemanteau, un petit garçon était assis, genoux repliés. Harjunpää s'arrêta et s'accroupit. Onerva et Thurman le dépassèrent en hâte.

« Tu n'es pas blessé ? »

Le garçon fixait Harjunpää avec de grands yeux, sans pleurer ni parler. Il devait avoir cinq ou six ans, peut-être un peu plus, juste l'âge auquel il aurait dû pouvoir se promener avec son père, se faire expliquer comment on ôte un clou d'une planche, comment les abeilles construisent leur nid, ou comment le plomb se transforme en fondant en un liquide miroitant. Harjunpää toucha la main de l'enfant. Elle était gercée par l'eau et le soleil. Il prit une inspiration et ferma un instant les yeux ; il savait de quoi ce garçon aurait l'air dans quelques années – grand et maigre, le regard fuyant, rongé par le regret et la soif de quelque chose qui n'existait pas – et si tout se passait comme c'était si facilement le cas, il se retrouverait assis sur une chaise en plastique, vêtu d'une combinaison, à regarder dans des yeux qui se refusaient à rien trouver de bon en lui.

« Reste ici, dit Harjunpää d'une voix éraillée. Ne t'en va pas. Je vais revenir. On va inventer quelque chose... »

Le hurlement de la sirène se tut. Harjunpää se dirigea à grandes enjambées vers le fond de l'appartement.

Un homme gisait par terre près du canapé. Il était étendu sur le ventre et on ne voyait pas son visage. Il ne portait qu'un jean usé, son torse était nu, comme ses pieds. Il y avait sous sa tête une maigre flaque de sang, et à côté de sa main une arme de précision de petit calibre. Quelque chose tentait à toute force de s'insinuer dans l'esprit de Harjunpää, mais sans encore y parvenir, et resta tapi en lui, presque comme une douleur. Thurman, qui était penché sur le corps, se releva et s'essuya les doigts dans un mouchoir en papier.

« Il n'y a plus besoin de médecin. La balle est entrée par le palais et s'est logée dans le crâne... »

Deux fillettes étaient assises à la table de la cuisine, la plus jeune pleurnichait de frayeur ; leur mère se tenait debout près de la cuisinière. Onerva, à côté d'elle, lui demandait quelque chose. La femme, qui découpait machinalement de la laitue au-dessus

d'un saladier, répondit d'une voix de somnambule. Le flash de Thurman lança un éclair, des ambulanciers firent irruption dans l'appartement – il y eut soudain partout des hommes en blouse blanche, des sacs noirs, des gestes pressés, des mots lancés à mi-voix. Harjunpää s'appuya au montant de la porte et respira lourdement. Il songea que la même équipe avait quelques heures auparavant été appelée sur le lieu d'un autre suicide – rue Jäkärilä, chez un garçon du nom de Mikael Bergman, et qu'elle serait bientôt autre part, et autre part encore, et que, tôt ou tard, l'homme qu'elle trouverait étendu par terre ou ailleurs s'appellerait Léo.

Harjunpää regarda vers la cuisine. La femme s'était tournée pour soulager sa jambe, mais continuait à découper sa salade – les morceaux verts tombaient les uns après les autres sur le sol.

« ... plusieurs fois son arme à la main », expliquait-elle à mi-voix à Onerva, sans avoir l'air de se rendre compte que c'était elle qui parlait. « Mais le vrai problème date d'il y a quinze jours... ce soir-là, il était sorti boire, et il est rentré le lendemain matin dans un triste état... il a prétendu qu'on l'avait embarqué de force dans une ambulance et qu'on lui avait fait une piqûre... il passait son temps à se tâter les veines – cette piqûre le rongea de l'intérieur, à ce qu'il disait... je lui ai dit d'aller se faire désintoxiquer, mais non... il courait les services de santé et les casernes de pompiers et les postes de police, et bien sûr tout le monde se moquait de lui, personne ne le croyait... c'est sûrement à cause de ça qu'il a plongé dans la dépression... »

Harjunpää s'appuya au mur et porta la main à sa poitrine. Ses oreilles bourdonnaient comme s'il avait écouté un grand coquillage.

Le pneu crevé

Harjunpää poussait sa bicyclette.

Il l'avait laissée toute la journée à la gare et quelqu'un avait retiré la valve du pneu arrière – il s'en était aperçu dès qu'il était descendu du train. Il était resté planté à côté de sa machine, incapable de réfléchir. Et il n'avait rien ressenti – ni colère, ni haine ; il était sûr, sans trop savoir pourquoi, que la valve avait été prise par un Mikael ou un Léo, par quelqu'un à qui le monde n'offrait rien d'autre, et qui n'était lui-même rien d'autre que ce qu'on en avait fait.

Il marchait donc, avec sa bicyclette, et le pneu vide, inerte, se tramait sur la chaussée : vouh-vouh-vouh. Son bruit était comme un couplet moqueur, accusateur et ulcérant.

Il était tard. La nuit était déjà presque tombée et seul un pâle rai de soleil couchant filtrait encore à l'ouest. Harjunpää parvint au sommet de la colline. Il avait plu dans la soirée, la route était encore mouillée, un parfum d'humus et de chlorophylle flottait dans l'air – on sentait aussi la rivière, qui serpentait au fond de la vallée, et la brume qui planait à sa surface. Harjunpää était presque arrivé, il apercevait déjà, sur la droite, les rangées de maisons jumelles construites à l'écart du village, en bordure de champs enserrés dans une forêt rocheuse.

Il coupa à travers le lotissement par des chemins qu'il ne connaissait pas et atteignit enfin l'allée familièrement crissante qui conduisait chez lui. Les maisons rouges à un étage, pleines de sommeil, avaient quelque chose d'apaisant. Il vit enfin la sienne – c'était la toute dernière. Une colline herbue s'élevait derrière elle, surplombée par de sombres sapins ; aucune lumière ne brillait aux fenêtres.

Mais Elisa était dehors. Elle était assise sur le perron, immobile, les bras autour des genoux – on la distinguait à peine dans la pénombre de la nuit d'été. Elle donnait l'impression d'attendre là depuis longtemps. Harjunpää eut le pressentiment qu'il s'était passé quelque chose. Mais il n'avait aucune idée de ce que ça pouvait être et n'avait plus la force d'y réfléchir. Il appuya sa bicyclette contre le mur de la remise et resta stupidement debout sans rien dire. Le visage d'Elisa était calme, mais il y avait dans son regard une lueur étrangère, ou avertie, ou tendue.

« Timo... »

Harjunpää s'approcha et s'accroupit, fatigué, posa les mains sur les genoux d'Elisa. Elle lui saisit les poignets ; ses doigts étaient secs et frais.

« Nous allons avoir un enfant. »

Harjunpää regarda fixement devant lui, les yeux vides. Puis il se laissa glisser à genoux sur la plus basse marche et inclina la tête contre le giron d'Elisa ; il s'enfonça dans sa chaleur, la gorge serrée, les yeux brûlants – il pensait à tous les enfants de cette journée, à Mikael qui n'était plus, au petit garçon blotti sous le portemanteau, aux filles assises à la table de la cuisine, à Léo, enfermé en ce moment même derrière une porte en acier, entre des murs de béton ; tous avaient été un jour annoncés, attendus, accueillis par des vœux de bonheur. Elisa dégagea ses mains, les posa sur sa nuque et la massa doucement.

« Timo ? »

Elle avait remarqué que le dos de ses mains était mouillé.

« On va pouvoir enlever le stérilet – il n'y a aucun danger... »

Harjunpää resta silencieux, enfouit encore plus profondément son visage. Les mains d'Elisa s'immobilisèrent. Au bout d'un moment, elle dit à mi-voix :

« Tu veux bien, n'est-ce pas... Tu ne penses pas qu'il faudrait...

— Non », dit Harjunpää d'une voix étranglée ; il s'était senti tellement misérable, tellement sûr qu'une part de lui était définitivement morte – et voilà que s'éveillait une espérance qui lui réchauffait le cœur.

Il songea que l'enfant était tout près de lui, à quelques dizaines de centimètres – enfin, ce n'était pas encore un enfant, juste un embryon, mais très vite il aurait les traits d'un petit être humain, un nez, des yeux, des orteils, des doigts et le reste. Et cela malgré les efforts qu'ils avaient faits, lui et Elisa et les médecins, pour l'empêcher de naître et de grandir et d'accomplir des actes qu'aucun d'entre eux ne pouvait encore imaginer. Mais ils avaient fait fausse route. Harjunpää, malgré tout, voulait croire que leur présomption leur serait pardonnée.